This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Vet. Fr. II. A. 1335

ZAHAROFF FUND

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE LA

GRANGE-CHANCEL.

TOME TROISIEME.

Digitized by Google

Vet. Fr. II A. 1335

ZAHAROFF
FUND

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE LA

GRANGE-CHANCEL.

TOME TROISIEME.

Digitized by Google

Digitized by Google

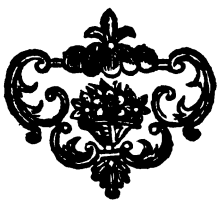
ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE LA GRANGE-CHANCEL.

Nouvelle Edition revue & corrigée par lui-même.

TOME TROISIÈME.



A PARIS,

Chez LES LIBRAIRES associés.

M. DCC. LVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

Digitized by Google

TABLE

Des Piéces contenues dans ce troisiéme Tome.

ERIGONE, *Tragédie.*

MEDUS, Roi des Médes, *Tragédie.*

CASSIUS & VICTORINUS, Martyrs, *Tragédie Chrétienne.*

OF OXFORD
LIBRARY

Digitized by Google

ERIGONE,

TRAGEDIE.

Repréſentée pour la premiere fois le 17 Décembre 1731.

Digitized by Google

ACTEURS.

ERIGONE, Reine d'Epire, la derniere de la race des Æacides.

STENELUS, Roi de Créte, amant de Nérée.

ANDROCLIDE, Miniſtre d'Etat.

ISMENE, femme d'Androclide.

ATTALE, fils d'Androclide & d'Ismene.

NERE'E, ſœur d'Attale.

MILON, ami d'Attale.

CYNEAS, Capitaine des gardes de la Reine.

PHŒNIX, } députés des Etats.
ACASTE, }

GARDES.

La Scene eſt dans le palais des Rois d'Epire.

Digitized by Google

ERIGONE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

STENELUS, ANDROCLIDE.

STENELUS.

En doutez point, Seigneur, par le trépas d'Eumène,
J'hérite de son sceptre, & non pas de sa haine.
Quand il revoit ici le carnage & l'horreur,
Je servois à regret son injuste fureur ;

Digitized by Google

Mille secrets remords empoisonnoient les charmes
Que donne aux jeunes cœurs la gloire de leurs armes.
Aussi, lorsque le sort, par vos nobles travaux,
Quitta notre parti pour suivre vos drapeaux ;
Je connus que des Dieux la justice immortelle
Protege rarement une injuste querelle,
Ou que si le tonnerre est oisif quelque tems,
Un jour seul peut ternir la gloire de vingt ans.
Ils ont fait voir en vous, qu'au salut d'un empire,
D'un ministre éclairé la vertu peut suffire,
Un fils digne de vous, avec tant de succès
A reglé sa valeur sur vos sages projets,
Que l'Epire jamais ne doit craindre sa chute,
Tant qu'Androclide ordonne, & qu'Attale exécute.
Pour moi, quoique vaincu par ce jeune guerrier,
Dont le dernier effort me fit son prisonnier,
Par l'effet que produit la perte de ma gloire,
J'estime ma défaite autant que ma victoire,
Puisque l'heureuse paix qui suit mes vains efforts,
Avec nos différends termine mes remords.

ANDROCLIDE.

Seigneur, dans nos malheurs notre juste colere
A toujours distingué Stratonice de son pere.

Digitized by Google

Je ſai que vos vertus condamnant ſes rigueurs,
L'un ſuivoit ſon devoir, & l'autre ſes fureurs.
Le pere étoit injuſte, & le fils magnanime;
L'un méritoit ma haine, & l'autre mon eſtime;
Et du jour qu'en vos mains ſon ſceptre fut re-
mis,
Je ne vous comptai plus parmi nos ennemis.
Que dis-je? quand ſur nous commença cet
orage,
Je ſai qu'un luſtre à peine ayant borné votre
âge,
Nos malheurs juſqu'à vous foiblement parve-
nus,
Dans toute leur horreur ne vous ſont pas con-
nus;
Et c'eſt par-là, Seigneur, que j'oſe vous redire
Les crimes de la Crete, & les maux de l'Epire.
D'un ſang qui tient d'Achille, & ſa ſource & ſon
nom,
Erigone nâquit le dernier rejetton.
Les armes des matins la priverent d'un pere;
La douleur de ſa mort la priva d'une mere.
Quel fut mon déſeſpoir à ces triſtes objets!
Contre autant d'ennemis qu'elle avoit de ſujets,
Son trône & ſon berceau n'avoient pour leur
défenſe
Qu'un zele ſans effet par mon peu de puiſſance;
Et ſi ce même zele avoit pû moins ſur moi,
J'aurois mêlé mon ſang à celui de mon roi.

Digitized by Google

Les Dieux me réservoient pour un plus digne ouvrage ;
Je sentis leur faveur réveiller mon courage.
Quand j'y pensois le moins, je vis autour de moi
Ce qui restoit d'amis fideles à leur roi ;
Avec ce peu de bras, zelés pour la patrie,
Je soutins des mutins la premiere furie.
Mais que pouvoit long-tems un si foible secours
Contre un fier tyrannique qui grossissoit toujours
Dans le sang de Minos, dont sortoit votre pere,
Je crus que la justice étoit héréditaire.
J'implorai son appui. Ses nombreux bataillons
Du sang des révoltés remplirent nos sillons ;
Et dans moins de six mois, heureusement vengée,
De ce sang corrompu l'Epire fut purgée.
Mais qu'il nous vendit chér ce service trompeur !
Nous trouvons un tyran dans notre défenseur.
Pour secourir l'Epire, il croit l'avoir conquise ;
Il veut qu'entre ses mains la reine soit remise :
Déja même j'apprens que pour s'en assurer,
Par force, ou par surprise, il veut s'emparer
D'un fort, où, sous les yeux d'une épouse fidelle,
Deux fruits de mon hymen s'élevoient avec elle.
Pour des gages si chers je crois beaucoup gagner,
Si du premier péril je les puis éloigner.

Digitized by Google

Je fuis ; de l'ennemi je trompe la poursuite :
Le silence & la nuit lui dérobent ma fuite ;
Fuite dont le succès n'est funeste qu'à moi,
Tandis que digne sœur de notre dernier roi,
La généreuse Iphéne, à qui l'hymen me lie,
Soutint seule l'effort d'une armée ennemie,
Et ne rendit la place au vainqueur irrité,
Qu'après que son grand cœur nous crut en sûreté.
Excusez les transports & la douleur mortelle
Que dans mon souvenir cette image rappelle :
Ni le sang de Pyrrhus qu'il devoit révérer,
Ni les vertus qu'en elle il devoit admirer,
Ne purent empêcher qu'esclave infortunée,
Dans le fond de la Créte elle ne fût traînée,
Où des fers, plus honteux aux vainqueurs qu'aux vaincus,
Ont été jusqu'ici le prix de ses vertus.

STENELUS.

Seigneur, les vérités qui sont les plus connues,
Rarement jusqu'aux rois arrivent toutes nues ;
Et ce qu'on prend de soin à les leur déguiser,
Souvent de leur pouvoir les force d'abuser.
Ce que, par ce récit, vous m'avez fait connoître,
Me fait presque haïr le sang qui m'a fait naître ;
Surtout de votre épouse admirant le grand cœur,
Autant que je la plains, je blâme son vainqueur.

Digitized by Google

Tant de rares vertus qu'assembloit l'hyménée,
Méritoient de sa part une autre destinée;
Et jamais deux époux, dignes d'être admirés,
Avec moins de raisons ne furent séparés.
Aussi dès qu'à mes loix la Créte fut soumise,
J'ordonnai qu'en vos mains Isméne fût remise;
Et si l'événement ne trompe mon espoir,
Vous jouirez bientôt du plaisir de la voir.
Aux vaincus cependant n'est-ce point trop d'audace,
D'oser de vous, Seigneur, espérer une grace?

ANDROCLIDE.

Vous pouvez tout sur nous comme sur vos sujets.
Si pour la liberté vous formez des souhaits;
Si c'est une douceur qu'on vous fait trop attendre,
Ne croyez pas, Seigneur, qu'afin de vous la rendre,
Ma générosité cédant à mon amour,
D'Isméne dans ces lieux attende le retour.
Déja vous êtes libre, & mon ame ravie....

STENELUS.

Seigneur, la liberté flatte peu mon envie.
C'est sans haïr mes fers, qu'esclave couronné,
Par deux puissans vainqueurs je me vois enchaîné.

Digitized by Google

Le frere a commencé par l'effort de ſes armes
Ce qu'acheve la ſœur par l'éclat de ſes charmes.
Oui, Seigneur, je l'adore ; & la Créte par moi
Vous demande une reine en lui rendant ſon roi :
J'eſpere que l'aveu d'une amour ſi parfaite...

ANDROCLIDE.

Excuſez le déſordre où ce diſcours me jette.
Cet honneur, pour un pere, a de ſi doux appas ;
Que c'eſt avec douleur qu'il ne l'accepte pas :
Mais je ſai préférer l'état à ma famille,
La gloire de ma reine à celle de ma fille.
La reine qui s'apprête à choiſir un époux,
Feroit un mauvais choix s'il ne tomboit ſur vous ;
Et ce ſeroit pour vous une tache éternelle,
Si vous tourniez les yeux ſur d'autres que ſur elle.

STENELUS.

Ah ! Seigneur, que l'amour eſt peu connu de vous !
Le don de notre cœur ne dépend pas de nous ;
Le pouvoir attirant d'un charme qu'il ignore,
L'entraîne malgré lui vers l'objet qu'il adore.
L'on ne ſe choiſit point ſes fers ni ſa priſon,
Et l'on n'aime jamais par choix ni par raiſon.
La reine à ſes appas joint l'offre d'un empire :
Je ſai que de la Créte unie avec l'Epire,

Digitized by Google

Les peuples belliqueux rassemblés sous mes
loix,
Me rendroient le plus craint, & le plus grand
des rois;
Mais content des états que m'ont laissé mes
peres,
Je ne recherche point des grandeurs étrange-
res,
Mon cœur, d'un bien plus doux uniquement
charmé,
N'aspire qu'au plaisir d'aimer & d'être aimé,
Qu'à posséder un cœur où mon ame ravie
Attache à tout moment le bonheur de ma vie,
Et de qui la vertu secondant mes projets,
Fasse avec mon bonheur celui de mes sujets:
C'est ce que j'espérois de l'hymen de Nérée.
Et puisqu'à vos regards mon ardeur s'est mon-
trée,
Ne croyez pas, Seigneur, que mon cœur amou-
reux
Se résolve jamais à former d'autres nœuds;
Et si vous me privez des charmes que j'adore;
Si vous me refusez la faveur que j'implore,
Vous me verrez bientôt, par un cruel trépas,
Mettre fin à des maux qui ne vous touchent pas.

Digitized by Google

SCENE II.

STENELUS, ANDROCLIDE, ATTALE, MILON.

STENELUS.

Venez m'aider, Attale, à désarmer un pere
En faveur d'une sœur qui vous doit être chere,
Et ne permettez pas qu'il songe à la priver
D'un trône où mon amour ne tend qu'à l'élever,
Si vous pouvez pour moi surmonter cet obstacle ;
Si vos soins généreux n'obtiennent ce miracle,
Jusqu'au dernier soupir, vous trouverez un roi,
Prêt à perdre pour vous le jour que je vous doi.

Digitized by Google

SCENE III.

ANDROCLIDE, ATTALE, MILON.

ATTALE.

SE pourroit-il, Seigneur, qu'une si grande gloire....

ANDROCLIDE.

Je sai ce qu'elle exige & ce que j'en dois croire:
En pressant cet hymen, Attale, je le voi,
Tu fais moins pour ta sœur que tu ne fais pour toi.
Mais ne te flatte pas que l'amour paternelle
Ait plus d'égard pour toi, qu'elle n'en a pour elle.
Notre reine aujourd'hui, sur le choix d'un époux,
Doit prendre nos avis, ne veut croire que nous:
Agissons pour sa gloire à l'envi l'un de l'autre;
Songeons à sa grandeur sans songer à la nôtre.
Sténélus, dans la Grece, est le seul souverain
Digne de réunir deux sceptres dans sa main:

Digitized by Google

La Crète est trop à craindre étant notre ennemie,
Et la paix, sans ce nœud, seroit mal affermie.
Voilà ce qu'à la reine il faut persuader;
Voilà le seul objet que tu dois regarder.
Préfere ton devoir à ce qui peut te plaire;
Regle un peu ta vertu sur celle de ton pere,
Et ne le force point par ta témérité,
A s'armer contre toi de son autorité.

ATTALE.

Quoi! Seigneur, s'il falloit que le choix de la reine....

ANDROCLIDE.

Ah! mon fils, garde-toi d'une espérance vaine,
Ce choix seroit pour moi le plus grand des malheurs;
Et ta mort à mes yeux coûteroit moins de pleurs.
Vois par-là, vois, mon fils, quel parti tu dois prendre;
Et touché des raisons que je t'ai fait entendre,
Laisse-moi te cacher d'autres sujets d'effroi
Qui te feroient trembler s'ils allóient jusqu'à toi.

Digitized by Google

SCENE IV.

ATTALE, MILON.

ATTALE.

AS-tu rien vu d'égal aux malheurs de ma vie ?
Ah ! tu n'en vois encor qu'une foible partie.
Car enfin, cher Milon, cet ordre rigoureux,
Des coups que je reçois n'est pas le plus affreux.
Il faudroit que ton cœur, pour juger de mes peines,
Sentît toute l'horreur, tout le poids de mes chaînes,
Que l'amour sur ton ame eût le même pouvoir ;
Et ta seule amitié ne les peut concevoir.

MILON.

Seigneur, ou je me trompe, ou cet ordre sévere
Doit n'exciter en vous qu'une crainte légere.
La vertu d'Androclide, à qui sait bien aimer,
N'offre point des sujets de se tant allarmer :
Opposez seulement, dans cette conjoncture,
Les ordres de l'amour à ceux de la nature.

Digitized by Google

Que pourra ſa rigueur contre un ſi fort appui ?
Si la reine eſt pour vous, que craindrez-vous de lui ?

ATTALE.

Si la reine eſt pour moi ! Dans cette incertitude,
Puis-je livrer mon ame à trop d'inquiétude ?
Si le plus tendre amant la pouvoit mériter,
Je ſens que de ſon choix je pourrois me flatter ;
Mais, hélas ! que me ſert ce frivole partage,
Quand Sténélas d'un trône a ſur moi l'avantage,
Celui du ſang des Dieux dont il reçut le jour :
Contre tant de raiſons je n'ai que mon amour.
Ah ! que j'ai bien pour elle un ſentiment contraire !
Ce n'eſt point par ſon rang qu'Erigone m'eſt chere :
Dans l'état le plus vil, dans le ſort le plus bas,
J'aurois la même ardeur pour ſes divins appas ;
Et pour changer mon cœur, pour tenter ma conſtance,
Mille ſceptres offerts manqueroient de puiſſance.

MILON.

Ne doutez pas, Seigneur, qu'un amour ſi parfait,
Sur un cœur généreux ne faſſe ſon effet ;

Digitized by Google

Et qu'avec un tel poids, sur le choix de la reine,
La balance pour vous soit long-tems incertaine.
L'amant de votre sœur, ou je m'y connois mal,
Ne peut être pour vous un dangereux rival.
Pourquoi, si par soi-même on doit juger des autres,
Lui croyez-vous des feux moins constans que les vôtres,
Et qu'aspirant ailleurs, il trouve des appas
A vous ravir un bien qu'il ne demande pas?

ATTALE.

Oui, je crois que Nérée est digne de lui plaire,
Et qu'il ressent pour elle un feu qu'il croit sincere.
Mais on voit tous les jours des cœurs mieux enflammés
Voler vers des objets plus dignes d'être aimés.
S'il faut qu'en sa faveur la reine se déclare,
Ma sœur n'a point contr'elle un mérite assez rare
Pour détourner le coup tout prêt à me frapper,
Et retenir un cœur qui lui veut échapper.
Non, non; à mon malheur je vois trop d'apparence;
Sténélus a des yeux, & n'a pas ma constance:
Contre un prix aussi beau que celui qui l'attend,
Ses premieres ardeurs ne tiendront qu'un instant.

Avec

Digitized by Google

Avec tant de vertus, Miloh, & tant de charmes,
La reine, pour le vaincre, a de trop fortes armes;
Et le don de sa main, tu le connois trop bien,
Peut ébranler un cœur plus ferme que le mien.

MILON.

Je ne crois pas pourtant que l'orgueil de la reine
S'applaudît d'un captif marqué d'une autre chaîne;
Ses sentimens pour vous ont paru trop au jour...

ATTALE.

Le trône met une ame au dessus de l'amour:
Les plus beaux fers brisés par les moindres caprices,
Les sermens violés, l'oubli de nos services,
Ont toujours chez les rois de favorables noms,
Et jamais nos malheurs ne manquent de raisons.
Mais s'il faut qu'à mes yeux cet hymen s'accompliſſe,
Avant que de mon bien un rival se saisisse,
Je vais tâcher, Milon, par un dernier effort,
D'empêcher, ou du moins de différer ma mort.
Mon pere veut en vain, par sa rigueur extrême,
Qu'au bonheur d'un rival je travaille moi-même:

Digitized by Google

J'ai trop peu de vertu pour des efforts si grands ;
L'amour me donne ici des ordres différens.
Agissons au conseil, où la reine m'appelle,
En véritable amant, plus qu'en sujet fidele ;
Et dans les mouvemens dont je suis combattu,
Laissons parler l'amour, & taire la vertu.

Fin du premier Acte.

Digitized by Google

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

STÉNELUS, NERÉE.

STENELUS.

OUi, quoique dans les fers, & loin de mon empire,
Je ne reconnois point les ordres de l'Epire ;
Ils ne s'étendent point sur un front couronné,
Pour vous ôter le cœur que je vous ai donné ;
Et si vos yeux, Madame, à mes vœux favorables,
Ne trouvent point ailleurs des chaînes plus aimables ;
Si la splendeur du trône où vous pouvez monter,
Peut mériter l'aveu dont j'aime à me flatter,
Vous verrez que l'amour ayant fait ces miracles,
Surmontera bientôt tous les autres obstacles.

Digitized by Google

NERE'E.

Ne croyez pas, Seigneur, qu'interdit & surpris,
Mon cœur de tant d'honneurs ne connoisse le prix;
Que tant d'amour uni avec tant de puissance,
Ne flatte mon orgueil & ma reconnoissance;
Ni que de tant de biens offerts par un grand roi,
Le don de votre cœur soit le moins cher pour moi.
Mais je dépens d'un pere; & sa vertu rigide . . .

STENELUS.

Ah! ne m'opposez plus la vertu d'Androclide;
Je ne la craindrois plus si vous saviez aimer:
La vôtre plus injuste a droit de m'allarmer.
Un cœur n'est en effet ni généreux ni tendre,
Qui pour l'objet aimé n'ose rien entreprendre,
Et ne fait pas céder à l'éclat des grandeurs
Ces scrupules communs qui bravent les grands cœurs.
Oui, puisque la foi seule & reçue & donnée,
A des nœuds assez forts pour former l'hyménée,
Sans tenir plus long-tems notre sort incertain,
Payez le cœur d'un roi du don de votre main;
Que votre pere après, pour briser notre chaîne,
Unisse à son pouvoir tout celui de la reine.

Digitized by Google

Si l'Epire a des bras pour s'armer contre vous,
La Créte eſt en état d'en repouſſer les coups;
Et ce ſera, Madame, une foible tempête
Pour qui n'a que les Dieux au deſſus de ſa tête.

NEREE.

Seigneur, ſi d'un beau feu vous vous ſentez brûler,
Un véritable amant peut-il ainſi parler?
L'amour n'obtient ſur nous qu'une fauſſe victoire,
Quand de l'objet aimé nous n'aimons pas la gloire.
Ah! ſi de vos tranſports j'approuvois la fureur,
Quelle eſtime pour moi garderoit votre cœur?
Et pourrois-je, Seigneur, d'un prince magnanime
Me conſerver l'amour & perdre ſon eſtime?
Que ſai-je même, helas! ſi mes vœux trop hardis
N'ont point été plus loin qu'il ne m'étoit permis?
J'ai cru que ſans l'aveu de ceux qui m'ont fait naître,
Mon cœur avoit le droit de ſe choiſir un maître;
Mais ma main obligée à ſuivre d'autres loix,
Pour ſe donner à vous a beſoin de leur choix:
J'eſpere cependant qu'au retour d'une mere,
Sa tendreſſe pour moi pourra fléchir un pere;

Digitized by Google

Je compte même encor, quel que soit mon effroi,
Sur la tendre amitié que la reine a pour moi.
Vain espoir, dont l'appas ne sert qu'à me séduire !
Vains projets, que d'un mot la reine peut détruire !
Peut-être qu'au moment que j'aime à me flatter,
Mon bonheur, comme un songe, est prêt à me quitter ;
Qu'ébloui de la gloire où son choix vous appelle,
Les vœux que vous m'offrez se vont tourner vers elle,
Et que mon tendre cœur, sans espoir de retour,
Va perdre son amant, & garder son amour.

STENELUS.

Contre ces vains soupçons, qui sont fort à ma flâme,
Ce jour va dissiper le trouble de votre ame,
Et vous mettre en état de ne pouvoir douter . . .
Mais la reine qui vient m'oblige à vous quitter.
Croyez que ses états seront long-tems sans maître,
S'ils ne trouvent que moi qui s'empresse de l'être.

Digitized by Google

SCENE II.

ERIGONE, NERÉE.

ERIGONE.

ENfin, loin d'une cour qui m'assiége en tous lieux,
Pour témoin de mes maux je n'ai plus que tes yeux.
D'un moment de repos je puis goûter les charmes,
Et dans un sein fidele épancher mes allarmes.
O que le sort des rois est digne de pitié !
Sous ombre de respect, de zele & d'amitié,
Toujours environnés d'une foule importune,
Ce n'est pas nous qu'on aime, on aime la fortune :
Tous veulent pénétrer jusqu'au fond de nos cœurs,
Moins comme nos amis, que comme nos censeurs ;
Et dans nos déplaisirs, charmés de nous contraindre,
Ils aiment à les voir, & feignent de les plaindre.

NEREE.

Qu'entens-je ? quels chagrins attaquant vos beaux jours,
De vos prospérités veulent troubler le cours,
Madame ? Tout vous rit ; nos armes fortunées
Ont ici l'abondance & la paix ramenées.
Vos ennemis vaincus, & leur roi dans vos fers,
Vengent bien vos sujets des maux qu'ils ont soufferts ;
Et le bandeau royal brille sur votre front,
Et par droit de naissance, & par droit de conquête.
Avec tant de succès, de puissance & d'appas,
Quels rois seront contens, si vous ne l'êtes pas ?

ERIGONE.

Ah ! que tu connois mal, quand tu tiens ce langage,
Combien pour nous le trône est un foible avantage,
Si, quand nous y montons, n'y montant qu'à demi,
Il faut le partager pour le rendre affermi !
A peine délivrés de leurs longues allarmes,
Mes peuples de la paix ont-ils goûté les charmes,
Que las de m'obéir, ils veulent d'autres loix.
Vois comme d'un époux ils m'imposent le choix ;

Digitized by Google

Que reine, à mes sujets il faut que j'obéisse,
Que je renonce au trône, ou suive leur caprice.

NERE'E.

Madame, mon respect ne sçauroit m'empêcher
De combattre un soupçon où vous semblez pencher.
Dans tout ce qu'ils ont fait, vous avez dû connoître
Que leur empressement à demander un maître,
N'est point un attentat contre votre pouvoir,
Puisque ce n'est qu'à vous qu'ils veulent le devoir;
Et que dans sa grandeur, respectant votre ouvrage,
Vous verrez votre choix suivi de leur hommage.
Mais si leur trop de zele a pû vous offenser,
De ma témérité que pourrez-vous penser,
Si mon cœur trop sensible aux intérêts d'un frere,
Vouloit de vos secrets pénétrer le mystere?
Je vois qu'entre tous ceux que vous pouvez nommer,
Sténélus par son rang a droit de m'allarmer,
Puisque la paix, Madame, à vos sujets donnée,
Ne peut se maintenir que par cet hyménée.

Digitized by Google

Mais que devient Attale ? Excusez ce transport ;
En vous donnant ailleurs, vous lui donnez la mort ;
Le choix de votre époux va me ravir mon frere.
Votre gloire, à ce prix, peut-elle m'être chere ?

ERIGONE.

Hé ! crois-tu, si le sort m'impose cette loi,
Qu'en perdant mon amant, je perde moins que toi ?
Crois-tu, que moins sensible aux tourmens qu'il endure,
L'amour parle pour lui moins haut que la nature ?
S'il ne falloit choisir qu'entre les plus grands rois,
Je sens que Sénélus auroit bientôt ma voix,
Et que le seul Attale auroit droit d'y prétendre,
S'il ne falloit choisir que l'amant le plus tendre.
Entre ces deux partis, balançant tour-à-tour,
J'écoute mon devoir, j'écoute mon amour.
Devoir, si sur l'amour il faut que tu l'emportes,
Rends son ardeur moins vive, ou tes raisons plus fortes.
Et toi, fatal amour, si je te dois céder,
Fais qu'avec mon devoir je puisse t'accorder.
Pour me déterminer au choix que je dois faire,
J'ai voulu n'écouter qu'Androclide & ton frere,

Digitized by Google

Balancer les raisons, peser le sentiment
Du fidele sujet, & du fidele amant.
Cependant c'en est fait; voici l'heure fatale...
On vient. C'est Androclide; & j'apperçois Attale.
Sur le choix des raisons qui doivent m'éclairer,
Vademander aux Dieux qu'ils daignent m'inspirer.

SCENE III.

ERIGONE, ANDROCLIDE, ATTALE.

ERIGONE.

Approchez l'un & l'autre, & prenez votre place.
L'Epire veut un roi. J'excuse son audace:
Je me soumets aux loix qu'elle veut m'imposer:
Mais du sceptre sans vous je ne puis disposer.
C'est à votre valeur, c'est à votre prudence
Que je le dois bien plus qu'aux droits de la naissance;
Et quiconque aujourd'hui deviendra mon époux,
Ne peut avoir de biens qu'ils ne viennent de vous.

Digitized by Google

Ainsi, puisqu'à l'Epire il faut choisir un maître,
Vous avez intérêt qu'il mérite de l'être;
Que le fruit de vos soins, le prix de vos exploits,
Ne tombent qu'en des mains dignes de ce grand choix.
Faites-le donc vous-mêmes, & me servez de guides.
Vos jugemens plus sains, vos raisons plus solides,
Seront bien moins sujets à se préoccuper,
Que mon cœur & mes yeux, qui peuvent me tromper.

ANDROCLIDE.

Je répondrai, Madame, à cet honneur extrême,
Moins en sujet zélé, qu'en pere qui vous aime,
Et qui, de votre gloire uniquement flatté,
Par d'autres intérêts ne peut être excité.
Vous avez des sujets plus guerriers que fideles:
A peine ils sont oisifs, qu'ils deviennent rebelles.
Les exemples passés vous font assez juger
Qu'il faut, pour les réduire, un secours étranger.
De la Créte aisément nous le pourrions attendre;
Mais elle peut nous nuire autant que nous défendre;

Digitized by Google

Et l'on doit redouter de si puissans voisins,
Soit qu'ils servent nos rois, ou servent les mutins.
L'hymen seul peut finir cette longue querelle,
Unir deux grands états d'une chaîne éternelle;
Et par cette union, rassemblés sous un roi,
Au reste de l'europe ils donneroient la loi.
Jamais occasion ne fut plus favorable;
La laisser échapper, c'est vous rendre coupable;
C'est irriter les Dieux, & leur faire un affront,
Que de n'accepter pas les graces qu'ils nous font.

ATTALE.

Ce que je dois, Madame, aux raisons de mon pere,
Ne sauroit m'exempter d'un sentiment contraire;
Et quand vos intérêts me forcent de parler,
Il n'est respect humain qui puisse m'ébranler.
Vous ne pouvez unir l'Epire avec la Créte,
Sans la rendre rebelle, ou la rendre sujette.
Un peuple accoutumé de voir regner son roi,
D'un monarque éloigné brave aisément la loi;
Et l'on ne peut chercher de couronne étrangere,
Qu'on ne s'expose à perdre un trône héréditaire.
De ce fatal hymen voyez donc le péril.
Tout ce qu'il a d'éclat n'est qu'un pompeux exil,

Digitized by Google

Capable d'éblouir toute autre qu'une reine,
Mais qui n'ajoute rien au rang de souveraine.
Ah! sans vous exposer aux refus, aux mépris
D'un roi, qui d'autres feux se sent peut-être épris,
N'est-il dans vos états aucun sujet fidele,
De qui quelque valeur n'accompagne le zele,
Et qui, pour soutenir le trône de Pyrrhus,
Ne vaille bien des rois que nous avons vaincus?
Oui, Madame, il en est, vous le savez vous-même,
Qui n'aiment point en vous l'éclat du diadême;
Qui, jusqu'à votre rang, ne voudroient s'élever
Que pour avoir mieux droit de vous le conserver;
Qui, retenant pour eux tout ce qu'il a d'allarmes,
Réserveroient pour vous tout ce qu'il a de charmes,
Et ne se prévaudroient du nom de votre époux,
Que pour donner les loix qu'ils recevroient de vous.

ANDROCLIDE.

Ces frivoles raisons qu'on veut vous faire croire,
Sont des piéges cachés qu'on tend à votre gloire.
Faire un roi d'un sujet, le prendre pour époux,
N'est pas tant l'élever, que le perdre avec vous.

Digitized by Google

Ceux que vos mêmes loix le deſtin a fait naître,
Dans un égal, Madame, ont peine à voir un maître :
Vous les verriez bientôt, jaloux de ſes honneurs,
Replonger vos états dans de nouveaux malheurs ;
Et peut-être la Créte, à vos refus ſenſible,
Rendroit, par ſon ſecours, leur parti plus terrible ;
Peut-être dans vos bras viendroient-ils l'immoler,
Hé ! croyez-vous, Madame, à ne vous rien celer,
Qu'on reſpectât un ſang d'une ſource vulgaire,
Plus que le ſang des Dieux, dont ſortoit votre pere ?
Pour écarter de vous les maux que je prévois,
Tout l'état à vos pieds vous parle par ma voix.
Par les ſoins que j'ai pris d'élever votre enfance,
Et de la garantir d'une injuſte puiſſance ;
Par cet amour ſi fort, que juſques à ce jour
Un pere pour ſon ſang n'eût jamais tant d'amour,
Rejettez un conſeil pour vous, pour votre empire,
Plus funeſte cent fois que je ne le puis dire ;

Ou, par un prompt trépas, daignez me préser-
ver
De voir les maux affreux qu'il en peut arriver.

ERIGONE.

Seigneur, de vos conseils je connois l'impor-
tance :
Dans ceux de votre fils je vois moins de pru-
dence.
Les uns s'attachent mieux aux soins de ma gran-
deur ;
Les autres flattent mieux le penchant de mon
cœur ;
Et de quelque côté que mon esprit se range,
Je ne vois point de biens, ni de maux sans mé-
lange.
Dans cette égalité de frayeur & d'espoir,
Sans trahir mes sujets, sans blesser mon devoir,
Je crois que pour moi-même un peu de com-
plaisance,
Peut bien dans un partage emporter la balance.
Attale, c'en est fait ; je céde à vos avis ;
De l'hymen d'un sujet ils vont être suivis.
Vous êtes plus que tous digne de la couronne,
Et c'est avec plaisir que ma main vous la donne.

A Androclide.

Vous, Seigneur, ordonnez tout ce qui, dans
ma cour,
A de quoi relever l'éclat de ce grand jour ;

Digitized by Google

Assemblez mes états, & leur faites connoître,
Par celui que leur reine a choisi pour leur maître,
Qu'il n'est rien qu'un héros ne puisse mériter,
Et que l'appui d'un trône est digne d'y monter.

SCENE IV.

ANDROCLIDE, ATTALE.

ANDROCLIDE.

Hé bien ! c'est donc ainsi qu'un enfant téméraire
Se montre obéissant aux ordres de son pere ?

ATTALE.

Ah ! Seigneur, jusques-là si j'ai pû m'oublier,
Le succès que j'obtiens me doit justifier.
Ce jour va m'élever à la grandeur suprême ;
Ce jour entre mes bras va mettre ce que j'aime ;
Et quand tout mon espoir m'alloit abandonner,
Par les mains de l'amour je me vois couronner.
Votre aveu manque seul aux plaisirs que j'éprouve ;
Mon bonheur est parfait, si mon pere l'approuve.

Digitized by Google

Peut-il voir tant de gloire, & ne se rendre pas ?

ANDROCLIDE.

Que la terre plutôt s'entr'ouvre sous mes pas,
Que le renversement de la nature entiere,
Que le flambeau du jour éteignant sa lumiere,
D'une nuit éternelle enveloppe ces lieux,
Plutôt que d'éclairer cet hymen odieux.

ATTALE.

Qu'entens-je ? quelle horreur jettez-vous dans mon ame !
Seigneur, quand tout conspire au succès de ma flâme,
Qu'au trône qui m'attend je suis prêt de monter,
C'est mon pere, c'est lui qui m'en veut écarter !
Est-ce ainsi que d'un fils la goire vous est chere ?

ANDROCLIDE.

Ah ! loin de murmurer des refus de ton pere,
D'un malheureux amour tâche de te guérir ;
Crois que j'ai des raisons pour ne le pas souffrir.

ATTALE.

De cet ordre du moins apprenez-moi la cause,
Quel obstacle à mes feux, quelle raison s'oppose ?

Digitized by Google

Se peut-il qu'un amour auſſi pur que le mien...

ANDROCLIDE.

Pour la reine, pour toi, ne me demande rien.
Mon ſecret révélé pour plaire à ton envie,
Peut lui coûter le ſceptre, & peut-être la vie.

ATTALE.

La reine eſt en péril ! & vous pouvez, Seigneur,
Me dérober l'objet de ma juſte fureur !
Ah ! ſi je vous ſuis cher, hâtez-vous de m'apprendre
Les ſecrets ennemis dont je la dois défendre.
Croyez-vous qu'un amant ſoit moins zélé que vous ?
Souffrez que de mes pleurs j'arroſe vos genoux,
Et que, pour obtenir cette grace d'un pere...

ANDROCLIDE.

Hé bien ! pour te confondre, il faut te ſatisfaire.
Leve-toi, fils aveugle, & connois ton malheur.
Erigone eſt ma fille ; Erigone eſt ta ſœur.

ATTALE.

Ma ſœur ! O coup affreux, à qui ma raiſon céde !

ANDROCLIDE.

Des maux de cet état ce fut le ſeul remede.

Digitized by Google

Par la mort de leur roi qu'ils venoient d'accabler,
La fureur des mutins sembloit se redoubler;
Et la reine, en mourant, ne mit à la lumiere
Qu'un fruit prématuré par sa douleur amere.
Sa mort, dont chaque instant menaçoit cet état,
M'inspira pour ta sœur un illustre attentat:
Dans ce même palais elle venoit de naître,
Je lui fis remplacer la fille de mon maître.
Cet heureux changement s'étendit sur les cœurs,
Des fideles sujets il calma les frayeurs:
Ce n'est pas que mon cœur ne se fit une peine
D'avoir deshérité ma véritable reine,
Quand je vis cette fleur, prenant un autre cours,
S'affermir dans mon sein, & croître tous les jours.
Mais il n'étoit plus tems de lui rendre justice;
Le peuple prévenu n'eût pas cru mon indice:
A mon ambition on l'auroit imputé;
Comme un lâche artifice on l'auroit rejetté;
Et l'inutile aveu d'un crime irréparable,
Pour me rendre innocent, m'auroit rendu coupable.
Je le dirai pourtant, que charmé quelquefois
De voir mon sang assis au trône de mes rois,
Je sentois dans mon cœur de flatteuses images,
Qui de tous mes remords écartoient les nuages.

Digitized by Google

Ce même amour de pere abuſant mes eſprits,
Ne m'aveugloit pas moins en faveur de mon fils :
J'aimois à voir ſur toi, ſans prévoir vos penſées,
Les faveurs de la reine à pleines mains verſées ;
Je croyois que du ſang les mouvemens ſecrets,
Sur deux cœurs vertueux produiſoient ces effets.
Mais lorſque je vous vis bleſſés des mêmes armes,
Paſſer à des tranſports dignes de mes allarmes ;
Quels ſujets de reproches & de douleur pour moi !
J'intéreſſai le peuple à demander un roi :
Je crus que dans l'époux qu'on la preſſoit d'élire,
La reine auroit égard au bien de ſon empire,
Que mes ſages conſeils l'y pourroient engager,
Et que nos ſoins unis préviendroient ce danger.
Loin de me ſeconder, refuſant de me croire,
De me déſobéir tu t'es fait une gloire.
Voi maintenant l'état où tes jours ſont réduits ;
Voi quel gouffre de maux, quelle foule d'ennuis.
La fuite eſt aujourd'hui ta derniere eſpérance :
Un malheureux amour ſe guérit par l'abſence.
Fuis, mon fils ; hâte-toi d'abandonner ces lieux ;
Rends-toi digne des pleurs qui coulent de mes yeux ;

Digitized by Google

Et va chercher ailleurs, loin d'une sœur trop chere,
Le repos qu'en fuyant tu ravis à ton pere.

ATTALE.

Oui, fuyons des attraits que je ne dois plus voir;
Plus ils sont près de moi, plus ils ont de pouvoir:
Chaque moment ici, dans l'ardeur qui m'anime,
A mes crimes passés ajoûte un nouveau crime.
Hâtons-nous de quitter ces dangereux climats.
Mais jusqu'à ce moment ne m'abandonnez pas;
Favorisez ma fuite; & par votre sagesse,
Soutenez ma vertu, qui céde à ma foiblesse.

Fin du second Acte.

Digitized by Google

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ERIGONE, STENELUS, *Gardes.*

ERIGONE.

SEigneur, il eſt bien doux, pour qui fait un beau choix,
De l'entendre applaudir d'une commune voix.
Jen'ai jamais connu le prix d'un diadême,
Que depuis que ma main couronne ce que j'aime,
Et que, malgré le ſort, l'amour l'a revêtu
D'un titre que les Dieux devoient à la vertu.
Qu'aveuglés ſont les rois, dont les fauſſes maximes
D'un orgueil inſenſé les rendent les victimes;

Digitized by Google

Qui par un vain éclat se laissant éblouir,
Refusent le bonheur dont ils pourroient jouir ;
Si pour un chaste hymen, moins fiers de leur puissance,
Ils cherchent la vertu plutôt que la naissance !

STENELUS.

Votre exemple, Madame, & vos justes raisons,
Pour tous les souverains sont d'illustres leçons,
Dont ils pourroient tirer un pareil avantage,
Si de vous imiter ils avoient le courage.
Votre choix est si beau qu'il doit rendre jaloux
Ceux qui, pour le mérite, ont des yeux comme vous.
En élevant Attale à la grandeur suprême,
Vous faites le bonheur d'un héros qui vous aime.
Que ne peut le beau feu qui regne dans mon cœur,
Payer d'un prix égal les vertus de sa sœur !
Je n'ai rien épargné pour l'obtenir d'un pere ;
Mais je l'ai vu, Madame, à mes desirs contraire,
Opposer des refus aux éternels liens
Dont je voulois unir vos états & les miens.
Par la félicité qui vous est assurée ;
Par l'hymen dont pour vous la pompe est préparée,

D'Androclide

Digitized by Google

D'Androclide pour moi fléchissez la rigueur ;
Faites que deux Amans vous doivent leur bonheur.

ERIGONE.

Androclide, Seigneur, pour l'un & l'autre empire,
Formoit de grands projets que je viens de détruire.
Il verra d'un autre œil les offres d'un grand roi ;
Et sa fille est à vous, quand son fils est à moi.
Pourroit-il, d'une paix si long-tems desirée,
Voir un gage plus sûr que l'hymen de Nérée ?
Pour moi, je le confesse, à tous ses intérêts
Le sang & l'amitié m'attachent de si près,
Qu'au défaut de ma main, mon plaisir est extrême
De m'unir avec vous par un autre moi-même ;
Que l'amour, par vos mains, ait un sceptre à donner
A la sœur d'un amant que je vais couronner ;
Et que des mêmes nœuds vous joignant l'un et l'autre,
Mon bonheur redoublé s'augmente par le vôtre.
De tous ceux que l'amour a rangés sous sa loi,
Je voudrois que chacun fût heureux comme moi,
Et que mon allegresse, au comble parvenue,
Sur tout ce que je vois pût être répandue.

Digitized by Google

Mais cependant, Seigneur, Attale ne vient pas ;
Attale dans ces lieux ne porte point ses pas :
De son retardement que veut-il que je croïe ?
Trouve-t-il donc ailleurs tant de sujets de joie,
Qu'il puisse loin de moi s'arrêter si long tems ?
Il auroit dû m'attendre, & c'est moi qui l'attends.
Ah ! si près d'un hymen que sa lenteur differe,
Quels reproches secrets n'a-t-il pas à se faire,
Que mon empressement, pour de si doux liens,
Lui fasse voir des feux plus ardens que les siens ?

STENELUS.

Il n'est pas surprenant que dans cette journée,
Occupé des apprêts d'un si grand hyménée,
Les honneurs qu'il reçoit de ses nouveaux sujets....

ERIGONE.

Pour un cœur amoureux sont de foibles objets.
Non, Seigneur, un amant si tendre, si fidele,
Devroit moins s'occuper de sa grandeur nouvelle.
Tous les soins que l'on donne aux apprêts d'un grand jour,
Sont autant de larcins que l'on fait à l'amour :
La pompe la plus rare & la mieux ordonnée,
N'augmente point le prix d'un heureux hymenée.

Digitized by Google

Et n'a point de plaisir pour un cœur enflammé,
Qui ne doive céder à celui d'être aimé.

SCENE II.

ERIGONE, STENELUS, NERÉE, *Gardes.*

ERIGONE.

Venez, belle Nérée, il est tems que votre amie
Partage le bonheur que l'hymen....

NERÉE.

Ah! Madame....

ERIGONE.

Que m'annoncent les pleurs qui coulent de vos yeux?

NERÉE.

Attale....

ERIGONE.

Hé bien, Attale?

NERÉE.

Il va quitter ces lieux.

Digitized by Google

ERIGONE.

Attale !

STENELUS.

Lui ?

NEREE.

J'ai vu sur la plaine azurée,
Du vaisseau qui l'attend la voile préparée :
Il ne faut qu'un moment pour l'éloigner de nous ;
Il est près du rivage . . . .

ERIGONE.

Ah ! que me dites-vous ?
Attale veut partir ! où me vois-je réduite !
Aux gardes.
Allez, gardes, courez ; qu'on s'oppose à sa fuite ;
Qu'on empêche la mort qu'il cherche à me donner.

STENELUS.

Je vais périr, Madame, où vous le ramener.

SCENE III.

ERIGONE, NERÉE.

ERIGONE.

Nerée, il est donc vrai que ta reine abusée
Voit son amour trahie, & sa foi mépriſée,
Et que dans un amant, que j'ai cru rendre heureux,
Je ne vois qu'un ingrat indigne de mes feux?
Où serois-je aujourd'hui, si de sa perfidie
Ta fidelle amitié ne m'eût point avertie?
Son départ, de ma mort auroit été suivi;
Et je te dois le jour que l'ingrat m'eût ravi.
Mais, sais-tu les raisons de son ingratitude?
Sais-tu ce qui m'attire un traitement si rude,
Et par quel crime enfin mon amour, & ma foi
Ont-ils pû mériter le prix que j'en reçoi?

NEREE.

Plus je cherche, Madame, à percer ce mystere,
Moins je vois les raisons du départ de mon frere;
Et d'abord qu'un soupçon commence à me frapper
Par l'instant qui le suit, je le sens dissiper.

Digitized by Google

Il sortoit du conseil. De vos bontés, Madame,
L'agréable nouvelle avoit charmé mon ame;
Et pour mêler ma joie à son ravissement,
J'ai couru sur ses pas dans son appartement.
Mais, ô Dieux! quel objet s'est offert à ma vue!
Hélas! en l'abordant, que suis je devenue,
Quand, parmi les sanglots, les transports, les regrets,
Je l'ai vu de sa fuite ordonner les apprêts;
Et d'un torrent de pleurs inondant son visage,
Prendre secrettement le chemin du rivage,
Dont l'alloit éloigner son affreux désespoir
Sans l'avis diligent que j'ai cru vous devoir?

ÉRIGONE.

Ah! par ce désespoir, dont j'ignore la cause,
Combien de nœuds charmans sa fureur s'oppose?
Sans l'obstacle imprévu qu'il met à mes desseins,
Le sceptre de la Crète eût passé dans tes mains.
Pour m'informer de tout, éclaire sa conduite;
Tâche à développer le sujet de sa fuite;
Par tes soins redoublés, autant que tu pourras,
Observe ses discours, ses regards & ses pas:
Par des soupçons jaloux qu'il est aisé de prendre,
L'amant le plus aimé peut se laisser surprendre.

Digitized by Google

Vois si, pour me noircir, quelque ami déguisé,
De sa crédulité n'auroit point abusé.
Enfin, ce n'est qu'en toi que mon amour espere :
Mais il vient; laisse-nous, & fais venir ton pere;
Dis-lui que je l'attens; que sûre de sa foi,
Je le prens pour arbitre entre son fils & moi;
Que mon amour trahi veut, aux yeux d'Androclide,
De reproches sanglans accabler un perfide,
Pour arracher de lui l'aveu de ses forfaits,
Et punir un ingrat à force de bienfaits.
Si mon repos t'est cher, fais ce que je desire.

SCENE IV.

ERIGONE, ATTALE, *Gardes.*

ERIGONE.

* *Aux gardes.*

Approchez-vous, Attale. * Et vous, qu'on se retire.

SCENE V.

ERIGONE, ATTALE.

ERIGONE.

HE bien ! prêts d'être unis par les nœuds les plus doux,
Vous voulez que les mers me séparent de vous ?
Vous préférez l'exil au don de ma couronne,
Et la fureur des flots à l'hymen d'Erigone ?
Pourquoi, si dans ces nœuds vous trouviez peu d'appas,
Feigniez-vous un amour que vous ne sentiez pas ?
Quand je vous confiois le destin de l'Epire,
Par d'indignes conseils deviez-vous me séduire,
Et me faire éprouver le comble des malheurs,
Quand je vous élevois au faîte des grandeurs ?
Peut-être avez-vous cru que l'époux d'une reine,
Du pouvoir souverain n'auroit qu'une ombre vaine,
Qu'un titre infructueux & digne de mépris ;
Et que, pour un héros qui n'est roi qu'à ce prix,
Il est plus glorieux de ne vouloir pas l'être,
Que d'avoir des sujets pour n'être pas leur maître ? Ah !

Digitized by Google

Ah ! si votre départ n'a point d'autres raisons,
Que je mérite peu vos injustes soupçons !
Pour vous désabuser d'une erreur qui m'offense,
Que n'ai-je cent états sous mon obéissance !
Si par eux votre cœur pouvoit mieux s'acquerir,
Je ne les aimerois que pour vous les offrir.
Parlez, parlez, Attale ; il est tems de répondre ;
Dites-moi des raisons qui puissent me confondre :
Quel crime de ma part a pu vous offenser ?
Quand vous m'en instruirez, je le ferai cesser ;
Je saurai dissiper des soupçons, des allarmes,
Sans qui l'amour tranquille a souvent peu de charmes,
Et vous faire éprouver que des cœurs bien épris,
Après leurs différends n'en sont que mieux unis.

ATTALE.

Madame, les bontés d'une si grande reine
Devroient faire ma gloire, & sont toute ma peine.
Plus je vois les appas dont mon cœur est charmé,
Moins je puis me livrer au plaisir d'être aimé ;
Et tout ce qu'à mes yeux votre amour fait paroître,
Me force d'être ingrat, pour ne vouloir pas l'être.

Digitized by Google

Tantôt, quand vos bontés m'ont daigné consulter
Sur le choix d'un époux qui pût vous mériter,
Je devois imiter le zele de mon pere;
Je devois à ma reine un conseil plus sincere,
Et former pour sa gloire un plus noble projet,
Que d'abaisser son choix à l'hymen d'un sujet.
Mais qu'il est mal-aisé, quand l'amour est extrême,
Que de ses propres traits on s'immole soi-même,
Et qu'un cœur ébloui par un trop doux espoir,
N'écoute son amour plutôt que son devoir!
D'un prix si glorieux ma lâcheté suivie,
N'a pû voir sans remords votre gloire trahie;
Qu'une main, qu'un roi seul est digne d'obtenir,
Couronnât un forfait qu'elle auroit dû punir;
Et mieux instruit qu'avant ces ardeurs indiscrètes,
Et de ce que je suis, & de ce que vous êtes,
J'allois dans les horreurs d'un exil éternel,
Chercher le châtiment d'un conseil criminel.

ERIGONE.

Sans tous ces vains détours, dis plutôt que mon ame
T'a paru trop facile à couronner ta flâme,

Digitized by Google

Et confesse qu'un cœur aussi grand que le tien,
Ne veut point d'un bonheur qui ne lui coûte rien.
Je croyois que mon rang prévenant ces allarmes,
Me prêteroit l'éclat qui manquoit à mes charmes;
Et sur ce faux espoir, je ne prévoyois pas
Que souvent trop d'amour ne fait que des ingrats.
Mais où mon cœur aveugle, & ma raison séduite,
Vont-ils chercher si loin les raisons de ta fuite?
Quel affreux jour me luit! Perfide, je le voi,
Tu brûles en secret pour une autre que moi:
De ton départ furtif je perce le mystere.
Pour mieux m'assassiner tu cherchois à me plaire;
Tu n'as voulu mon rang que pour le refuser;
Tu n'as voulu ma main que pour la mépriser;
Et ton amour pour moi n'étoit qu'un artifice
Pour faire à ma rivale un plus grand sacrifice.

ATTALE.

Juste ciel!

ERIGONE.

Mon courroux ne doit point t'allarmer:
Montre-moi cet objet; tu peux me le nommer:

Digitized by Google

C'eſt pour te rendre heureux, & non pour me venger,
Que mon amour aſpire à cette connoiſſance ;
Je veux que l'un & l'autre, à l'autel amené,
Y trouve le bonheur qui m'étoit deſtiné.
Viens, au lieu de ta reine, épouſer ma rivale ;
Je crains moins cet hymen que l'abſence d'Attale ;
Et j'aime mieux encor, quels que ſoient mes regrets,
La voir entre tes bras, que ne te voir jamais.

ATTALE.

Ah ! pour faire ceſſer un ſoupçon qui m'offenſe,
Que ne m'eſt-il permis de rompre le ſilence !

ERIGONE.

Ciel ! où tend ce diſcours ? quels pleurs vois-je couler !
Quel myſtere inconnu t'empêche de parler ?
D'où vient que tu frémis, & que ton cœur ſoupire ?
Quel eſt ce grand ſecret que tu n'oſes me dire ?
Mes troupes, mes tréſors, dont tu peux diſpoſer,
De ton autorité t'ont-ils fait abuſer ?
T'auroient-ils inſpiré la criminelle envie
De m'arracher enſemble & le ſceptre & la vie ?

Digitized by Google

ATTALE.

Hé bien ! il faut me perdre, & vous perdre avec moi :
Ces reproches cruels, ces doutes de ma foi,
Forcent le déſeſpoir que j'ai de les entendre,
A percer votre cœur par l'endroit le plus tendre.
Sachez ce qu'à jamais vous deviez ignorer.

SCENE VI.

ERIGONE, ANDROCLIDE, ATTALE, MILON, *Gardes.*

ANDROCLIDE.

QUe fais-tu, malheureux ? que vas-tu déclarer ?
Veux-tu que de mon ſang la honte ſoit publique ?

ERIGONE.

Ah ! de grace, Seigneur, permettez qu'il s'explique,
Et que, par le récit de tous ſes attentats....

ANDROCLIDE.

A pénétrer plus loin ne vous obſtinez pas.

Digitized by Google

A Erigone.

Croyez que ſans horreur vous ne ſauriez apprendre....

ERIGONE.

C'eſt par cette raiſon que je le veux entendre.
J'ai beſoin qu'il m'inſpire & l'horreur & l'effroi,
Pour le pouvoir haïr autant que je le doi.

ATTALE.

Madame, il n'eſt plus tems; la vertu de mon pere
M'a fait ouvrir les yeux ſur ce que je dois taire.
Les Dieux l'ont amené, je n'en ſaurois douter,
Pour détourner le coup que j'allois vous porter.
Indigne d'un amour ſi tendre & ſi fidele,
Vengez-vous d'un ingrat; puniſſez un rebelle,
Qui trop haï des Dieux pour un honneur ſi grand,
Eût redoublé ſon crime en vous le déclarant,
Et qui ſe voit forcé par le deſtin contraire,
De préférer la mort au bonheur de vous plaire.

Digitized by Google

SCENE VII.

ERIGONE, ANDROCLIDE, MILON, *Gardes.*

ERIGONE.

OUi, tu ſeras content : je ſens que dans mon cœur
Mon amour outragé ſe transforme en fureur.

Aux gardes.

Qu'on l'arrête à l'inſtant ; qu'on redouble ſa garde.

A Androclide.

Et vous, qu'autant que moi ſa trahiſon regarde,
Dites-lui que l'affront qu'il a fait à mon rang,
Ne peut être lavé qu'en des ruiſſeaux de ſang ;
Qu'après les vains apprêts d'une ſi grande fête,
Ma gloire me demande ou ſa main ou ſa tête ;
Qu'il n'a qu'à ſe réſoudre, & choiſir au plutôt,
De monter ſur mon trône, ou ſur un échafaut.
Allez lui déclarer l'arrêt que je prononce,
Et que votre retour m'apporte ſa réponſe.

Digitized by Google

SCENE VIII.

ANDROCLIDE, MILON,

ANDROCLIDE.

AH ! Milon, vous voyez le malheur de mon fils :
Une étroite amitié vous a toujours unis :
Ses jours sont en péril ; c'est vous seul qu'il implore ;
Peut-il compter sur vous ? vous est-il cher encore ?

MILON.

D'un autre que de vous, un ami tel que moi
Auroit peine à souffrir ces doutes de ma foi.
Je n'ai point pour Attale une amitié commune,
Qui, plus qu'à la vertu, s'attache à la fortune :
Et dans le changement qu'il éprouve aujourd'hui,
Je ne crains point la mort, s'il faut mourir pour lui.

ANDROCLIDE.

Pour arrêter le cours de nos destins contraires ;

Digitized by Google

Venez donc recevoir les ordres néceſſaires.
Je ne trouve mon fils malheureux qu'à demi,
Puiſqu'il lui reſte encore un ſi fidele ami.

Fin du troiſiéme Acte.

Digitized by Google

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ERIGONE, NERÉE.

Gardes.

NERÉE.

NOn, je ne croyois pas, quand je vous ai ſervie,
Qu'à mon malheureux frere il en coûtât la vie,
Ni que pour un deſſein que j'ai fait avorter,
En criminel d'état je le verrois traiter.
Quoi ! vous pourrez ſouffrir que la mort nous l'enleve ?
Mon avis la commence, & votre ordre l'acheve.
Il ſemble qu'aujourd'hui la nature & l'amour
Uniſſent leurs efforts pour lui ravir le jour.
Dieux ! après une ardeur que je croyois ſi pure,
Aurois-je dû prévoir, excuſez ce murmure,

Digitized by Google

Que les amours des rois, quand nous les irritons,
Fussent si différens de ceux que nous sentons,
Et que de leurs bontés, la trompeuse apparence
Portât à cet excès la soif de la vengeance !
Ah ! si quand on peut tout, on se croit tout permis ;
Si je ne puis jouir d'un trône qu'à ce prix,
Celui que vous m'offrez n'a plus de quoi me plaire.
Reprenez vos présens, & rendez-moi mon frere ;
Ses jours me sont plus chers qu'un si funeste rang,
Où l'on ne connoît plus ni l'amour ni le sang.

ERIGONE.

Ah ! ce n'est pas de moi qu'il faut que tu l'obtiennes ;
Sa grace est dans ses mains, & non pas dans les miennes.
Quand je crains ses périls, il aime à les braver,
Et lui seul veut périr quand je le veux sauver.
Hé ! devois-je à mon rang une moindre vengeance ?
Crois-tu qu'en me portant à cette violence,
Mon cœur, mon tendre cœur, auteur de son ennui,
Ait été moins à plaindre, ait moins souffert que lui,

Digitized by Google

Et que mon faux orgueil cédant à mes allarmes,
Ne m'ait point arraché de véritables larmes ?
Mais c'eſt trop eſſuyer de combats en un jour.
Je me rends à tes pleurs; je céde à mon amour,
Puiſque pour le ſauver je n'ai plus d'autre voie.
Je lui pardonne tout, pourvu que je le voie.
Viens, ſuis-moi dans la tour; aux yeux de l'univers
Je prétens réparer la honte de ſes fers;
Et goutant le plaiſir de les briſer moi-même,
Par cet excès d'honneur te montrer ſi je l'aime.

SCENE II.

ERIGONE, NERÉE, CYNEAS, *Gardes.*

CYNEAS.

AH ! Madame, apprenez un nouvel attentat
Formé contre vos jours & contre votre état.
Attale s'échappoit, & par Milon ſéduite
Sa garde lâchement conſentoit à ſa fuite.
Mais quand la trahiſon alloit s'exécuter,
J'ai ſurpris le coupable, & l'ai fait arrêter,
Madame; on l'a trouvé ſaiſi de cette lettre,
Et j'ai cru promptement vous la devoir remettre.

Digitized by Google

ERIGONE.

Attale s'échappoit ! Allez le retrouver,
Et redoublez vos soins pour le faire observer.

SCENE III.

ERIGONE, NERÉE, *Gardes.*

ERIGONE.

JE ne puis concevoir de quel affreux mystère
Ce billet qu'on me rend est le dépositaire.
Mais je ne puis le voir sans un trouble secret,
Et ma tremblante main ne l'ouvre qu'à regret.

Elle lit.

Laissez-vous gouverner par un ami fidele ;
En fuyant votre sœur, prévenez le danger
Où pourroit tous nous engager
Et son amour pour vous, & le vôtre pour elle.
ANDROCLIDE.

Dieux ! qu'est-ce que j'apprens ? O crime ! ô trahison
Qui révolte mes sens, & trouble ma raison !
Quoi, perfide, c'est vous qui m'enlevez Attale !
Dans la sœur d'un amant je trouve ma rivale !

Digitized by Google

L'eſpoir qui me flattoit s'eſt donc évanoui
Par un genre d'amour, par un crime inoui,
Dont je ne croyois pas qu'un mortel fût capable,
Et qui n'ouvre mes yeux qu'au moment qu'il m'accable.
Ah ! lorſque pour vous fuir il partoit de ces bords,
Vous n'avez pû ſouffrir l'effet de ſes remords.
Vos avis empreſſés à m'annoncer ſa fuite,
Du malheur que je vois devoient m'avoir inſtruite;
Et lorſqu'en l'arrêtant votre cœur affligé
A dû craindre pour lui mon amour outragé,
D'un mortel déſeſpoir vos plaintes animées,
En reproches ſanglans vos frayeurs exprimées,
Devoient rendre à mes yeux ce myſtere éclairci:
Les tendreſſes du ſang ne parlent point ainſi.

NEREE.

Où ſuis-je ? N'eſt-ce point un ſonge qui m'abuſe ?
Ma reine me condamne, & mon pere m'accuſe !
L'un & l'autre m'impute un amour criminel,
Et cherche à me couvrir d'un opprobre éternel!
Interrogez mon pere; ordonnez qu'on l'appelle:
Vous devez à ma gloire un témoin digne d'elle,

Digitized by Google

A mon sang, dont la honte est commune entre nous,
Et ne peut m'accabler sans rejaillir sur vous.

ERIGONE.

Ah ! je n'ai pas besoin d'un plus fûr témoignage.
Quand il tiendroit, peut-être, un différent langage ;
Qu'à celer votre nom il pourroit consentir,
Cet écrit de sa main se peut-il démentir ?
Hélas ! sans le malheur de votre perfidie,
Rien n'auroit égalé le bonheur de ma vie.
Par combien de bienfaits l'un à l'autre ajoûtés,
Tous les jours de mon regne auroient été comptés !
Vous changez ces beaux jours en des jours de vengeance ;
Vous allumez la rage où regnoit l'innocence ;
Vous voulez qu'aux tyrans je puisse ressembler :
Perfide ! j'y consens, pour vous faire trembler.
Aussi bien est-il tems que la fureur m'anime :
Ma douleur s'augmentoit faute d'une victime ;
Cette unique douceur la pouvoit soulager :
Et puisque maintenant j'ai sur qui me venger,
Que dans un sang haï mon courroux peut s'éteindre,
Ce n'est plus qu'à demi que mon sort est à plaindre.

Digitized by Google

Oui, oui, préparez-vous à toutes les fureurs
Que l'amour, qu'on outrage, allume dans les cœurs :
Je ne puis ſans horreur vous voir ni vous entendre.
Dans votre appartement vous n'avez qu'à vous rendre ;
Attendez-y l'effet de mes tranſports jaloux,
Et ce que votre reine ordonnera de vous.

Aux gardes.

Gardes, qu'on l'y retienne ; & ramenez ſon frere.

SCENE IV.

ERIGONE.

A Quels monſtres, ſoleil, prête-tu ta lumiere ?
Ceux qu'Argos & la Créte avoient tant ſignalés,
Devoient-ils en Epire être renouvellés ?
Et toutes ces horreurs dont la Grece eſt fertile,
Devoient-elles paſſer dans la race d'Achile ?
Du moins, en s'éloignant de ces funeſtes bords,
Attale pour ſon crime a montré des remords :
Nérée eſt plus que lui digne de ma colere ;
Son forfait eſt plus grand que celui de ſon frere ;

Et

Digitized by Google

Et brisant tous les nœuds qui peuvent les unir,
Pour le rendre innocent, je n'ai qu'à la punir.
Mais quoi! toujours parler de haine & de vengeance;
Toujours à ces objets employer ma puissance?
Songe, songe plutôt à ceux dont tu la tiens:
Les auteurs de leurs jours ont conservé les tiens;
Tu ne dois ta grandeur qu'aux travaux de leur pere;
Tu n'échapas des fers que par ceux de leur mere:
De moment en moment je l'attens en ces lieux;
Pourrai-je en cet état me montrer à ses yeux,
Et lui tendre des bras, tyrans de sa famille,
Dont ils n'ont épargné ni le fils, ni la fille?
Ah! prenons un parti plus sûr, plus généreux.
Attale veut partir; qu'il parte, je le veux;
Je n'aurai pas du moins la douleur sans égale
De le voir à mes yeux adorer ma rivale:
Et son éloignement, qui va les séparer,
Lui fera part des maux qui me font soupirer.

Digitized by Google

SCENE V.

ERIGONE, ATTALE.

ERIGONE.

J'Ai tout appris ſans vous : cet écrit plus ſincere
Révele le ſecret que vous vouliez me taire.
Attale, toutefois dans un ſort ſi cruel,
En vous je hais le crime, & plains le criminel.
Lorſque pour cette ſœur, dont l'amour vous entraîne,
Vous refuſiez le ſceptre & la main d'une reine,
Je vois que du deſtin le barbare courroux,
A de honteux tranſports vous forçoit malgré vous,
Et que, par les efforts d'un remords légitime,
Vous fuyez les appas qui vous portoient au crime.
J'en ai fait un plus grand, quand vos pas retenus....
Mais c'en eſt fait ; partez, je ne vous retiens plus ;
Cherchez un ſort plus doux dans quelqu'autre contrée ;
Quittez ces triſtes lieux. J'aurai ſoin de Nérée ;

Digitized by Google

Je lui pardonne, hélas ! son crime & mon malheur :
Mais ne revoyez plus ni moi, ni cette sœur,
Que le sort & le tems, à qui tout est facile,
N'ait remis votre cœur dans un état tranquile,
Et que votre vertu, ranimant ses efforts,
N'ait achevé sur vous l'effet de ses remords.

ATTALE.

Je ne puis le nier : une sœur que j'adore,
A fait naître une ardeur que j'aime & que j'abhorre ;
Et jusques dans l'exil, ces funestes amours
Ne trouveront de fin qu'en celle de mes jours.
Mais si de cet exil, que votre ordre m'impose,
Vous jugez que Nérée est une juste cause,
Ce billet à demi vous apprend mon secret ;
Et vous montrant l'amour, vous en cache l'objet.

ERIGONE.

Quoi ! vous ne l'aimez pas ! Ah ! seroit-il possible
Que pour un autre objet votre cœur fût sensible ?

ATTALE.

Je ne m'en dédis point : les charmes de ma sœur,
D'une flamme funeste ont embrasé mon cœur.

Digitized by Google

Mais brûler pour ma sœur, sans brûler pour Nérée,
Sans qu'avec moins d'ardeur vous soyez adorée,
Vous fuir, & renoncer au nom de votre époux,
N'est-ce pas vous nommer, & dire que c'est vous?

ERIGONE.

Moi?

ATTALE.

Je ne vous dis point par quel destin étrange
L'intérêt de l'état produisit cet échange:
Plus propre à s'acquitter de ce triste devoir,
Mon pere mieux que moi vous le fera savoir.
Il suffit maintenant de vous faire connoître
Que c'est d'un même flanc que le ciel nous fit naître,
Et que les nœuds du sang brisant les autres nœuds,
Pour trop unir nos cœurs, les séparent tous deux.
Quel devins-je au moment que l'aveu de mon pere
Découvrit à mes yeux ce malheureux mystere?
J'aimois: j'étois aimé; je n'en pouvois douter:
Nous allions être unis; il fallut nous quitter;
Il fallut que des feux, qui sembloient légitimes,
Changés en un moment, me parussent des crimes;

Digitized by Google

Et que, pour un hymen qui faiſoit ſon bonheur,
Un malheureux amant n'eût plus que de l'horreur.

ERIGONE.

Je ne vous cele point que ce revers m'étonne.
Le ſort m'ôte un amant; il m'ôte une couronne:
Mais malgré cet aſſaut, un frere qu'il me rend
Peut conſoler mon cœur en le déſeſpérant,
Et me faire eſſuyer avec moins de martyre,
La perte d'un amant, & celle de l'empire.

ATTALE.

Pour l'empire, Madame, il eſt toujours à vous;
Puiſque ce grand ſecret n'eſt encor qu'entre nous.

ERIGONE.

Non, je ne prétens point retenir par un crime,
Ce dont j'ai cru jouir par un droit légitime;
Et ma gloire au-deſſus des plus illuſtres rangs,
Ne veut point augmenter le nombre des tyrans.
Le trône eſt à Nérée, il faut que j'en deſcende;
C'eſt un bien uſurpé qu'il faut que je lui rende.
Heureuſe, ſi par-là je goûte la douceur
De réparer l'affront que lui fit mon erreur.
Hé! de quel prix pour moi ſeroit un diadême?
Je l'aimois pour vous ſeul bien plus que pour moi-même;

Digitized by Google

Et puiſque j'ai perdu cette félicité,
Je rends graces aux Dieux de me l'avoir ôté.
Mon frere, puiſqu'enfin, dans un ſort ſi funeſte,
Ce nom, pour ma tendreſſe, eſt le ſeul qui me reſte,
Ne vous oppoſez point à ce juſte devoir;
Et loin de l'empêcher par votre déſeſpoir,
Souffrez que dans le temple, où Diane eſt ſervie,
J'aille donner aux Dieux les reſtes de ma vie,
Et réparer des feux dignes de leur courroux,
Par l'offrande d'un cœur qui n'eſt plus fait pour vous.

ATATLE.

Non, je ne puis ſouffrir ce deſſein téméraire,
Ni comme votre amant, ni comme votre frere;
Je défendrai plutôt, en mourant à vos yeux,
Les droits de la juſtice, & la cauſe des Dieux.
Ah! ceux dont les vertus doivent ſervir d'exemples,
Ne peuvent juſtement les cacher dans les temples;
Et le trône en eſt un, où les Dieux immortels
Sont mieux ſervis des rois, qu'au pied de leurs autels.

ERIGONE.

Mon frere, ces tranſports me font voir que votre ame
Se plaît trop à nourrir une funeſte flâme.

Digitized by Google

Je vais faire assembler les premiers de l'état ;
De ce jour solemnel ne troublez point l'éclat.
Je vais rendre à leurs yeux, quoi que vous puis-
siez faire,
Des sujets à leur reine, une fille à son pere ;
Me dépouiller d'un sceptre usurpé trop long-
tems,
Et produire au grand jour un secret de vingt
ans.
Modérez la douleur où ce dessein vous livre.
Adieu : je vous défens, Attale, de me suivre :
Souffrez, puisque l'Epire est encor sous mes
loix,
Que je commande ici pour la derniere fois.

(Elle sort)

ATTALE.

Commandez donc aussi que mon cœur soit ca-
pable
D'obéir à vos loix sans devenir coupable :
Où la vertu paroît, elle a droit de charmer,
Et jamais aucun nom n'empêcha de l'aimer.
Allons donc, animé d'une ardeur différente,
La servir comme sœur, & non plus comme
amante.
Prévenons ses sujets ; allons leur réveler
Le funeste secret qui les doit assembler.
Excitons la pitié d'un peuple qui l'adore

Digitized by Google

Allons lui conſerver un trône qu'elle honore,
Et que par ſes vertus elle mérite mieux,
Ni que le ſang des rois, ni que le ſang de
Dieux.

Fin du quatrième Acte.

Digitized by Google

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

STÉNELUS, NERÉE.

STENELUS.

Pourquoi me fuyez-vous ? & par quelle injustice
Pouvez-vous m'imposer un si cruel supplice ;
Qu'innocent de vos maux j'en souffre la rigueur,
Et que j'en sois puni sans en être l'auteur ?
Au nom de mon amour ; au nom des Dieux, Madame,
Faites cesser des pleurs qui déchirent mon ame :
Si la reine a trop cru ses premiers mouvemens,
On doit tout excuser de la part des amans.
Hé ! ne voyez-vous pas qu'à présent appaisée,
De tous ses vains soupçons elle est désabusée ?

Digitized by Google

Ses ordres sont changés en des ordres plus doux,
Et l'on ne retient plus votre frere ni vous.
Peut-elle vous montrer avec plus d'évidence,
Qu'elle a connu sa faute, & vu votre innocence ?

NERE'E.

Ah ! Seigneur ; quand l'honneur une fois accusé,
A d'indignes soupçons s'est pu voir exposé,
Il a beau s'en laver ; un affront si funeste
Ne peut être effacé que la honte n'en reste ;
Et que des traits fâcheux, qu'il ne peut empêcher,
Ne soient toujours en droit de le lui reprocher.
En l'état où m'a mise une injure mortelle,
Suis-je digne du trône où votre amour m'appelle ?
Après qu'on a tâché de me deshonorer,
Au nom de votre épouse ai-je droit d'aspirer ?
Celle qui doit remplir cette place éclatante,
De crime seulement ne doit pas être exempte ;
Il faut que, pour répondre à cet illustre nom,
Elle soit même encore exempte de soupçon.

STENELUS.

Votre rare vertu, dont j'adore les charmes,
Doit éloigner de vous ces injustes allarmes :
Plus grands sont les assauts qu'il lui faut soutenir,
Plus sa gloire s'augmente, en la voulant ternir ;

Digitized by Google

Jamais tant d'éclat ne pare l'innocence,
Qu'après que l'imposture est forcée au silence.
Madame, il ne faut pas qu'un bonheur assuré,
Par des scrupules vains puisse être différé :
Votre main est à moi par l'aveu de la reine ;
Ce jour, de notre hymen devoit former la chaîne :
Entr'elle & son amant quelque trouble excité,
Ne doit point retarder notre félicité.
Le temple est préparé ; la pompe est déja prête :
Allons sans eux, Madame, en célébrer la fête ;
Hâtons-nous de quitter ces climats dangereux :
De vos nouveaux sujets venez combler les vœux ;
Et si, par les chagrins où la reine se livre,
Forcé de la quitter, Attale veut nous suivre,
Rien ne peut mieux flatter les vœux de Ste-
nélus,
Que de voir ses états l'asyle des vertus.

NERÉE.

Il n'est pas tems, Seigneur, pour moi, ni pour
mon frere.
Indigne de l'honneur que vous me voulez faire,
Je ne puis l'accepter, ni m'éloigner d'ici,
Que ce mystere affreux ne se soit éclairci.
Me serois-je attendue au malheur que j'es-
suie ?
Je n'ai pu voir mon pere ; il semble qu'il me
fuie ;

Que du trouble qu'il cauſe, il craint de me
tirer,
Et que tout eſt d'accord pour me déſeſpérer.
Je l'attends au paſſage : il doit ici ſe rendre ;
J'eſpere que les pleurs qu'il me verra répan-
dre,
Forceront ſa tendreſſe à laiſſer éclater....
Mais la reine paroît, laiſſez-moi l'éviter ;
Mon ame à ſon aſpect eſt encor trop émue.

SCENE II.

ERIGONE, STENELUS, NERÉE, PHŒNIX, ACASTE, *Gardes.*

ERIGONE.

MAdame, demeurez, ne craignez plus ma
vue :
Mes principaux ſujets me ſuivent dans ces
lieux ;
Je veux que votre affront ſe répare à leurs yeux ;
Et que votre vertu, fauſſement accuſée,
Triomphe de l'erreur qui m'avoit abuſée.

Digitized by Google

A Stenelus.

Je me flatte, Seigneur, qu'un témoin tel que vous,
Voudra bien honorer un spectacle si doux;
Et crois que votre amour s'est assez déclarée
Pour joindre cet honneur aux honneurs de Nérée.

NERE'E.

Madame, c'en est trop; je n'exigeois pas tant.
Mon cœur, sans cet honneur, auroit été content
Qu'écartant des soupçons, dont j'étois la victime,
Ma reine m'honorât de sa premiere estime.

PHŒNIX.

A ce dernier effort il est tems de vous rendre
Contre tant de raisons voulez-vous vous défendre,
Résister seule à tous, & combattre à la fois
Les Dieux & vos sujets, & Nérée, & nos loix?
L'hymen où nous voyons que Sténélus aspire,
Suffit pour le priver du trône de l'Epire.
Trop jaloux de ses droits, sous un prince étranger,
Madame, cet état ne veut point se ranger;

Digitized by Google

Il ne veut point un roi, quelque grand qu'il puisse être,
Qui priveroit ces lieux de l'aspect de leur maître,
Et qui, trop loin de nous pour être notre appui,
Nous donneroit ses loix par d'autres que par lui.
Niéce d'Eacidas, dont vous tenez la place,
Le pouvoir souverain ne sort point de sa race;
Et nous ne vous sujets, qui parlent par ma voix,
Protestent de mourir & vivre sous vos loix.

ACASTE.

Oui, Madame. Et de plus, je dois encor vous dire,
Qu'en prenant dans vos mains les rênes de l'empire,
Des sermens mutuels lierent pour jamais
Vos sujets avec vous, vous avec vos sujets.
Nous ne pouvons sortir de votre obéissance;
Vous ne pouvez quitter la suprême puissance;
Et si tant de respects deviennent superflus,
D'un peuple au désespoir je ne vous répons plus.
Déja même ces cris, que vous venez d'entendre,
Ces longs gémissemens vous font assez comprendre

Digitized by Google

Qu'eux-mêmes dans ces lieux viennent vous confirmer
Ce dont j'ai cru pour eux vous devoir informer.

ERIGONE.

Voudroient-ils me forcer par quelque violence,
A faire agir contr'eux mon reste de puissance?
Et viennent-ils braver, par des soins superflus,
Celle qu'ils ont pour reine, & celle qu'ils n'ont plus?

SCENE III.

ERIGONE, STENELUS, ANDROCLIDE, NERÉE, MILON, PHŒNIX, ACASTE, *Suite.*

MILON.

DE leur empressement n'espérez point d'allarmes;
Ils ne portent vers vous que des cris & des larmes;

Digitized by Google

De vos desseins, Madame, ils viennent effrayés,
Ou vous en détourner, ou mourir à vos pieds;
Et vous ne pourrez voir un spectacle si tendre,
Sans imiter les pleurs que vous faites répandre.
Les prêtres revêtus des ornemens sacrés;
Les vestales en deuil, en voiles déchirés;
Résolus d'appuyer des prieres si justes,
Forment d'un pas égal deux colonnes augustes,
Et portent dans leurs mains, pour signes de douleurs,
Les images des Dieux, qu'ils baignent de leurs pleurs.
Le sénat après eux, dans un ordre semblable,
Tourne vers ce palais sa marche vénérable;
Et parmi les sanglots du peuple qui les suit,
Attale est à leur tête, Isméne les conduit.

ERIGONE.

Ma mere? O justes Dieux!

MILON.

Au moment qu'elle arrive,
Elle voit tout ce peuple assemblé sur la rive;
Elle apperçoit son fils qui, baigné de ses pleurs,
Par ses gémissemens exprime ses douleurs:
Elle en apprend la cause; elle en est attendrie;
Et dans le même instant, des vestales suivie,

Digitized by Google

Le reſte après ſon fils garde un ordre pareil,
Et viennent tous à vous dans ce triſte appareil.
Les voici l'un & l'autre.

SCENE DERNIERE.

ERIGONE, STENELUS, ISMENE, ANDROCLIDE, ATTALE, NERÉE, MILON, PHŒNIX, ACASTE, *Chœur de peuples.*

ERIGONE.

O Mon unique mere!
C'eſt en votre ſecours que votre fille eſpere.
Soutenez mon courage; il eſt preſque abattu
Des aſſauts douloureux qu'on livre à ma vertu.

ISMENE.

Oui, Madame; & le ciel dans ces lieux me renvoie,
Pour changer vos regrets en des tranſports de joie.

Digitized by Google

Vous m'honorez d'un nom qui devroit me charmer ;
Mais il vous coûte trop pour me le faire aimer ;
Et le sang qui nous joint, sans être votre mere,
A mon cœur, sans ce nom, ne vous rend pas moins chere.

ATTALE.

Elle n'est pas ma sœur, Madame ?

ISMENE.

Non, mon fils.

ERIGONE.

Dieux !

ISMENE.

Ecoutez-moi tous, vous serez éclaircis.
A Androclide.
Seigneur, car c'est à vous qu'il faut que je m'adresse,
Pour le sang dont je sors excusez ma tendresse :
Sensible à des devoirs par la nature empreints,
Pour ma fille, il est vrai, j'approuve vos desseins,
Lorsqu'un trépas prochain de celle de mon frere
Sembloit devoir fermer la mourante paupiere :
Mais mon saisissement ne peut être exprimé,
Quand je vis par mes soins ce flambeau ralumé.

Digitized by Google

Je l'avouerai, Seigneur, plus sujette que mere,
Je craignis de vous voir, par un effet contraire,
Plus pere ambitieux que fidele sujet,
Pour suivre jusqu'au bout votre premier projet;
Et moi, qui de ma reine adorant la famille,
En préférois la gloire à celle de ma fille,
A la deshériter je ne pus consentir.
Du fort qui nous gardoit il vous fallut partir:
Tandis que par vos mains des victoires nouvelles
Achevoient d'accabler le parti des rebelles,
Aux dépens de mon sang, mon zele généreux
De votre éloignement laisit le tems heureux.
Un échange nouveau plus juste que le vôtre,
Dans leur premier état fit rentrer l'un & l'autre;
Et ces tendres objets éloignés de vos yeux,
En changeant de berceau reprirent leurs ayeux.

ATTALE.

Ciel!

ERIGONE.

O ciel!

ISMENE.

La prison, où depuis tant d'années
J'ai passé loin de vous de si tristes journées,
Jointe aux soins rigoureux qu'on prit de me garder,
M'a jusqu'ici forcée à ne point hazarder

Digitized by Google

Un ſecret qui tombant en des mains infi-
delles,
Eût cauſé dans l'état des allarmes nouvelles.

ANDROCLIDE *à Erigone.*

Ah ! Madame ....

ERIGONE.

Seigneur, ne perdons point de tems
A rendre grace au ciel qui nous rend tous con-
tens ;
Et que d'un double hymen, la pompe préparée
Couronne en même tems votre fils & Nérée.

FIN.

Digitized by Google

MEDUS,

ROI DES MEDES,

TRAGEDIE.

Représentée par l'Académie Royale de Musique, l'an 1701.

Digitized by Google

ACTEURS
DU PROLOGUE.

LA FORTUNE.

UN MATELOT.

UN BERGER.

UN GUERRIER.

UNE FRANÇOISE.

LES SUIVANTES de la Fortune.

Troupe de Matelots.

Troupe de Bergers & de Bergeres.

Troupe de Guerriers.

Troupe de François.

Troupe d'Espagnols.

Troupe d'Italiens.

Digitized by Google

PROLOGUE.

Le théâtre représente le célebre Temple d'Antium, à présent Nettuno, où l'on adoroit la Fortune : tous les peuples de la terre y viennent en foule.

LA FORTUNE ET SA SUITE.

CŒUR.

O Puissante divinité !
Ton empire dépend de ta légereté ;
Tu fais le destin de la guerre ;
Tu régis la terre & les cieux.
C'est toi qui conduis le tonnerre
Que lance le maître des Dieux.

Une troupe de matelots vient reconnoître le pouvoir de la Fortune.

Digitized by Google

UN MATELOT.

En vain nous implorons le secours de Neptune ?
C'est vous, ô puissante Fortune !
Qui regnez sur les vastes mers ;
Vous commandez aux vents qui grondent sur nos têtes ;
Vous savez exciter ou calmer les tempêtes,
Selon vos caprices divers.

Une troupe de bergers & de bergeres vient braver le pouvoir de la Fortune.

UN BERGER.

Non, non, non, Fortune volage,
Tu n'as pour partage
Que de faux appas :
Non, non, non, de ton vaste empire
Les biens où j'aspire
Ne dépendent pas.
La beauté
Dont je fais ma divinité,
N'a plus de cruauté ;
Son cœur ressent l'amour qu'il m'inspire.
Quand on s'aime bien,
Non, non, tout le reste n'est rien.

Une troupe de guerriers, jaloux de la gloire de la France, vient implorer le secours de la Fortune.

LE

LE CHEF DES GUERRIERS.

Je viens implorer ton secours
Contre un roi trop heureux, qui brave ta puissance;
Et que, malgré ton inconstance,
Tu favorises tous les jours.
N'ose-tu te venger d'un si cruel outrage?
Il dispense les biens, qui de tous les mortels,
T'attiroient autrefois l'hommage:
Et ce n'est plus qu'à lui qu'on dresse des autels.
En cherchant tes faveurs, c'est lui seul qu'on implore.
Mais si tu veux t'unir à moi,
Tu pourras faire voir encore
Que le sort des mortels ne dépend que de toi.

LA FORTUNE.

Superbes ennemis, votre espérance est vaine;
Je ne protege plus les criminels projets:
La vertu de ce roi, que poursuit votre haine,
Me force à ne changer jamais.
Vous qui voulez troubler le repos de la terre,
Fuyez, & que pour vous mon temple soit fermé.
Votre sang éteindra le flambeau de la guerre
Que vos fureurs ont allumé.
Et vous, peuples heureux, dont la cause est soutenue,
Venez dans ce charmant séjour

Digitized by Google

Joindre les biens de la Fortune
Avec les plaisirs de l'amour.

Une troupe de François, d'Espagnols & d'Italiens, se réunissent, & forment la derniere entrée.

CŒUR.

La Fortune pour nous se déclare en ce jour :
Joignons, joignons ses biens aux plaisirs de l'amour.

LA FORTUNE.

Amans fideles,
Qui dans vos amours
Souffrez toujours
Pour des beautés cruelles,
Venez auprès d'elles
Chercher mon secours.
L'amour lui-même
Sans moi ne peut rien ;
Par mon moyen
Il fléchit ce qu'on aime :
Son pouvoir suprême
Releve du mien.

UNE FRANÇOISE.

Les vrais plaisirs de la tendresse
Ne sont que dans le changement.
Un amour qui dure sans cesse

Digitized by Google

Ne peut être un plaisir charmant:
Il marque plutôt la foiblesse
Que la constance d'un amant.

LA FORTUNE.

Pour un héros fameux entre les plus grands rois,
Ma faveur prit plaisir d'élever autrefois
Un des premiers trônes du monde:
Tous les lieux que l'Euphrate arrose de son onde,
Par mes commandemens, fléchirent sous ses loix.
De cet événement rappellez la mémoire,
Et montrez que toute sa gloire
N'est qu'un foible crayon de l'empire françois.

Fin du Prologue.

Digitized by Google

Acteurs de la Tragédie.

PERSE'S, fils du Soleil, Roi de la Tauride Cherſonneſe.

MEDE'E, grandre prêtreſſe de Diane, ſous le nom de MEROPE.

MEDUS, fils d'Egée & de Medée.

THOMIRIS, fille de Perſès.

THOAS, grand prêtre de Diane, amoureux de Thomiris.

CIANE, prêtreſſe de Diane, & confidente de Medée.

MINERVE.

LE SOLEIL.

UN HABITANT d'Anticire.

UNE EUROPE'ENNE.

LES FURIES.

Chœur de peuple d'Anticire.
Chœur de filles de la ſuite de Thomiris.
Troupe de Sarmates enchaînés.
Troupe de conjurés.
Peuples de l'Europe & de l'Aſie.

La Scene eſt dans la Ville d'Anticire, Capitale de la Tauride.

Digitized by Google

MEDUS,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le palais des Rois de la Tauride.

SCENE PREMIERE.

MEDÉE.

IMPITOYABLE amour, laisse-moi respirer ;
Je n'ai que trop gémi sous le poids de tes chaînes.
Tout l'enfer obéit à mes loix souveraines ;
Et je ne puis me délivrer

Digitized by Google

Du poiſon que tes feux allument dans mes veines.
C'eſt toi qui me bannis de Corinthe, d'Athenes,
Et des climats heureux où je reçus le jour.
Pourquoi dans ce lointain ſéjour
Viens-tu me condamner à de nouvelles peines ?
Laiſſe-moi reſpirer, impitoyable amour ;
Je n'ai que trop gémi ſous le poids de tes chaînes.

SCENE II.

MEDÉE, CIANE.

CIANE.

Songez, ſongez à vous : l'inexorable Mars
Mépriſe nos cris & nos larmes.
La diſcorde & l'effroi volent de toutes parts ;
Toute la ville eſt en allarmes.
Le ſang coule partout, & mille cris confus
Ne laiſſent diſcerner ni vainqueurs ni vaincus.

MEDÉE.

Ne crain rien ; il eſt tems de rompre le ſilence.
Le roi doit périr aujourd'hui ;

Digitized by Google

L'ennemi que tu vois s'arme pour ma vengeance ;
Et ſes propres ſujets conſpirent contre lui.

CIANE.

Juſte ciel ! que voulez-vous faire ?

MEDE'E.

Punir l'uſurpateur du trône de mon pere :
L'intérêt de mon fils m'impoſe cette loi.
Pour me juſtifier, apprend que je ſuis mere,
Et que Medée eſt devant toi.

CIANE.

Vous ?

MEDE'E.

Si tu me trahis, redoute ma colere.
Pour remettre mon fils au rang de ſes ayeux,
Sous le nom de Mérope arrivée en ces lieux,
J'y tiens depuis dix ans ce ſacré miniſtere.
Mais que dans cet emploi j'ai lieu de ſoupirer !
De tous les immortels qu'il faut que je révere,
L'amour eſt le ſeul Dieu que je puis adorer.

CIANE.

Vivez, vivez toujours ſous ſon obéiſſance :
Si tous les autres Dieux ne peuvent s'exempter
De reconnoître ſa puiſſance,
Eſt-ce un crime aux mortels, que de les imiter ?

Digitized by Google

MEDE'E.

Qui croiroit que l'amour m'eût encore asservie ?
J'avois juré de n'aimer de ma vie,
Et de me garantir d'un si cruel poison :
Mais de tous mes sermens j'ai perdu la mémoire.
Pour un jeune étranger, chéri de la victoire,
Mon cœur a plus d'amour qu'il n'en eut pour Jason.

CIANE.

Sous les loix de l'amour, pourvu qu'on le fléchisse,
Il dispense les cœurs de tenir leurs sermens ;
Et l'enfer n'a point de supplice
Pour les parjures des amans.

Ensemble.

MED. } Souffrons que l'amour nous enchaîne.
CIAN. } Souffrez que l'amour vous enchaîne.
Qu'il est doux de sentir ses feux !
Un cœur seroit trop malheureux,
S'il se donnoit tout à la haine.

SCENE

SCENE III.

MEDÉE, THOMIRIS, CIANE,

THOMIRIS.

JE viens, pleine d'un juſte effroi,
Implorer avec vous le Dieu qui nous éclaire.
Les cris des combattans ſont venus juſqu'à moi:
Je crains pour les jours de mon pere.

MEDE'E.

Ne craignez-vous que pour le roi?
Quelqu'amant qui s'expoſe à la fureur des armes,
N'at-t il point de part aux allarmes,
Dont votre cœur paroît frappé?
Contre nos ennemis Thoas eſt occupé;
Son cœur qui ſe rend à vos charmes,
Partage ſes devoirs entre vous & les Dieux;
Et ſon parfait amour mérite bien les larmes
Que je vois couler de vos yeux.

THOMIRIS

Ah! ne me parlez point d'un amant que j'abhorre:
C'eſt votre ſecours que j'implore.

Digitized by Google

Le roi suit vos avis, appuyez mes refus.
Thoas croit devenir son gendre;
Obtenez que ses feux ne m'importunent plus,
Et qu'à mon hyménée il cesse de prétendre.
Je crains ce nœud funeste à l'égal du trépas.

MEDE'E.

Hé! qui donc aimez-vous, si vous ne l'aimez pas?

THOMIRIS.

Je fuis l'amour; je crains sa flâme;
Mais si jamais mon ame
Se rangeoit sous ses dures loix,
Ce guerrier qu'on a vu dans la cour de mon pere,
De nos fiers ennemis triompher tant de fois,
Seroit seul digne de me plaire.

MEDE'E.

Dieux! que me dites-vous!

THOMIRIS.

C'est Thoas que je vois.
O ciel! que vient-il nous apprendre!

Digitized by Google

SCENE IV.

THOAS, MEDÉE, THOMIRIS.

THOAS.

JE viens vous annoncer le plus grand des malheurs.
Laissez, laissez couler vos pleurs;
Vous n'en sauriez assez répandre.

MEDE'E & THOMIRIS.

Que fait le roi?

THOAS.

Plaignez son rigoureux destin.

THOMIRIS.

Ciel!

THOAS.

Il est au pouvoir d'un vainqueur inhumain,
Et j'ai volé pour vous défendre,
Ou mourir à vos yeux les armes à la main.

CHŒUR *de peuples derrière le théâtre.*

Triomphons, triomphons, remportons la victoire.

Digitized by Google

THOMIRIS.

L'ennemi triomphant s'avance vers ces lieux.
Secourez-nous, ô justes Dieux !

CŒUR *des habitans d'Anticire.*

Triomphons, triomphons, remportons la victoire ;
Que rien n'égale notre gloire.

THOAS, MEDE'E, THOMIRIS.

Que vois-je ! quel objet se présente à mes yeux !

SCENE V.

LE ROI, THOAS, MEDÉE, THOMIRIS, *Troupe d'habitans d'Anticire.*

LE ROI.

CEssez de craindre pour ma vie.
Sans ce jeune étranger, qui dans tous nos combats
A signalé son bras,
Elle m'auroit été ravie.

Digitized by Google

Lui seul a fait changer le sort :
Au chef des ennemis il a donné la mort.
Allez, Thoas, allez, secondez mon envie ;
Qu'il vienne recevoir le prix de ses exploits :
Si son ame est ambitieuse,
Je saurai m'acquitter de ce que je lui dois.
La honte d'être ingrat, est la plus odieuse
Qu'on puisse reprocher aux rois.

SCENE VI.

LE ROI, MEDÉE, THOMIRIS, CŒUR *de peuples.*

LE ROI.

CHantez, peuples, chantez, célebrez sa victoire ;
Vous lui devez la paix qui regne dans ces lieux.
Que tout parle ici de sa gloire ;
Que son nom, par vos chants, soit porté jusqu'aux cieux.

CŒUR.

Chantons, célebrons sa victoire ;
Nous lui devons la paix qui regne dans ces lieux.

Digitized by Google

Que tout parle ici de sa gloire ;
Que son nom, par nos chants, soit porté jusqu'aux cieux.

UN HABITANT *d'Anticire.*

Nous allons revoir les amours
Qu'avoit chassés le bruit des armes ;
Nous allons vivre sans allarmes ;
Nous n'aurons plus que de beaux jours.
Goûtons un plaisir plein de charmes,
Rien n'en peut plus borner le cours.
Nous allons vivre sans allarmes ;
Nous n'aurons plus que de beaux jours.

Le peuple éleve à la gloire de Médus un trophée des armes des ennemis qu'il a vaincus.

CHŒUR.

Chantons, célebrons sa victoire ;
Nous lui devons la paix qui regne dans ces lieux.
Que tout parle ici de sa gloire ;
Que son nom, par nos chants, soit porté jusqu'aux cieux.

THOMIRIS.

Pour un guerrier si magnanime,
On ne peut avoir trop d'estime.

Digitized by Google

MEDE'E.

Il eſt digne des ſoins que vous prenez pour lui.

LE ROI.

Je veux faire encor plus. J'ai beſoin d'un appui :
Quand je regnai dans Antioche,
J'appris d'un oracle inhumain,
Qu'un des fils de Medée éteindroit mon empire.
Pour prévenir ce criminel deſſein,
Je veux que ce guerrier, par l'hymen de ma fille,
S'unisse à ma famille.

MEDEE.

Lui, Seigneur! quel deſſein osez-vous concevoir!

LE ROI.

A Medée. *A Thomiris.*
Faites tout préparer.... Allons le recevoir.

SCENE VII.

MÉDÉE.

Venez, filles d'enfer, venez servir ma haine;
Venez joindre vos feux à mes transports jaloux:
Les maux qu'on souffre parmi vous
Ne sauroient égaler ma peine.
Le tyran que j'abhorre échappe à mon courroux;
Et quand sa mort paroît certaine,
Il vient percer mon cœur des plus sensibles coups.
Venez, filles d'enfer, venez servir ma haine;
Venez joindre vos feux à mes transports jaloux:
Faisons part à Thoas d'un si cruel outrage.
Frappé de cette affreuse image,
Je n'aurai pas de peine à l'unir avec nous.
Venez, filles d'enfer, secondez notre rage;
Venez joindre vos feux à nos transports jaloux.

Fin du premier Acte.

Digitized by Google

ACTE II.

Le théâtre représente les jardins du palais.

SCENE PREMIERE.

THOMIRIS, *Suite de Thomiris.*

AH ! qu'il eſt doux de s'enflammer,
Quand on n'a point à ſe contraindre !
Il m'eſt enfin permis d'aimer
Le héros qui m'a ſu charmer ;
Et mon cœur n'a plus rien à craindre.
Les flambeaux de l'hymen ſont prêts à s'allumer ;
Quels vœux puis-je encore former ?
Amour, de ton pouvoir je n'ai plus à me plaindre.
Ah ! qu'il eſt doux de s'enflammer,
Quand on n'a point à ſe contraindre !

Digitized by Google

Il va paroître dans ces lieux :
Que mon cœur .... Mais que veut cet amant odieux ?

SCENE II.

THOAS, THOMIRIS,

Suite de Thomiris.

THOAS.

Croirai-je que le roi veuille choisir pour gendre
Un inconnu, sans nom, sans appui que son bras !

THOMIRIS.

Contre nos ennemis il vient de nous défendre.
Combien est-il de rois qui ne l'égalent pas ?
Peut-on accorder trop de gloire
Au bras qui nous a tous sauvés ?
Est-il des prix trop élevés
Pour une si belle victoire ?

THOAS.

Qu'entens-je ! il est donc vrai ; je n'en saurois douter.

Digitized by Google

Est-ce là ces orgueil extrême
Qui me disoit toujours, que sans un diadême,
On ne pouvoit vous mériter ?

THOMIRIS.

Qui fait défendre un sceptre, a droit de le porter.
Quand on voit un héros que l'univers admire,
Pour le récompenser tout doit être d'accord :
Si du sort en naissant il n'eut pas un empire,
L'amour doit réparer l'injustice du sort.

THOAS.

Vous l'aimez donc, cruelle, & vous me l'osez dire ?
Craignez mon désespoir affreux.
Les Dieux, dont en ces lieux j'exerce la puissance,
Animés par mes cris à prendre ma défense,
Vengeront vos mépris sur mon rival heureux.
Mais ce n'est pas assez qu'une seule victime
Pour le désespoir qui m'anime :
Je vous irai chercher jusqu'au pied des autels :
Tout s'y ressentira de ma fureur extrême ;
Et j'y saurai percer de mille coups mortels
La prêtresse, le roi, mon rival, & moi-même.

Digitized by Google

THOMIRIS.

De cet emportement, quel fruit eſperez-vous?
Non, ce n'eſt point par le courroux
Que l'on peut attendrir une ame.
Je crains trop la flâme
D'un amant jaloux.
Non, ce n'eſt point par le courroux
Que l'on peut attendrir une ame.

On entend une ſymphonie agréable qui annonce l'arrivée de Medus.

THOAS.

J'apprens par ce bruit odieux,
Que mon rival vient en ces lieux.
D'un triomphe aſſuré c'eſt en vain qu'il ſe flatte;
Je vais lui préparer un funeſte trépas.
Pour être vainqueur d'un Sarmate,
Il n'eſt pas vainqueur de Thoas.

Digitized by Google

SCENE III.

MEDUS, THOMIRIS;

Suite de Thomiris, Troupe de Sarmates enchaînés.

MEDUS.

Princesse, quel bonheur ! qui l'auroit osé croire ?
Le roi veut que l'hymen m'engage votre foi ;
Mais ce n'est point le choix du roi
Qui peut m'accorder cette gloire.
Je ne veux la devoir qu'à ma sincere ardeur :
Tout autre sentiment me paroîtroit un crime ;
Et dussai-je expirer d'amour & de douleur,
J'aime mieux renoncer à l'espoir qui m'anime ;
Que de contraindre votre cœur.

THOMIRIS.

Mon pere a sur mon cœur une entiere puissance.
Son choix s'est expliqué pour vous ;
Je fais mon bonheur le plus doux
De répondre à ses vœux par mon obéissance.

Digitized by Google

MEDUS.

Me parler d'obéir, c'eſt m'apprendre mon ſort:
Mais duſſai-je y trouver la mort,
Achevez de m'ouvrir le ſecret de votre ame.
S'il eſt quelque mortel plus digne de vos feux,
Je ferai, pour ſervir ſa flâme,
Ce qu'un autre feroit pour devenir heureux.

THOMIRIS.

Avec quelle rigueur extrême,
Du trouble de mon cœur cherchez-vous à jouir?
Dire qu'il eſt doux d'obéir,
N'eſt-ce pas dire que l'on aime?

MEDUS.

Qu'entens-je! O ciel!

THOMIRIS.

En vain je vous aurois celé
Que votre tendreſſe me touche;
Mes yeux, en défaut de ma bouche,
Vous l'auroient aſſez révelé.

MEDUS.

Quel triomphe! quelle victoire!
Quel bonheur couronne mon ſort!
Pour me combler de plaiſir & de gloire,
L'amour & l'hymen ſont d'accord.

Digitized by Google

Quel bonheur couronne mon sort !
Quel triomphe ! quelle victoire !

Ensemble.

La gloire & le devoir autorisent nos feux ;
Formons toujours de si beaux nœuds.

MEDUS.

Que chacun à ses pieds vienne rendre les armes.
Recevez ces captifs, qui le sont moins que moi ;
Ils sont soumis à votre loi,
Moins par mon bras que par vos charmes.

Goûtez la douceur de vos fers ;
Rendez hommage à votre reine :
Tout l'empire de l'univers
Ne vaut pas le poids de sa chaîne.
Goûtez la douceur de vos fers ;
Rendez hommage à votre reine.

CŒUR.

Goûtons la douceur de nos fers ;
Rendons hommage à notre reine ;
Tout l'empire de l'univers
Ne vaut pas le poids de sa chaîne.
Goûtons la douceur de nos fers ;
Rendons hommage à notre reine.

Digitized by Google

SCENE IV.

LE ROI, MEDUS, THOMIRIS.

LE ROI.

Invincible guerrier, j'ai tout fait préparer
Pour vous donner ma fille, & ma grandeur suprême :
Mais le jaloux Thoas en ose murmurer.
Si vous êtes d'un sang digne du diadême,
Comme votre valeur doit nous en assurer,
Pour confondre l'envie il faut vous déclarer.
Ne différons point davantage ;
Il pourroit contre nous soulever mes sujets.

LE ROI & THOMIRIS.

Courons dissiper cet orage ;
Allons arrêter ses projets.

SCENE

SCENE V.

MEDUS.

INfortuné Medus, qu'est-ce que tu veux faire ?
Ton nom est un crime en ces lieux.
Après les défenses des Dieux,
Iras-tu découvrir que Medée est ta mere ?
Que mon destin est rigoureux !
Si je déclare ma naissance,
Je perds l'objet de tous mes vœux ;
Et si je garde le silence,
Mon sort n'en est pas plus heureux.
O vous ! divinité d'Athenes,
Qui m'avez délivré de mille affreux dangers ;
Vous, qui m'avez promis, sur ces bords étrangers,
Une heureuse fin à mes peines ;
Sage Minerve, inspirez-moi . . . .
Ces concerts, cet éclat m'annoncent sa présence.
Mes vœux sont exaucés : c'est elle que je voi.

Digitized by Google

SCENE VI.

MINERVE, MEDUS.

MINERVE.

VA retrouver le roi ; ceſſe de t'arrêter.
Va ; dis-lui que Créon t'a donné la naiſſance :
Il n'aura point à redouter
Un ſang ſur qui Medée exerça ſa vengeance.
Par cette heureuſe adreſſe, aſſure ton repos.
Pour former un parfait héros,
Il faut que la valeur s'unifſe à la prudence.

MEDUS.

Que ne vous dois-je point !

MINERVE.

Cours, vole à ſon ſecours ;
Au temple de Diane on veut trancher ſes jours.
Pour prévenir ce coup funeſte,
Au milieu de ſes aſſaſſins,
Jette ce ſceptre d'or que je te mets en mains,
Et laiſſe faire le reſte.

Fin du ſecond Acte.

Digitized by Google

ACTE III.

Le théâtre représente une partie du temple de Diane.

SCENE PREMIERE.

MEDÉE.

Quoi ! ce jeune étranger est le fils de Créon !
Je frémis de colere à ce funeste nom :
A sa race immolée il faut que je l'unisse.
Faisons de la Tauride un théâtre d'horreur :
Mais quelle triste voix crie au fond de mon cœur ?
J'aime encor cet ingrat qu'il faut que je punisse.
Ah ! faisons un dernier effort ;
Brisons une chaîne fatale.
Est-ce à moi de plaindre son sort ?
Non, je dois le plonger dans la nuit infernale ;
Et j'aime mieux le voir dans les bras de la mort,
Que de voir dans les siens mon heureuse rivale.

Digitized by Google

SCENE II.

MEDÉE, THOAS,

THOAS.

Mon rival, par vos mains, vient s'unir à l'autel
Avec l'ingrate que j'adore :
Dans la fureur qui me dévore,
J'implore votre appui contre un sort si cruel.
Si vous ne détournez le malheur qui m'opprime ;
Si d'un fatal hymen je deviens la victime,
J'éteindrai son flambeau dans des ruisseaux de sang ;
Et la crainte des Dieux, l'éclat de votre rang,
Ne vous sauvera pas du courroux qui m'anime.

MEDE'E.

Je vois avec plaisir ce généreux courroux :
Plus que vous ne pensez mon ame s'intéresse
A servir vos transports jaloux.
Pour finir votre crainte, apprenez ma foiblesse :
Nous sommes vous & moi frappés des mêmes coups.
J'ai pour votre rival une indigne tendresse,

Digitized by Google

Et le moment qui doit l'unir à la princeſſe,
M'eſt auſſi funeſte qu'à vous.

THOAS.

Pour troubler leur bonheur, ſoyons d'intelligence.

Enſemble.

Vengeons nos amours rebutés;
Ne ſouffrons pas qu'on nous offenſe.
L'amour, pour les cœurs irrités,
A moins d'appas que la vengeance.

MEDE'E.

Le roi, de nos tourmens, eſt le premier auteur;
Commençons, par ſa mort, à nous faire juſtice:
Les miniſtres de ma fureur
Sont prêts pour ce grand ſacrifice.

Enſemble.

Vengeons nos amours rebutés;
Ne ſouffrons pas qu'on nous offenſe.
L'amour, pour les cœurs irrités,
A moins d'appas que la vengeance.

MEDE'E.

Miniſtres furieux de nos reſſentimens,
Venez vous joindre à nous par de nouveaux ſentimens.

Digitized by Google

Une troupe de Scythes paroît le javelot à la main, & vient, avec des signes menaçans, environner un autel, sur lequel paroît une coupe remplie de sang humain.

SCENE III.

MEDÉE, THOAS.

Troupe de conjurés.

MEDE'E & THOAS.

NE souffrez pas qu'on nous outrage;
Détruisez, ravagez ces bords;
Que des fleuves de sang, des montagnes de morts,
Soient les effets de votre rage.

CŒUR.

Ne souffrons pas qu'on nous outrage;
Détruisons, ravageons ces bords;
Que des fleuves de sang, des montagnes de morts,
Soient les effets de notre rage.

Digitized by Google

SCENE IV.

LE ROI, MEDUS, THOAS, MEDÉE, THOMIRIS, *Troupe de conjurés.*

LE ROI.

J'Ai choisi ce héros pour gendre;
Minerve vient de nous apprendre
Qu'il est fils d'un grand roi dont j'ai plaint le malheur.
Son père, de Medée éprouva la fureur;
Contre sa race impie il saura me défendre.
Mérope, approchez, hâtez-vous;
Venez former des nœuds si doux.

MEDÉE & THOAS.

Arrêtez, arrêtez.

LE ROI & THOMIRIS.

Dieux! quelle violence!

MEDÉE & THOAS.

Diane s'oppose à ces nœuds.

Digitized by Google

LE ROI.

Pallas l'ordonne, & je le veux.
Obéissez sans résistance.

MEDE'E & THOAS *aux conjurés.*

Puisqu'on méprise la puissance
De la divinité qu'on adore en ces lieux,
Sur ces mortels audacieux
Venez signaler sa vengeance.

LE ROI & THOMIRIS.

O crime ! ô trahison ! ô barbare courroux !

MEDUS.

Ne craignez rien ; Pallas s'intéresse pour nous.

Medus jette le sceptre, qu'il a reçu de Pallas, au milieu des conjurés, qui d'abord tournent leurs armes contre eux-mêmes.

MEDE'E & THOAS.

Quelle fureur vous anime ?
Insensés, que faites-vous ?
Voici votre victime ;
Tournez ici vos coups.

MEDUS *à Thoas.*

Reçoi, traître, reçoi la peine de ton crime.

Thoas

Digitized by Google

Thoas blessé mortellement de la main de Medus, vient tomber aux pieds de la statue de Diane.

THOAS.

Ecoutez-moi, Dieux immortels;
Diane, vengez vos autels.
En défendant vos droits, je suis votre victime:
Un barbare m'envoie au ténébreux séjour;
Mais ne permettez pas, qu'en m'arrachant le jour,
La cause de ma mort soit le prix de son crime.
Ecoutez-moi, Dieux immortels;
Diane, vengez vos autels.

MEDE'E.

Noires filles du styx, Diane vous appelle:
Sur cette ville criminelle
Lancez ses traits, déployez ses fureurs;
Volez, rempliſſez tout d'épouvante & d'horreurs.

Les Furies sortent des enfers avec des flambeaux ardens; & après avoir dispersé l'assemblée, brisé l'autel, & brûlé une partie du temple, vont porter la désolation par toute la ville d'Anticire.

Fin du troisiéme Acte.

Digitized by Google

ACTE IV.

Le théâtre représente une place publique bornée par le temple de Diane.

SCENE PREMIERE.

LE ROI, MEDUS, THOMIRIS, *Suite du Roi, Suite de Thomiris.*

LE ROI.

O Dieux ! quel ſpectacle funeſte,
De voir ſous d'inviſibles traits
Tomber ainſi tous mes ſujets,
Victimes du courroux céleſte !

LE ROI, MEDUS & THOMIRIS.

On n'entend que des cris ; on ne voit que des morts
Sur ces funeſtes bords.

Digitized by Google

THOMIRIS.

O vous ! mes compagnes fidelles,
Venez, par vos respects, par vos chants les plus doux,
Détourner, s'il se peut, les atteintes mortelles
Que Diane lance sur nous.

CHŒUR.

Diane, puissante Déesse,
Calmez votre courroux ;
Arrêtez les terribles coups
De votre fureur vengeresse.
Diane, puissante Déesse.
Calmez votre courroux.

THOMIRIS.

Toi, qui des Dieux, des mortels & des ombres,
Charmes les cœurs, & combles les desirs,
Descendrons-nous sur les rivages sombres
Dans la saison des jeux & des plaisirs ?
Finis nos maux, la pitié t'y convie :
L'hymen, pour nous, doit allumer ses feux.
Ah ! quel tourment de sortir de la vie
Dans le moment que l'on doit être heureux !

CHŒUR *de filles de la suite de Thomiris.*

Diane, puissante Déesse,
Calmez votre courroux ;

Digitized by Google

Arrêtez les terribles coups
De votre fureur vengereſſe.
Diane, puiſſante Déeſſe,
Calmez votre courroux.

SCENE II.

MEDÉE, LE ROI, MEDUS, THOMIRIS, *Suite du Roi & de Thomiris.*

MEDE'E.

CEſſez de vous flatter, vos cris ſont ſuperflus;
La Déeſſe en fureur ne les écoute plus:
La mort de ſon grand-prêtre allume ſa colere;
Pour la faire ceſſer il faut le ſatisfaire.
Je vais par un ſecret pouvoir,
L'évoquer du royaume ſombre;
Lui-même il vous fera ſavoir
Les victimes qu'il veut pour appaiſer ſon ombre.

CHŒUR.

Hâtez-vous, hâtez-vous de nous le faire voir.

Digitized by Google

MEDE'E

Pour mériter que l'enfer nous réponde,
Il faut que chacun me ſeconde.

Styx, nous implorons ton appui;
Arrête tes ondes brûlantes:
Le ciel eſt ſourd à nos voix gémiſſantes;
Sois plus pitoyable que lui.

CHŒUR.

Styx, nous implorons ton appui;
Arrête tes ondes brûlantes:
Le ciel eſt ſourd à nos voix gémiſſantes,
Sois plus pitoyable que lui.

MEDE'E.

Que la nature entiere obéiſſe à mes loix;
Que l'aſtre qui nous luit faſſe place aux étoiles;
Que la nuit étende ſes voiles;
Que l'ombre de Thoas ſe ranime à ma voix.

CHŒUR.

Quel bruit! quel tremblement! quel éclat de tonnerre!
L'ombre ſort du ſein de la terre;
Ecoutons, par ſa voix, la volonté des cieux.

Digitized by Google

SCENE III.

L'OMBRE DE THOAS, MEDÉE, LE ROI, MEDUS, THOMIRIS, *& leur ſuite.*

THOAS.

Pour appaiſer mon ſang, pour expier vos crimes,
Et fléchir le courroux des Dieux;
Que tous les étrangers qui ſeront en ces lieux
Me ſervent de victimes.

LE ROI & THOMIRIS.

Quel oracle!

MEDE'E.

Le ciel vient de ſe déclarer.
Roi, vous ſavez quel ſang peut épargner le nôtre:
Pour faire mon devoir je vais tout préparer;
C'eſt à vous de faire le vôtre.

Fin du quatriéme Acte.

Digitized by Google

ACTE V.

Le théâtre repréſente le lieu le plus ſecret du temple de Diane.

SCENE PREMIERE.

MEDÉE, CIANE.

MEDE'E.

ME voici de ſon ſort arbitre ſouveraine.
J'ai ſoulevé l'enfer ; j'ai fait parler les Dieux :
Ecouterai-je encore un tranſport furieux ?
Dois-je ſuivre l'amour ? dois-je ſuivre la haine ?

Quand je ſonge à ſa mort, ce n'eſt qu'avec horreur.
Il triomphe, l'ingrat, de ma fureur extrême.
Rien n'eſt ſi timide qu'un cœur,
Quand il veut punir ce qu'il aime.

Mais que dis-je, inſenſée, & quelle eſt mon erreur ?

Digitized by Google

Il aime ma rivale ; il eſt aimé de même ;
Ce fatal ſouvenir réveille ma fureur :
Rien n'eſt ſi timide qu'un cœur,
Quand il veut punir ce qu'il aime.

CIANE.

Craignez le retour dangereux
D'une malheureuſe tendreſſe.
Quand vous l'aurez puni, vous l'aimerez ſans ceſſe :
L'amour le mieux vengé, n'eſt pas le plus heureux.

MEDE'E.

Il ne ſait pas encor le ſecret de mon ame :
Je n'ai point déclaré ma flâme ;
Je veux qu'il en ſoit éclairci :

Quand il aura ſu que je l'aime ;
Sa vie ou ſon trépas dépendra de lui-même.
On vient ; cours, hâte-toi de l'amener ici.

Digitized by Google

SCENE II.

LE ROI, MEDÉE, THOMIRIS.

LE ROI.

Pour ſauver ce héros, je viens m'offrir moi-même
Au ſupplice qu'il doit ſouffrir.

THOMIRIS.

Ah ! faites-moi périr,
Et ſauvez ce que j'aime.

MEDE'E.

Non, non, vous le verrez mourir.

LE ROI & THOMIRIS.

Les Dieux ont-ils tant d'injuſtice ?
Ne leur peut-on offrir
Un autre ſacrifice ?

MEDE'E.

Non, non, vous le verrez mourir.

Digitized by Google

LE ROI & THOMIRIS.

Différez du moins son supplice ;
Que la pitié vous attendrisse.

MEDE'E.

Non, rien ne sauroit m'attendrir.
Non, non, vous le verrez mourir.

LE ROI & THOMIRIS.

Ah ! quelle rigueur inhumaine !

MEDE'E.

Tremblez, le voici qu'on amene.

SCENE III.

LE ROI, MEDUS, MEDÉE, THOMIRIS, *Troupe de Prêtresses qui amenent Medus couronné comme une victime que l'on va sacrifier.*

MEDE'E *à Medus.*

APproche, malheureux.

MEDUS.

Ciel ! qu'est-ce que je voi ?
C'est la princesse ; c'est le roi.

Digitized by Google

LE ROI.

J'ai fait tous mes efforts pour vous ſauver la vie;
Mais je les ai fait vainement :
Tout eſt contraire à mon envie,
Et je ne ſuis plus roi que de nom ſeulement.

MEDE'E.

J'ai pitié de ſon ſort ; je ne puis m'en défendre.
Je ne vois qu'un moyen pour lui ſauver le jour.

THOMIRIS.

Ah ! de quel doux eſpoir vous flattez mon amour !
Hâtez-vous de me l'apprendre.

MEDE'E.

Vous voyez en ces lieux les apprêts de ſa mort.

THOMIRIS.

Comment le garantir d'un ſi funeſte ſort !

MEDE'E.

S'il veut répondre à mon envie ;
S'il veut, au lieu du coup mortel,
Recevoir ma main à l'autel,
Je pourrai lui ſauver la vie.

LE ROI, MEDUS, & THOMIRIS.

Dieux ! qu'eſt-ce que j'entends ?

Digitized by Google

MEDE'E.

Il eſt tems d'éclater ;
Je n'ai plus rien à redouter.
Ce n'eſt point le courroux céleſte
Qui demande ton ſang ; c'eſt moi,
Ingrat, qui t'ai réduit en cet état funeſte ;
Et tu n'en peux ſortir qu'en me donnant ta foi.

MEDUS.

Quel diſcours ! je frémis d'effroi.

MEDE'E.

Si tu m'immoles ma rivale,
Je partage avec toi
La puiſſance royale.

MEDUS.

Avant que de trahir un ſi parfait amour ;
J'irai dans la nuit infernale.

MEDE'E.

Quoi ! refuſer pour elle, & le ſceptre & le jour ?

LE ROI *à Medée.*

Hé ! qui vous a donné ces droits ſur ma puiſſance ?

MEDE'E *au Roi.*

Le coup dont je vais te frapper.

Digitized by Google

J'ai les droits de la force, & ceux de la naiſ-
ſance ;
Et la ſeule Medée a droit de l'occuper.

LE ROI & MEDUS.

Vous, Medée ? ô ciel !

MEDE'E.

C'eſt moi-même.
Redoutez la fureur extrême
Dont mes ſens ſont ſaiſis.

MEDUS.

Ah ! ma mere, à vos pieds regardez votre fils.

MEDE'E.

Qu'entens-je !

MEDUS.

Cet anneau que je tiens de mon pere . . .

MEDE'E.

Que vois-je ! c'eſt Medus ; ô ciel ! qu'allois-je
faire ?
Quoi ! j'allois vous ravir le jour !
Quel Dieu vous rend à ma tendreſſe ?
Mon fils, oubliez ma foibleſſe :
J'ai pris la voix du ſang pour celle de l'amour.
Que votre cœur en paix poſſede ce qu'il aime.
Jouiſſez d'un bonheur extrême ;

Digitized by Google

Que rien ne trouble plus votre félicité.

MEDUS & THOMIRIS.

Jouissons d'un bonheur extrême ;
Que rien ne trouble plus notre félicité.

LE ROI *à Medus.*

Je vous céde mon diadême,
Que vous avez trop mérité.

LE ROI & MEDE'E.

Le Soleil vient ici lui-même
Prendre part au bonheur de sa postérité.

SCENE DERNIERE.

LE SOLEIL, LE ROI, MEDUS, MEDÉE, THOMIRIS, CHŒUR *de peuples de l'Asie & de l'Europe.*

LE SOLEIL *au Roi.*

MOn fils, le rang que tu lui cédes
N'a pas assez d'éclat pour un si digne roi :

Digitized by Google

Que cent peuples divers fléchissent sous sa loi,
Et fondent l'empire des Medes.

Une partie des peuples de l'Europe & de l'Asie vient se soumettre à Medus.

CHŒUR.

Courons tous rendre hommage à notre auguste maître ;
Le Soleil l'a choisi pour nous donner la loi :
C'est le plus grand héros que la terre ait vu naître ;
Qu'il soit encor le plus grand roi.

UNE EUROPE'ENNE.

Dans notre premiere saison,
L'amour prend soin de nous instruire ;
L'on connoît plutôt son empire,
Que l'on ne connoît la raison.

Jeunes cœurs, laissez-vous charmer ;
Tout vous apprend qu'il faut aimer.
Il n'est rien dans les airs, sur la terre, dans l'onde,
Qui ne s'enflamme tour à tour ;
Et quand on fit des loix pour le bonheur du monde,
On n'en fit point contre l'amour.

Digitized by Google

CHŒUR.

Courons tous rendre hommage à notre auguſte maître ;
Le Soleil l'a choiſi pour nous donner la loi :
C'eſt le plus grand héros que la terre ait vu naître ;
Qu'il ſoit encor le plus grand roi.

FIN.

Digitized by Google

CASSIUS
ET
VICTORINUS,
MARTYRS,
TRAGEDIE CHRETIENNE.

Repréſentée pour la premiere fois
le 6 Octobre 1732.

Digitized by Google

Digitized by Google

PRÉFACE.

LE ſujet de cette tragédie eſt tiré de Grégoire de Tours, chapitres 32 & 33. du premier Livre de ſes Hiſtoires françoiſes. Voici ce qu'en dit ce ſaint & ſavant évêque, ſuivant l'ancienne traduction que j'ai cru devoir rapporter préférablement au texte latin, pour la commodité du lecteur.

» En vingt-ſeptieme lieu, Valerien » & Galien obtinrent l'empire romain. » Au même tems Chrocus, roi en Al» lemagne, ayant aſſemblé une armée, » parcourut toutes les Gaules, & dé» molit de fond en comble toutes les » maiſons qui étoient bâties d'antiquité; » & paſſant en Auvergne, il brûla, dé» molit & raſa la ville où étoit un tem» ple que les Galates, en leur langue » gauloiſe, appelloient *Vaſſo*, lequel » étoit fait & conſtruit d'une architec-

Digitized by Google

» ture admirable ; il avoit double mu-
» raille, dont celle de dedans étoit de
» menue pierre, comme à la mosaïque,
» & celles de dehors de pierre de taille,
» & étoit de trente pieds de largeur. Il
» étoit au dedans diversifié de marbre
» & de pierre-ponce. Le plancher mê-
» me d'icelui étoit pavé de marbre, &
» le toit & voûtes couverts de plomb.

» L'antiquité rapporte que Victori-
» nus fut prêtre du susdit temple, le-
» quel allant souventefois au bourg
» qu'on appelloit le bourg des chré-
» tiens, pour persécuter les fidéles,
» rencontra Cassius, par les prédica-
» tions & miracles duquel il se conver-
» tit & crut en Jesus-Christ. Quittant
» les ordures des temples prophanes, il
» fut lavé du saint sacrement de bap-
» tême, & fut fort reluisant en œuvres
» de vertu ; & peu de tems après, lui
» & Cassius, par le martyre, furent as-
» sociés ça bas en terre, & s'en allé-
» rent ensemble à la vie céleste.

Les plaisanteries qu'on fit sur le nom de Valerien, lorsque le sieur de Riou-

Digitized by Google

peroux donna au public une tragédie qui portoit ce titre, m'ont empêché de prononcer le nom de cet empereur. J'ai eu la même délicateſſe pour le nom de Galien, à cauſe du célebre médecin qui l'a porté. Claudius qui leur ſuccéda, m'a paru plus digne de paroître ſur la ſcene. L'incertitude de ſa naiſſance, qu'aucun hiſtorien n'a pû découvrir, m'a engagé à le faire fils de Caſſius, que je fais deſcendre des faux Romains qui portoient ce nom; en quoi j'ai cru pouvoir imiter les fraudes pieuſes de quelques hiſtoriens, qui croyant augmenter la vénération qu'on a pour les Saints, en leur attribuant une origine reſpectable, ont bien oſé faire ſortir de Jéruſalem la Madeleine de Provence, & tirer notre ſaint Denis de l'Aréopage d'Athenes.

J'avois d'abord mis des ſtances dans la bouche de Victorinus après ſa converſion, que je plaçois dans le quatriéme acte; mais comme nous en avons dans la tragédie de Polieucte, je crus, par le conſeil des comédiens, devoir

Digitized by Google

éviter cette espece de ressemblance. Cependant, comme elles me paroissent bien travaillées, je ne puis m'empêcher de les exposer au jugement du public, ne fût-ce que pour lui faire voir que lorsqu'il s'agit de lui plaire, je n'ai pas de peine à lui faire un sacrifice, où, peut-être, tout autre que moi ne se seroit soumis qu'avec répugnance.

STANCES.

LA vérité perçant les ombres,
Qui m'entouroient de toutes parts,
Dissipe enfin les voiles sombres
Qui la cachoient à mes regards.
L'esprit d'erreur & de mensonge
Vient de s'envoler comme un songe
Devant ses divines clartés;
Et cette lumiere épurée
Me montre la route assurée
Dont mes pas s'étoient écartés.

Ces Dieux sans vertu, sans puissance,
Ouvrages de nos propres mains,
Ne devoient leur fausse naissance
Qu'à l'aveuglement des humains.

Digitized by Google

Quels ſecours, quels effets propices
Peut-on tirer de ſacrifices
Qui leur ſont vainement offerts ?
Nos vœux, pareils à la fumée
Qu'en pouſſe la flamme allumée,
S'évanouiſſent dans les airs.

Le Dieu que les chrétiens adorent,
Seul digne d'être notre appui,
Peut donner à ceux qui l'implorent
Des biens immortels comme lui.
En vain de nos jours on décide ;
En vain ſous le fer homicide
On nous fait tomber en tous lieux ;
A quelques traits qu'on ſoit en butte,
Peut-on s'allarmer d'une chute
Qui nous éleve dans les cieux ?

Armé du ſacré caractere
Qui vient d'animer ma vigueur,
Et qui, par une eau ſalutaire,
Répand la grace dans mon cœur,
Les tourmens n'ont rien que je craigne :
Pour le monde que je dédaigne,
Je n'ai que des yeux ennemis,
Et de ſes charmes détrompée,
Mon ame n'eſt plus occupée
Que du bonheur qui m'eſt promis.

Digitized by Google

Ma fille, que pourront tes larmes
Contre le parti que j'ai pris ?
Je vais leur opposer des armes
Qui me rendront sourd à tes cris.
Rien ne peut de ma main constante
Arracher la palme éclatante
Qui sera le prix de ma foi ;
Et rien n'étonne mon courage,
Que de n'avoir pas l'avantage
De la partager avec toi.

J'ai rassemblé dans Claudius les qualités de roi, d'homme & de juge, qui, au rapport du grand Corneille, n'avoient pas encore été réunies dans un même personnage. On m'a mandé que quelques critiques ont blâmé la dureté de Cassius envers son fils : mais ils ne connoissent pas le caractere des premiers chrétiens. Il n'y avoit point alors de dispense de vœux, & l'exemple de Jephté leur servoit de regle.

Les sentimens de M. de la Motte sur le poëme dramatique m'avoient paru dignes d'une réponse ; & je me préparois

Digitized by Google

rois à combattre les nouvelles regles qu'il vouloit introduire sur notre théâtre, lorsque je vis avec plaisir que M. de Voltaire m'en avoit épargné la peine dans la préface qu'il a fait imprimer à la tête de la nouvelle édition de son Oedipe.

On ne peut mieux faire voir l'illusion que cause d'abord cette prétendue unité d'intérêt dont M. de la Motte s'applaudit d'avoir fait la découverte, & qui n'est autre chose que l'unité d'action, comme l'a fort bien remarqué M. de Voltaire : mais j'ai été choqué en même tems qu'un si habile défenseur des regles du poëme épique, en voulant nous montrer les modeles que nous devons suivre, n'ait pas craint de mettre Adisson & Mafei à côté des Corneilles, des Racines & des Molieres. Ces deux auteurs, qui nous sont à peine connus, peuvent être estimés dans leur pays ; mais les nôtres sont admirés de toutes les nations. La réputation de l'Anglois n'a point passé la mer, comme celle de l'Italien n'a point transpiré

en deçà des Alpes : & si M. de Voltaire accommodoit quelqu'un de leurs poëmes à notre théâtre, je ne doute pas que malgré tous les ornemens qu'il est capable de lui donner, le succès ne le détrompât bientôt de son injuste parallèle.

Il est beaucoup mieux fondé à soutenir contre l'opinion de M. de la Motte, qu'une tragédie en prose ne seroit pas du goût du Public. On l'a trop accoutumé à entendre parler les héros qu'on introduit sur la scene, une langue différente de la sienne. Il ne seroit pourtant pas impossible qu'une tragédie en prose pût réussir. La licence des vers iambes que les Grecs & les Latins emploient à leurs poëmes dramatiques, pourroit autoriser cette croyance. Ignore-t-on qu'à l'exception du second & du cinquiéme pied de ces vers, toujours composés d'une breve & d'une longue, les quatre autres pieds admettoient indifféremment les spondés, les dactiles, les trochées, les tribraches, &c. Peut-on disconvenir que cette me-

Digitized by Google

sure irréguliere n'approchât beaucoup de la prose ? Et si M. de Voltaire connoissoit l'ancien théâtre, il sauroit que la tragédie de *Thomas Morus* réussit parfaitement autrefois, quoiqu'elle fût écrite en prose, & que la Serre en fût l'auteur.

En effet, des dialogues en prose bien vifs & bien serrés feroient plus d'effet sur les spectateurs que des vers allongés par des épithetes ; & nous voyons souvent que les plus beaux endroits de nos tragédies ne diffèrent point de la prose par leur noble simplicité.

* Va, je ne te hais point,
Tu le dois.
Je ne puis.

** Que vouliez-vous qu'il fît contre trois ?
Qu'il mourût.

Ce n'est ni par la cadence, ni par la mesure, que ces deux vers sont admirés de tout le monde ; & les rimes ne-

* *Le Cid.* ** *Les Horaces.*

Digitized by Google

me qui les suivent, ne font que diminuer de leur prix.

Tout ce qu'un auteur, qui voudroit écrire une tragédie en prose, auroit le plus à craindre, ce seroit dans les récits qui demanderoient quelques longueurs; alors dépouillés de l'ornement de la rime, ils deviendroient languissans, & manqueroient de ces fins heureuses qui attirent les applaudissemens du parterre. Ainsi le sentiment de M. de Voltaire doit l'emporter sur celui de M. de la Motte, puisque le premier a l'usage pour lui, & que l'autre n'a qu'un seul exemple, qui lui étoit même inconnu.

En effet, nous sommes si accoutumés à la rime, qu'elle est devenue inséparable de la poësie, & qu'elle en fait souvent le plus grand mérite. Malherbe, Racan, Rotrou, le grand Corneille, & M. Despréaux, n'ont jamais manqué de bien rimer; & M. Racine est le seul de nos grands poëtes qui se soit dispensé deux fois de cette regle générale.

Digitized by Google

* Qu'as-tu vu ? que fais-tu ?
Depuis quel tems, pourquoi, comment t'es-tu
rendu ?

* Heureuse si mes pleurs vous peuvent attendrir ?
Une mere à vos pieds peut tomber sans rougir.

C'est à la richesse de ces rimes que M. Rousseau doit une partie de la réputation de ses ouvrages. Quiconque au contraire sera dans une habitude continuelle de rimer comme Pradon, *vaincu* avec *vertu*, *haï* avec *ami*, *heureux* avec *furieux*, *mouvemens* avec *enfant*, *périr* avec *servir*, &c. ne s'attirera jamais de véritables éloges qu'en se corrigeant de ce défaut, qui est encore plus remarquable sur le papier que sur le théâtre.

Je vois avec plaisir * les meres de Memphis
Célebrer en pleurant le vainqueur de leur fils.
Et je bois le nectar ** quand la terre humectée
Boit à regret le sang des neveux d'Erectée.

* *Racine.* ** *Malherbe.*

Digitized by Google

ACTEURS.

CLAUDIUS, associé à l'empire par l'empereur Galiénus.

CASSIUS, pere de Claudius, sous le nom de LICAS.

VICTORINUS, grand prêtre des Idoles.

JUSTINE, fille de Victorinus.

MAXIME, } Tribuns romains.
RUTILE, }

CAMILLE, confidente de Justine.

LEPIDE, domestique de Victorinus.

GARDES de Claudius.

SUITE de Victorinus.

La Scene est à Clermont en Auvergne, dans le Palais de Victorinus.

Digitized by Google

CASSIUS
ET
VICTORINUS,
MARTYRS,
TRAGEDIE CHRETIENNE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.
JUSTINE, CAMILLE.

CAMILLE.

QUI, ce jeune guerrier, que charment vos regards,
Eſt appellé, Madame, au trône des Céſars :
De l'univers entier ſa valeur admirée,
Des Germains aujourd'hui la Gaule délivrée,

Digitized by Google

Ne pouvoient réunir en de plus dignes mains
Le choix de votre cœur, & celui des Romains.
Bientôt, n'en doutez point, vous aurez l'avantage.
De voir un empereur vous rendre son hommage,
Et préferer aux noms de maître & de vainqueur,
Le plaisir innocent de charmer votre cœur.
Déja, pour s'acquitter des honneurs qu'il mérite,
Au devant de ses pas chacun se précipite:
Votre pere lui-même, instruit de son devoir,
Se prépare à partir pour l'aller recevoir:
Et vous seule, insensible au progrès de ses armes,
Semblez de ce grand jour ne pas goûter les charmes.

JUSTINE.

Claudius autrefois, je ne m'en défends pas,
Perdit quelques soupirs pour mes foibles appas:
Mais vainqueur des Germains, assuré de l'empire;
Aujourd'hui que dans Rome un autre espoir l'attire;
Quand les Alpes, bientôt s'abaissant sous ses pas,
Auront mis entre nous de si vastes climats,

Digitized by Google

De Justine aisément il perdra la mémoire ;
Et dans ce haut dégré de puissance & de gloire,
Les soins de sa grandeur l'occupant chaque jour
L'emporteront bientôt sur ceux de son amour.

CAMILLE.

Vous offensez, Madame, un héros qui vous aime ;
Quand vous jugez si mal de son amour extrême.
Où trouveroit-il mieux, pour partager son rang,
L'éclat de la beauté dans celui d'un beau sang ?
Grand-prêtre de nos Dieux, descendu de nos princes,
Votre pere, sous lui ; gouverne ses provinces ;
Dans l'un & l'autre emploi, confiés à ses soins,
De tous les malheureux prévenant les besoins ;
Ses sublimes vertus, son illustre naissance,
Ne méritent que trop cette auguste alliance.

JUSTINE.

Hé ! ce sont ces vertus qui peuvent l'empêcher.
Mon pere, à la pitié se laissant trop toucher,
N'a point pour les chrétiens cette haine cruelle
Que Rome veut dans ceux qui commandent sous elle.
Un de ces malheureux dont il devint l'appui,
Irrite dès long-tems nos prêtres contre lui :

Digitized by Google

Je crains que Claudius, prévenu par leurs plaintes,
Ne porte à mon amour de mortelles atteintes.
On n'éprouve jamais d'ennemis plus cruels
Que ceux qui sont chargés du soin de nos autels,
Ni qui connoissent moins le pardon des offenses,
Lorsque du nom des Dieux ils couvrent leurs vengeances.

CAMILLE.

Croyez-vous qu'un amant, se laissant prévenir,
A leurs ressentimens consentît de s'unir;
Ni que dans votre pere il prît pour une offense,
Un acte de justice & de reconnoissance?
S'il est vrai qu'un chrétien fut l'objet de ses soins,
Pour qui sauva vos jours, pouvoit-il faire moins?
Sans lui, d'un monstre affreux vous étiez la victime.

JUSTINE.

Un service si grand n'efface pas son crime.
Je ne sai si les Dieux, à me nuire obstinés,
Condamnent les secours qu'ils ne m'ont pas donnés;
Mais lorsque, pour calmer l'effroi qui me possede,
J'ai voulu dans leur temple en chercher le remede,

Digitized by Google

J'ai senti sous mes pas le marbre s'ébranler ;
J'ai cru voir devant moi les autels reculer ;
Et comme si le coup, que leur courroux m'apprête,
Ne se contentoit pas de tomber sur ma tête,
Par les mains de mon pere, en nos jours solemnels,
Je ne vois point de sang arroser leurs autels,
Que des signes affreux, redoublant leurs menaces,
Ne m'annoncent pour lui le comble des disgraces.

CAMILLE.

Madame, croyez-moi, l'aspect de l'empereur
Dissipera bientôt cette injuste terreur ;
Et dans vos cœurs unis, de véritables charmes
Succederont sans peine à de fausses allarmes.
Voici Victorinus qui s'apprête à partir.

Digitized by Google

SCENE II.

VICTORINUS, JUSTINE, CAMILLE, LEPIDE, *Suite.*

VICTORINUS *à sa suite.*

QUand il en sera tems, qu'on vienne m'avertir.

SCENE III.

VICTORINUS, JUSTINE, CAMILLE, LEPIDE.

VICTORINUS.

MA fille, vous savez la nouvelle victoire
Qui porte Claudius au faîte de la gloire,
Et du champ de bataille, au sortir des hazards,
Le conduit en triomphe au trône des Césars:
Il s'avance vers nous, on vient de me l'apprendre;
Mon devoir près de lui m'ordonne de me rendre.

Digitized by Google

Incertain de l'accueil que j'en puis recevoir,
Je viens vous embrasser avant que de le voir.

JUSTINE.

Seigneur, de ce discours que faut-il que j'augure?
Ceux qui voudroient ternir une vertu si pure,
Ont-ils osé porter leurs complots odieux....

VICTORINUS.

Quel que soit mon destin, je m'abandonne aux Dieux.
Des prêtres contre moi la haine se déclare;
Je sai qu'à m'accuser leur troupe se prépare:
La fuite de Licas présente à leur fureur
Le moyen de me perdre auprès de l'empereur.
On ne peut d'un chrétien empêcher la poursuite
Sans attirer sur lui la peine qu'il évite.
Mais la crainte, toujours compagne des forfaits,
N'entre point dans un cœur qui n'en commit jamais;
Et sans m'épouvanter de tout ce qu'ils méditent,
Je laisse les remords à ceux qui les méritent.

JUSTINE.

Non, du nouveau Cesar, dont je connois le cœur
Vous n'éprouverez point cet excès de rigueur.

Digitized by Google

Oserois-je à vos yeux exposer ma foiblesse ?
J'en reçus autrefois des marques de tendresse ;
Et d'un pere toujours respectant le pouvoir,
La mienne, pour paroître, attendoit mon devoir.
Mais s'il est vrai, Seigneur, qu'en ce comble de gloire,
De mes foibles attraits il garde la mémoire,
Pourroit-il condamner vos généreux secours,
Pour celui qui d'un monstre a défendu mes jours ?
Sa fuite qui l'arrache à d'injustes supplices,
Est-elle un prix trop grand pour de si grands services ?

VICTORINUS.

A l'hymen dont César voudroit vous honorer,
Le sang dont vous sortez vous permet d'aspirer ;
Mais contre les chrétiens, sur l'amour la plus forte,
Je doute qu'en son cœur la haine ne l'emporte,
Dans ses ressentimens encor plus furieux,
Qu'il joint sa propre cause à la cause des Dieux,
Et qu'en les accablant du poids de sa colere,
Il croit venger sur eux les mânes de son pere.
Il croit que Cassius, par leurs mains égorgé,
Par trop de flots de sang ne peut être vengé ;

Digitized by Google

Et quand il punira ma pitié comme un crime,
La loi veut mon trépas, & le rend légitime.
Ainsi, pour obéir à cette dure loi,
S'il se trouvoit forcé de vous priver de moi;
Et que, pour adoucir l'aigreur de cette perte,
Il voulût que sa main vous fût encore offerte,
Gardez-vous d'écouter un injuste courroux;
Ne vous refusez pas à cet illustre époux.
Les pleurs que l'on répand pour le trépas d'un pere,
Sont bientôt essuyés par une main plus chere.

JUSTINE.

Non, Seigneur, quelques nœuds qu'ait pu former l'amour,
Ils seroient tous brisés si vous perdiez le jour:
On ne verra jamais que la main de Justine
Se donne lâchement à qui vous assassine;
Ni qu'aspirant au trône après votre trépas,
Je vous aime assez peu pour ne vous suivre pas.
J'espere que les Dieux, dissipant cet orage,
Eloigneront de nous ce funeste présage;
Ou qu'avant qu'il éclate, on me verra périr,
S'ils n'exaucent les vœux que je vais leur offrir.

Digitized by Google

SCENE IV.

VICTORINUS, LEPIDE.

VICTORINUS.

CE n'eſt pas tout, ami ; de plus vives allarmes
Etonnent ma conſtance, & font couler mes larmes.
Je tremble que Licas, depuis trois ans cherché,
Ne puiſſe à tant de bras être long-tems caché ;
Ou ſi ſon cœur trop tendre avoit le moindre ombrage
Que ſa fuite ſur moi fît tomber quelque orage,
En quelque lieu qu'il ſoit, je puis bien t'aſſurer
Qu'à ſes perſécuteurs il viendroit ſe livrer.
Dieux ! conſervez ſes jours ; faites que de ſon zele
Je ne reçoive pas cette preuve nouvelle ;
Et qu'à tant d'ennemis, armés pour ſon trépas,
L'éclat de ſes vertus ne le décele pas.

LEPIDE.

Se peut-il que le ciel, malgré le ſort barbare,
Ait mis dans un eſclave une vertu ſi rare ?

VICTORINUS.

Digitized by Google

VICTORINUS.

Tout esclave qu'il est, sans parens, sans appui,
Il est peu de mortels si généreux que lui.
Quand des prêtres, pour lui, la haine déclarée
Le força de quitter cette ingrate contrée;
» Je prévois, me dit-il, que ces bords malheureux
» Eprouveront bientôt des ravages affreux;
» Pour vous en garantir, d'une amitié sincere
» Je remets en vos mains la marque la plus chere.
» Les marques que ce fer éleva dans les cieux,
» Aux yeux de l'Eternel l'ont rendu précieux.
» Par ce dépôt sacré, certains de leur défense,
» Les lieux où vous vivrez seront en assurance;
» Et j'espere qu'un jour éclairant votre cœur,
» Ils le dégageront du culte de l'erreur.
Tels furent ses adieux. Quels terribles spectacles
Dans la Gaule bientôt suivirent ses oracles!
Que de remparts détruits, victimes des Germains!
Combien de flots de sang coulerent de leurs mains!
Ces murs furent les seuls qui, parmi tant d'allarmes,
Ne ressentirent point la fureur de leurs armes.

Digitized by Google

A peine jusqu'à nous ils osoient s'avancer,
Que d'invisibles mains sembloient les repousser;
Et tous leurs bataillons, qui par la force ouverte
Croyoient déja tracer l'ordre de notre perte,
S'enfuyoient loin de nous à pas précipités,
Tels que si par les vents ils étoient emportés.

LEPIDE.

Hé! pourquoi donc, Seigneur, nos prêtres en furie
Osent-ils attaquer une si belle vie,
Et se faire un devoir de vous persécuter
Pour des soins généreux qu'ils devroient imiter?

VICTORINUS.

Mes soins pour un chrétien digne de mon estime,
Envers ses ennemis ne sont pas tout mon crime:
Obligé par le rang que je tiens en ces lieux,
De mettre en leurs excès un frein religieux,
Je n'ai jamais souffert, qu'inventeurs de miracles,
Le peuple fût séduit par leurs trompeurs oracles.
J'ai toujours combattu, sans les faire rougir,
Les indignes motifs qui les faisoient agir;
Leurs dehors fastueux, leurs secrets artifices,
Et leur avidité, source de tous leurs vices.

Digitized by Google

LEPIDE.

On ne vit point ainſi dans la loi des chrétiens.
Les leurs, humbles, zelés, prodigues de leurs biens,
Marchent par des chemins inconnus pour les nôtres;
Et lorſqu'avec les uns je compare les autres,
Je ne m'étonne plus de voir tant de mortels,
Pour courir après eux, deſerter nos autels.

VICTORINUS.

Peut-être juſqu'aux Dieux, par ces effets ſiniſtres,
Fait-on paſſer l'horreur qu'on a pour leurs miniſtres;
Et le peuple confond, dans l'erreur de ſes ſens,
Les prêtres criminels, & les Dieux innocens.
Les chrétiens, dont les mœurs l'emportent ſur les nôtres,
Sont aujourd'hui, Lépide, opprimés par les autres:
Car enfin, de tout tems chaque culte eſt jaloux
De vouloir que ſon Dieu ſoit le plus grand de tous;
Et peut-être leur joug, s'ils devenoient les maîtres,
Ne ſeroit pas moins dur que celui de nos prêtres.

Digitized by Google

Des deux extrémités choisissant le milieu,
J'y crois pouvoir fixer le culte du vrai Dieu ;
Que le moyen pour nous le plus sûr de lui plaire,
Est d'être généreux, pitoyable, & sincere ;
Et sans porter plus loin un esprit combattu,
Aimer tous les chemins qui vont à la vertu.
Je viens de t'exposer mon ame toute nue.
Telle est la route, ami, que j'ai toujours tenue ;
Tels sont mes sentimens : prêts de pencher ailleurs
Quand on me convaincra qu'il en est de meilleurs.
Cependant, ce grand bruit semble me faire entendre
Qu'au devant de César il est tems de me rendre.
Allons voir si déja prévenu contre nous,
Ma pitié pour Licas m'attire son courroux ;
Ou si, sur les transports d'une naissante flâme,
Justine à trop d'espoir n'a point livré son ame.
Mais qu'il vienne animé de colere ou d'amour,
Pour couronner ma fille, ou pour m'ôter le jour,
Sa haine ou sa faveur dans la même balance,
N'auront pas le pouvoir d'ébranler ma constance ;
Et tant que je vivrai, je saurai d'un même œil
Voir l'une sans frayeur, & l'autre sans orgueil.

Fin du premier Acte.

Digitized by Google

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CLAUDIUS, MAXIME, *Gardes.*

CLAUDIUS *à un garde.*

QU'on aille de ma part avertir le grand-prêtre
Qu'en ces lieux, sans témoins, je veux le voir paroître.

Aux autres gardes.

Et vous, dans ce palais, de ma garde suivis,
Amenez ce chrétien que je vous ai remis.
Un mouvement secret, un pouvoir que j'ignore,
Me presse de le voir, de lui parler encore.
Qu'on ne manque pour lui, ni de soins, ni d'égards;
Et que rien en ces lieux ne blesse ses regards.

Digitized by Google

SCENE II.

CLAUDIUS, MAXIME.

MAXIME.

HÉ quoi ! pour les chrétiens votre cœur inflexible,
A la pitié pour eux s'est-il rendu sensible ?
Quel prodige étonnant a pu vous dispenser...

CLAUDIUS.

Du désordre où je suis, je ne sai que penser.
Par tous ces mouvemens qui viennent me surprendre,
Il semble que les Dieux veuillent me faire entendre
Que ce vieillard, peut-être, à mes justes fureurs,
Du meurtre de mon pere apprendra les auteurs.
Quoi qu'il en soit, Madame, il faut qu'en sa présence
Je tâche d'éclaircir... Mais Justine s'avance ;
Et tous les autres soins qui pouvoient m'émouvoir,
Cédons en ce moment au plaisir de la voir.

Digitized by Google

SCENE III.

CLAUDIUS, JUSTINE, CAMILLE, MAXIME.

CLAUDIUS.

DAns mes autres combats j'ai cherché la victoire,
Pour l'intérêt de Rome & celui de ma gloire;
Mais aujourd'hui, Madame, en signalant mes coups,
J'ai bien moins combattu pour elle que pour vous.
De votre seul péril ma tendresse allarmée,
A cherché les Germains, a vaincu leur armée,
Sans devoir les succès dont mon cœur est flatté,
Qu'aux efforts que j'ai fait pour votre sûreté.
A peine l'ennemi par une fuite prompte,
Ainsi que ma victoire, a confirmé sa honte;
A peine, en même tems, j'ai su de toutes parts
Que Rome m'appelloit au trône des Césars,
Je viens, entr'elle & moi, vous prendre pour arbitre,
Si je dois accepter, ou refuser un titre

Qui, tout brillant qu'il est, m'offriroit peu d'appas,
Si Justine avec moi ne le partageoit pas.

JUSTINE.

Seigneur, il m'est bien doux que dans votre mémoire,
Tant d'amour dure encore où brille tant de gloire :
Mais je répondrois mal à cet excès d'honneur,
Si pour me trop livrer au penchant de mon cœur,
Je cachois à vos yeux, sous de vains artifices,
Ce que de votre regne exigent les prémices.
Par trente usurpateurs l'empire déchiré,
L'empereur aux plaisirs honteusement livré,
Son pere dans les fers, à la honte de Rome,
Pour rétablir son lustre, ont besoin d'un grand homme
Qui rendent la vigueur à ce corps expirant,
Et dont la main plus forte arrête ce torrent.
Ils ne pouvoient, Seigneur, en des tems si funestes,
Sous un chef plus illustre en rassembler les restes:
Mais jusqu'à ce haut rang c'est peu de parvenir,
Il faut n'épargner rien pour vous y maintenir,
Rome, dont le murmure est toujours trop à craindre,
Du choix de votre épouse auroit lieu de se plaindre

Si

Si lorsque tant d'objets, élevés dans son sein
Pour prétendre à l'honneur de vous donner la main,
Joignent aux plus grands noms les beautés les plus rares,
Vous alliez la chercher chez des peuples barbares;
Et que mon cœur, pour vous trop prompt à s'enflammer,
Me tint lieu des vertus qui doivent vous charmer.

CLAUDIUS.

Aussi dans l'univers ne vois-je que Justine
Digne de ce haut rang, que Rome me destine.
Pour vous le disputer, elle ne produit plus
Ni filles de Caton, ni femmes de Pætus.
L'amour de la grandeur, qui peut tout sur leurs ames,
N'y laisse point de place à d'innocentes flâmes;
Le soin de leur vertu, comme un vain ornement,
Au prix de leurs appas les touchent foiblement.
Pour prétendre à César, pour en être écoutées,
Elles n'épargnent plus ni beautés empruntées,
Ni refus attirans pour se faire chercher;
Et parmi les sermens d'une flamme constante,
Leur bouche ne dit rien que leur cœur ne démente.

Vous seule rassemblez, à l'exemple des Dieux,
Tout ce qui peut charmer & les cœurs & les yeux :
Les solides vertus, & les graces naïves,
Ne respirent qu'en vous, n'habitent que ces rives.
Ah ! lorsque j'aspirois à vos divins appas,
Sans pouvoir leur offrir que mon cœur & mon bras,
Vous n'avez regardé ni dans l'un ni dans l'autre,
Les inégalités de mon sort & du vôtre :
Et quand, par un bonheur où je n'osois penser,
Le ciel me donne un trône à vous pouvoir placer ;
Si pour tant de vertus, d'appas & de constance,
Je manquois de justice ou de reconnoissance,
Ma funeste grandeur ne me défendroit pas
Des remords éternels qui suivent les ingrats.

JUSTINE.

Seigneur, quoique mes vœux n'aspirent qu'à vous plaire,
Je ne puis rien pour vous sans l'ordre de mon pere :
Mais, si j'en puis juger, il lui trop d'un devoir,
Pour refuser bientôt ce que tant on espoir.
Je le laisse avec vous ; & déjà par avance,
Mes vœux vont au devant de mon obéissance.

Digitized by Google

SCENE IV.

CLAUDIUS, VICTORINUS, MAXIME, LEPIDE.

CLAUDIUS.

Seigneur, lorsque les Dieux, & le choix des Romains,
Du trône des Césars m'ont ouvert les chemins,
Puis-je espérer de vous, qu'appuyant mon hommage,
Vous voudrez qu'à mon sang j'unisse le partage,
Et que vous accordiez aux vœux d'un empereur,
Ce qui peut élever un comble de bonheur?

VICTORINUS.

Seigneur, tant de bontés, de gloire & de puissance,
Ne laissent point douter de ma reconnoissance;
Ni qu'il soit des mortels honorés d'un tel choix,
Qui puissent refuser de si doux nœuds.

Digitized by Google

CLAUDIUS.

C'eſt donc à vous, Seigneur, pour l'hymen que j'eſpere,
De remplir les devoirs de grand-prêtre & de pere,
Et de faire ceſſer, en hâtant mon bonheur,
Les troubles qu'un chrétien excite dans mon cœur.

VICTORINUS.

Un chrétien ?

CLAUDIUS.

Apprenez par le cours de ma vie,
Combien je dois de haine à cette ſecte impie.
A peine je voyois la lumiere des cieux,
Contre ces ennemis de l'empire des Dieux,
Aux mains de Caſſius, auteur de ma naiſſance,
Les Dieux & l'empereur remirent leur vengeance.
De leurs ordres ſanglans fidele exécuteur,
Mon pere s'anima d'une ſainte fureur ;
Et contre nos autels la Gaule ſoulévée,
D'un ſacrilege ſang fut long-tems abreuvée.
Enfin, de ce héros qui me donna le jour,
Dans Rome, après cinq ans, j'attendois le retour ;
Mais.... ô félicité vainement attendue !
De ſes pas tout-à-coup la trace fut perdue ;

Digitized by Google

Sans que depuis quinze ans, que j'ignore son
sort,
J'aye encor pû savoir s'il est vivant ou mort.
On crut que les chrétiens, lassés de leurs mi-
seres,
S'étoient vengés sur lui du meurtre de leurs
freres,
Et qu'en secret, par eux dans un piége attiré,
Accablé par le nombre, il y fût massacré.
Quel devins-je à ces bruits, que je crus véritables !
Je jurai par les Dieux la perte des coupables :
Et depuis mes sermens, depuis leur trahison,
J'ai tâché d'en éteindre & la secte & le nom.
Contre quelque ennemi, jaloux de sa puissance,
Que Rome ait à mon bras confié sa vengeance,
Ces ennemis secrets, immolés les premiers,
Ont toujours de leur sang arrosé mes lauriers.
Les Dieux, au zele ardent que j'avois pour leur
gloire,
Ont sans doute accordé ma derniere victoire :
Que dis je ? jusqu'au trône ils ont porté mes
vœux,
Pour prix de tant de sang que j'ai versé pour
eux.
Et je venois, Seigneur, plein d'amour & de
joie,
Vous faire part des biens que leur faveur m'en-
voie :

Digitized by Google

O surprise ! ô terreur ! Non, loin de ces remparts,
Qu'ai-je vu ! quel spectacle a frappé mes regards !
Dans un antre profond, des chrétiens téméraires
Célébroient en secret leurs coupables mysteres;
Et l'encens qu'à nos Dieux refuse leur erreur,
Sur un autel profane y fumoit pour le leur.
Mes soldats, par ce crime animés au carnage,
Les armes à la main m'en ouvrent le passage.
Là, tous ces insensés, résolus de mourir,
Au devant de nos coups s'empressent de courir.
Un vieillard vénérable au milieu de la foule,
Levant les mains au ciel tandis que le sang coule,
Semble attendre la mort, qu'il ne peut éviter,
Sans en craindre le coup, ni la précipiter.
La troupe tout-à-coup perdant sa violence,
Se range autour de lui dans un morne silence :
Moi-même, je l'avoue, à son auguste aspect
Je fus saisi de crainte & rempli de respect.
Je cessai de parler : tous mes sens se troublérent :
De ma tremblante main mes armes s'échapperent ;
Et comme si nos Dieux devoient hommage au sien,
Je fus prêt de tomber aux pieds de ce chrétien.

Digitized by Google

VICTORINUS.

Savez-vous son pays, son nom, ou sa naissance ?

CLAUDIUS.

Lorsque je l'ai pressé de rompre le silence,
Il s'est dit votre esclave ; il se nomme Licas :
C'est tout ce que j'en sai.

VICTORINUS.

Ne vous offensez pas
Si le nom d'un ami, dont le malheur me touche,
M'arrache les soupirs qui sortent de ma bouche.
J'ignore comme vous quel pays est le sien ;
Mais ôtez lui l'erreur & le nom de chrétien,
Jamais l'amour des Dieux, pour l'humaine nature ;
Ne versa dans une ame une vertu si pure.
A peine pour esclave il fut reçu chez moi,
Qu'admirant la vertu partout où je la voi,
Malgré l'état obscur où le ciel le fit naître,
Je fus plus son ami que je ne fus son maître.
On reçoit tôt ou tard le prix de ses bienfaits :
Quand j'y pensois le moins, j'en sentis les effets.
Il sauva la province ; il sauva ma famille ;
Et sans Licas, Seigneur, je n'aurois plus de fille.

Digitized by Google

CLAUDIUS.

Dieux ! que me dites-vous ?

VICTORINUS.

Un monstre furieux
Répandoit l'épouvante & la mort en ces lieux :
On ne voyoit partout que moissons embrassées,
Que de ruisseaux de sang les plaines arrosées.
On le fuyoit en vain, on ne l'évitoit pas ;
Invisible ou présent, il portoit le trépas ;
Et si contre sa rage on trouvoit des asyles,
Les airs qu'il infectoit les rendoient inutiles.
On consulta les Dieux : pères infortunés,
Quels remedes cruels vous furent ordonnés !
Il fallut tous les mois, qu'à sa fureur livrée,
Une fille expirât pour toute la contrée.
Justine.... ô souvenir qui me perce le cœur !
Du premier choix du sort éprouva la rigueur :
Malgré tous mes efforts pour défendre sa vie,
Dans mon sein expirant elle me fut ravie ;
Et les Dieux, dont en vain j'embrassois les autels,
Furent sourds à mes cris, ainsi que les mortels.
Licas seul fut touché du deuil de ma famille ;
Il voulut au supplice accompagner ma fille :
Intrépide & tranquille à l'aspect du dragon,
Du Dieu qui le protege il invoqua le nom ;

Digitized by Google

Et soudain, dans son sang, cet ennemi terrible
Tomba comme frappé d'une main invisible.

CLAUDIUS.

Qu'entens-je ? ô juste ciel !

VICTORINUS.

Je crus alors, Seigneur,
Devoir briser les fers de mon liberateur,
Et joindre avec éclat à cette récompense,
Tout ce qui dépendoit de ma reconnoissance.
Mais nos prêtres, jaloux que le Dieu d'un chrétien
Ait fait voir sa puissance où les leurs n'ont pû rien,
Au pouvoir des enfers imputant ses services,
Demandent qu'on le livre aux plus cruels supplices :
Pour conserver des jours si chers, si précieux,
Il fallut en secret l'éloigner de ces lieux.
Il partit. Son départ me fit verser des larmes.
Jugez combien ce jour réveille mes allarmes,
Et de quelle douleur je me sens pénétrer,
Par le nouveau péril où je le vois rentrer.

CLAUDIUS.

Après ce qu'il a fait pour l'objet de ma flâme,
Je ne m'étonne plus s'il a touché mon ame ;

Digitized by Google

Qui conserva des jours où j'attache les miens,
Doit être distingué du reste des chrétiens.
Mais que sert ma pitié, s'il la rend inutile ?
Malgré les Dieux & lui, puis-je être son asyle ?
Faut-il qu'envers ces Dieux, la nature, & l'état,
Je manque à mes sermens, pour n'être point ingrat ?
Ou faut-il que ces Dieux, l'état, & la nature,
Me forcent d'être ingrat, pour n'être point parjure ?
Licas fut votre esclave, il vous fera remis :
Montrez-lui les périls où son erreur l'a mis ;
Tâchez de l'éblouir par tous les avantages
Qui peuvent ébranler les plus fermes courages.
Dites-lui que César, charmé de ses vertus,
Veut l'aimer, l'honorer autant que Cassius ;
Que pour remplir chez moi la place de mon père,
Il n'a qu'à dire un mot, si ce nom peut lui plaire.
Mais si tous vos efforts ne peuvent rien sur lui,
Qu'il voie en vous son juge, au lieu de son appui.
Prononcez son arrêt. Faites qu'on le punisse ;
Epargnez-moi l'horreur d'ordonner son supplice.

VICTORINUS.

Moi, son juge ! Seigneur, je vermi ce chrétien ;
Pour le persuader je n'épargnerai rien ;

Digitized by Google

N'attendez rien de plus. Un arrêt sanguinaire
Ne souillera jamais mon sacré caractere ;
Il n'est respect humain qui puisse l'obtenir.
Mon devoir est d'instruire, & non pas de punir ;
Et ce n'est pas à nous, qui prions pour les crimes,
De verser d'autre sang que celui des victimes.

CLAUDIUS.

Tous ceux qu'à nos autels attache leur emploi,
Ne se font pas, Seigneur, une pareille loi ;
Ils ne se piquent point de la même indulgence
Pour qui blesse des Dieux la suprême puissance.
Si leurs premiers avis n'arrêtent ce torrent,
Ils appliquent le fer où le mal est trop grand ;
Et d'une main cruelle, & d'un cœur pitoyable,
En punissant le crime, ils plaignent le coupable.
Je suivrai leur exemple. Et puisque votre cœur,
Du crime d'un chrétien n'a point assez d'horreur,
Je le verrai sans vous ; & me rendant le maître
Des tendres mouvemens que j'ai trop fait paroître,
S'il n'adore nos Dieux, s'il résiste à nos loix,
J'oserai plus que vous, pour soutenir leurs droits.

Digitized by Google

SCENE V.

VICTORINUS, LEPIDE,

VICTORINUS.

NOn, ce n'eſt point à vous, monarques de la terre,
D'uſurper un pouvoir qui n'eſt dû qu'au tonnerre :
Ceux que vous pourſuivez avec tant de courroux,
Sont par le ciel, peut-être, éclairés plus que vous.
Vous avez ſur leurs jours une entiere puiſſance ;
Mais leurs cœurs ne ſont point de votre dépendance ;
Et l'on oppoſe mieux à leurs égaremens,
La force des raiſons que celle des tourmens.

LEPIDE.

Ah ! ſi de ces tranſports vous n'êtes pas le maître,
Pour votre ſûreté gardez-les de paroître.
De votre auguſte rang les prêtres ſont jaloux ;
Voulez-vous leur donner des armes contre vous,

Digitized by Google

Et peut-être exposer la charmante Justine
A perdre les honneurs que César lui destine ?
Quoi ! pour un malheureux dont vous ne connoissez ....

VICTORINUS.

Je connois sa vertu, Lepide, & c'est assez ;
Il ne m'importe pas d'en savoir davantage.
De sa tête autrefois je détournai l'orage ;
D'un semblable péril je veux le garantir :
Je vais tout préparer pour le faire partir.
Un ami vertueux m'est plus que ma famille ;
Ses jours me sont plus chers qu'un trône pour ma fille :
Mon cœur, par d'autres soins vainement combattu,
Ne craint point les périls qui sauvent la vertu.

Fin du second Acte.

Digitized by Google

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CASSIUS, MAXIME.

MAXIME.

Approchez: c'eſt ici que Céſar doit ſe rendre,
Et qu'il veut, ſans témoins, vous voir & vous entendre :
Par d'injuſtes refus gardez-vous de braver
Un prince généreux qui cherche à vous ſauver.
Senſible à ſes bontés, prévenez ſa colere ;
De ceux qui de leur crime ont reçu le ſalaire,
N'allez point augmenter le nombre malheureux,
Et ne le forcez pas de vous punir comme eux.

CASSIUS.

Si mon crime eſt pareil, eſt-il de ſa juſtice
De ne pas me punir par un pareil ſupplice ?

Digitized by Google

Qu'ai-je en moi plus qu'eux tous digne de l'attendrir,
Jusqu'à me refuser la gloire de mourir?

MAXIME.

La gloire de mourir pour une fausse idée,
Sur la saine raison ne fut jamais fondée;
Et l'on voit trop en vous des marques d'un grand cœur,
Pour ne le pas tirer d'une pareille erreur.
César, dans les périls où sa grandeur l'appelle,
Croit que les immortels reconnoîtroient son zele,
Si ses soins, sa faveur, qui vous préfere à tous,
Leur attiroient l'encens d'un homme tel que vous.

CASSIUS.

Un homme tel que moi, nourri dans l'esclavage,
Accablé sous le poids & des fers & de l'âge,
A-t-il pû mériter que César aujourd'hui,
Du haut de sa grandeur descende jusqu'à lui?
Mais dût-il avec moi partager sa puissance,
Il ne doit pas compter d'ébranler ma constance,
Ni que par un trafic indigne d'un grand cœur,
Aux dépens de ma foi j'achete sa faveur.

MAXIME.

Hé! ne pouvez-vous pas, à l'abri de l'orage,
Au Dieu que vous servez rendre un secret hommage?

Digitized by Google

Croyez-vous à la cour être le seul chrétien
Qui pense comme vous, & n'en témoigne rien?

CASSIUS.

Qui se nomme chrétien sans en porter la marque,
Et manque aux loix d'un Dieu pour celles d'un Monarque,
Egalement coupable & parjure envers eux,
Pense n'en trahir qu'un, & les trahit tous deux.

MAXIME.

Aussi tout bon sujet qui fait gloire de l'être,
Doit n'avoir d'autres Dieux que les Dieux de son maître:
Il est digne de mort, sitôt qu'il veut sortir
Des loix où sa naissance a dû l'assujettir.
Dans la religion plus que dans tout le reste,
Jamais les changemens n'ont rien que de funeste;
Et l'on met en péril les états les plus grands,
Dès que l'on y permet deux cultes différens.
Les Romains de la terre ont été les seuls maîtres.
Tant qu'ils ont conservé la foi de leurs ancêtres;
Et ce puissant empire est presque renversé,
Depuis que parmi nous vos erreurs ont passé.
César de ces abus connoît trop l'importance
Pour souffrir plus long-tems qu'on brave sa puissance;

Et

Digitized by Google

Et pour ne pas savoir que dans tous les états
Les ennemis des Dieux le sont des potentats :
C'est de quoi, mieux qu'un autre il pourra vous instruire.
Songez à vous, il vient.

SCENE II.

CLAUDIUS, CASSIUS, MAXIME, *Gardes.*

CLAUDIUS.

Que chacun se retire.

SCENE III.

CLAUDIUS, CASSIUS.

CASSIUS *à part.*

O Ciel ! à quels combats faut-il me préparer

CLAUDIUS *à part.*

Grands Dieux ! en l'abordant je suis prêt à pleurer.

Digitized by Google

A Cassius.

Vénérable vieillard, je ne saurois vous taire,
Qu'ennemi des chrétiens qui m'ont ravi mon pere,
Je n'aurois jamais cru que par un d'entre vous
Je dusse voir un jour désarmer mon courroux.
Je vous crois cependant un cœur trop magnanime
Pour oser soupçonner qu'il ait part à ce crime.
Mais si le ciel permet à mon ressentiment
De pouvoir en tirer quelque éclaircissement,
Nul ne peut mieux que vous répondre à mon envie.
Je juge par le cours de votre longue vie,
Que vous n'ignorez pas les perfides auteurs
D'un crime à qui mes yeux ont donné tant de pleurs.
Ah! que votre rapport soulageroit mes peines,
S'il pouvoit m'en donner des nouvelles certaines!
Si l'horreur, qu'aux forfaits doit un cœur généreux,
Pouvoit assez sur vous pour vous détacher d'eux,
Et que ce changement permît à mon estime
De s'exprimer pour vous sans remords & sans crime!

CASSIUS.

Il se fut par Seigneur, que vos fers abusés
Imputent aux chrétiens des crimes supposés.

Digitized by Google

S'ils osoient résister aux puissances suprêmes,
Ils croiroient s'opposer aux ordres de Dieu mêmes.
Dans leurs persécuteurs ils benissent la main
Qui du séjour du ciel leur ouvre le chemin ;
Et soumis aux tourmens, qui sont leur récompense,
Le pardon de leur mort fait toute leur vengeance.
Ainsi leurs sentimens ne vous sont pas connus,
Quand vous leur reprochez la mort de Cassius :
Pour les justifier d'un crime imaginaire,
Dieu vous fera revoir une tête si chere.

CLAUDIUS.

Ah ! si mon pere encor voit la clarté des cieux,
A-t-il pû si long-tems se cacher à mes yeux ?
Pour le rendre à ses Dieux, pour finir mes allarmes,
Contre quels ennemis dois-je tourner mes armes ?
Est-ce aux climats brûlans ou sous les cieux glacés....

CASSIUS.

Peut-être n'est-il pas si loin que vous pensez.

CLAUDIUS.

S'il est sur quelque bord dont Cesar soit le maître,
Quel obstacle à mes yeux l'empêche de paroître ?

Digitized by Google

CASSIUS.

Vous le verrez, Seigneur; vous apprendrez son sort;
Mais vous ne le verrez qu'en me donnant la mort.
Pour hâter votre joie, ordonnez que j'expire;
C'est tout ce que le ciel me permet de vous dire.

CLAUDIUS.

Sa vue est-elle un bien que je puisse chérir,
Si je ne puis le voir qu'en vous faisant périr?
Car enfin, entre vous mon ame combattue,
Est pour l'un & pour l'autre également émue:
Si c'est de l'un des deux que j'ai reçu le jour,
L'autre m'a conservé l'objet de mon amour;
Et je sens que les droits de la reconnoissance,
Nés sont pas moins sacrés que ceux de la naissance.
Mon pere (car un nom moins touchant & moins doux
Ne sauroit exprimer ce que je sens pour vous)
En offrant à nos Dieux quelques légers hommages,
Combien un peu d'encens détourneroit d'orages!
Dans l'état chancelant où je suis aujourd'hui,
Je ne puis, d'un chrétien, me déclarer l'appui,
Sans attirer sur moi des maux dont je soupire,
Si le mépris des loix commence mon empire.

Digitized by Google

Voulez-vous me réduire aux deux extrémités,
Ou de voir contre moi les Romains révoltés,
Ou de faire expirer avec ignominie,
Celui sans qui Justine auroit perdu la vie?

CASSIUS.

Ce secours imprévu, qu'elle n'attendoit pas,
Vint d'un pouvoir plus grand que celui de Licas.
J'invoquai le Seigneur; il dissipa l'orage:
Je n'eus point d'autre part à ce fameux ouvrage;
Et ce peu ne vaut pas, que pour me secourir,
Un si grand empereur s'exposât à périr.
Je ne saurois vous voir dans un péril extrême,
Sans m'allarmer pour vous bien plus que pour moi-même:
Car enfin, si mon sort vous coûte des combats,
En tendres sentimens je ne vous cède pas;
Et peut-être mon cœur sait-il mieux que le vôtre,
D'où leur vient le penchant qu'ils ont pris l'un pour l'autre.
Mais où la grace agit, nous devons surmonter
Tout ce qui la repousse & veut lui résister.
Après qu'au repentir de mes erreurs funestes,
De mes jours pénitens j'ai consacré les restes,
Prêt d'arriver au port si long-tems souhaité,
Par les attraits du monde en dois-je être écarté?

Digitized by Google

Et ménager pour eux un reste de lumiere,
Quand je touche la palme au bout de la carriere ?
Non, Seigneur, vos efforts deviendroient impuissans.
Dieu m'éleve au dessus de la chair & des sens ;
Et la mort que je cherche, & que je vous demande,
Sera de vos bontés la marque la plus grande.

CLAUDIUS.

Pour vous récompenser, n'ai-je donc que la mort ?

CASSIUS.

C'est l'unique chemin qui peut mener au port.

CLAUDIUS.

Aux loix d'un empereur vous montrer si rebelle?

CASSIUS.

A mon Dieu plus qu'à lui je dois être fidelle.

CLAUDIUS.

Va, cruel, va mourir pour lui prouver ta foi :
Je veux être à mon tour aussi cruel que toi,
Et voir si du chemin qui mene à tes délices,
Tu pourras jusqu'au bout surmonter les supplices.
Je ne puis t'y livrer sans mourir de douleur :
Mais, ingrat, tu le veux ; j'y consens.

Digitized by Google

SCENE IV.

CLAUDIUS, CASSIUS, VICTORINUS.

CLAUDIUS *à Victorinus.*

AH! Seigneur,
Voyez mon impuissance à fléchir un esclave;
Plus je fais tout pour lui, plus je vois qu'il me brave;
Et je ne comprens point par quel enchantement
César s'est pu soumettre à cet abaissement.
Mais puisqu'il ne peut rien sur cette ame farouche,
C'est à vous maintenant, si sa perte vous touche,
D'employer vos raisons pour dessiller ses yeux,
Ou de vous préparer à d'éternels adieux.

Digitized by Google

SCENE V.

CASSIUS, VICTORINUS.

VICTORINUS.

N'Attendez pas, ami, que ce cœur qui soupire,
Aux loix de l'empereur vous presse de souscrire.
Je sai que quelques biens qui vous soient proposés;
Tout ce que la fortune aux mortels abusés
Peut donner d'une main, & retirer de l'autre,
Est au-dessous d'un cœur aussi grand que le vôtre.
N'attendez pas aussi qu'un ami tel que moi
Veuille par des raisons combattre votre foi;
Je n'ai jamais si loin porté mon ministere.
Je plains tout malheureux: toute vertu m'est chere;
Et mon cœur n'est point fait pour haïr un chrétien,
A cause que son culte est différent du mien.
Il est d'autres moyens d'assurer votre vie.
Je puis de ce palais vous ouvrir la sortie:

J'ai

Digitized by Google

J'ai ménagé pour vous un séjour écarté,
Où vos jours loin de moi seront en sureté :
Conduit par un des miens, dont la foi m'est connue,
Evitez l'empereur, cachez-vous à sa vue.
Pressé par les Romains de quitter ces climats,
Bientôt vers l'Italie il tournera ses pas ;
Et j'espere qu'alors, sans trouble & sans allarmes,
De votre heureux retour je goûterai les charmes.

CASSIUS.

Il n'est plus tems de fuir. Plus fort que mon devoir,
Sur Licas autrefois vous eutes ce pouvoir :
Plus touché de vos pleurs que du soin de ma gloire,
Je quittai lâchement le prix de la victoire,
Que mon Dieu dans le ciel m'avoit fait préparer ;
J'ai reconnu ma faute, & veux la réparer.
Pourrai-je cependant vous faire une priere ?

VICTORINUS.

Parlez, ami ; pour vous je suis prêt à tout faire.

CASSIUS.

Prêt à perdre le jour, j'ai cru devoir, Seigneur,
Vous charger d'un secret auprès de l'empereur.

Digitized by Google

En de plus fûres mains je ne puis le remettre.
Mais de votre amitié j'ose ici me promettre
Que Claudius de vous ne pourra le savoir
Qu'après le coup mortel que je vais recevoir.

VICTORINUS.

Ami, quelque secret que vous vouliez m'apprendre,
Sans crainte dans mon sein vous pouvez le répandre.
Me punissent du ciel les foudres mérités,
Si vos ordres par moi ne sont exécutés :
Garans de l'amitié qui nous joint l'un à l'autre,
J'en jure par mes Dieux, & même par le vôtre.

CASSIUS.

C'en assez. Il est tems qu'en vous ouvrant mon cœur,
Je vous fasse changer votre estime en horreur.
Sachez que cet objet d'une amitié si rare :
Vous ne voyez en moi qu'un tigre, qu'un barbare,
Qui traînant ses remords & son crime après lui,
Au lieu de vos bontés, au lieu de votre appui,
Mérite que vengeur des crimes de la terre,
Le ciel l'ait écrasé par un coup de tonnerre.

Digitized by Google

VICTORINUS.

Qui ? Vous ?

CASSIUS.

Ce Cassius, que de sang altéré,
Par le bras des chrétiens on a cru massacré,
N'a point reçu le prix de sa fureur extrême ;
Il est vivant.

VICTORINUS.

O ciel ! Cassius !

CASSIUS.

C'est moi-même.

VICTORINUS.

Ah ! souffrez qu'à vos pieds, saisi d'étonnement,
J'implore le pardon de mon aveuglement,
Si ne connoissant pas votre illustre naissance...

CASSIUS.

Ah ! de ces vains respects mon amitié s'offense ;
Ils vous exposeroient, il nous croiroient surpris,
A trahir le secret que vous m'avez promis.

VICTORINUS.

Ah ! par quel changement, à vous-même contraire,
D'ennemi des chrétiens devenez-vous leur frere ?

Digitized by Google

CASSIUS.

Celui qui tient nos cœurs dans ſes puiſſantes mains,
Renverſe, quand il veut, les projets des humains;
Il calme des lions la fureur indomptée,
Et ſait donner un frein à la mer irritée.
Je pourſuivois, Seigneur, de ma haine occupé,
Un reſte de chrétiens qui m'étoit échappé;
Et mon courſier, preſſé par mon impatience,
Me ſéparoit des miens d'une longue diſtance:
Un orage terrible excité dans les airs,
Sembla dans ce moment ébranler l'univers;
Et parmi les éclairs, & les coups de tonnerre,
Une inviſible main me renverſa par terre.
Pénétré d'un effroi juſqu'alors inconnu,
A mon terme fatal je me crus parvenu;
Lorſque du haut des cieux une voix formidable:
» Leve-toi, me dit-elle, ô monſtre impitoyable!
» Les martyrs dont ta rage a rempli ce ſéjour,
» Ont déſarmé mon bras, & t'ont ſauvé le jour.
» Fui, barbare, & rends grace à ces ſaintes victimes,
» A qui tu dois le tems de réparer tes crimes.

Digitized by Google

VICTORINUS.

Ciel !

CASSIUS.

Quel devins-je alors ! Repentant, affligé,
Je ne fus plus le même, & mon cœur fut changé.
Tout ce qui le charmoit lui parut mépriſable ;
Tout ce qu'il mépriſoit lui parut vénérable.
Je déteſtai les Dieux que j'avois adorés ;
Je chéris les chrétiens que j'avois maſſacrés.
C'eſt peu de m'exiler du palais de mes peres,
D'abandonner mon fils à des mains étrangeres ;
Je voulus arrêter par un frein rigoureux,
Les retours trop fréquens qui m'entraînoient vers eux.
Juſqu'à mon dernier jour, d'un éternel ſilence
Je fis vœu de couvrir mon nom & ma naiſſance.
Voici ce dernier jour : je ne prévoyois pas
Qu'il dût livrer mon cœur à de ſi durs combats.
Hélas ! combien de fois mon ame s'eſt émue
Dans le tems que mon fils s'eſt offert à ma vue !
Si Dieu dans ces momens ne m'avoit aſſiſté,
Cent fois entre ſes bras je me ſerois jetté.
Sous mon déguiſement, à travers ma miſere,
Peu s'en faut que Céſar n'ait reconnu ſon pere.

Digitized by Google

VICTORINUS.

Eſt-il de vœu, Seigneur, vous me glacez d'effroi,
Qui dût vous imposer une loi ſi barbare?
Et le Dieu des chrétiens prend-il pour une injure
Les tendres mouvemens qu'inſpire la nature?
Pardonnez-moi, Seigneur, ſi ma ſincerité
Oſe vous accuſer de trop de cruauté:
Vous retrouvez un fils après vingt ans d'abſence,
Un fils laiſſé par vous dans ſa plus tendre enfance,
Que du nom de Céſar vous noyez revêtu,
Sans devoir ſa grandeur qu'à ſa ſeule vertu;
Et loin de partager ſa gloire ou la rendreſſe;
Loin de baigner ſon front de larmes d'allégreſſe,
Vous voulez le forcer à vous percer le flanc,
Pour y faire tarir la ſource de ſon ſang.
Ah! quelques cruautés qu'en des malheurs extrêmes
A quelqu'un de nos Dieux nous reprochions nous-mêmes,
Le vôtre eſt, je l'avoue, encor plus rigoureux
S'il permet d'accomplir de ſi barbares vœux:
Et par l'ordre d'un fils s'il faut qu'un pere expire,
C'eſt acheter bien cher la palme du martyre.

Digitized by Google

CASSIUS.

Les prêtres de vos Dieux, avides de mon sang,
N'ont pas besoin de lui pour me percer le flanc :
Et quand, pour son malheur instruit de ma naissance,
Il voudroit de son pere embrasser la défense ;
Avec tant de fureur on poursuit les chrétiens,
Que sans sauver mes jours, j'exposerois les siens.
Aux combats que j'essuie, il ne manque autre chose
Que de le voir périr, & d'en être la cause.
Je serois dès long tems à l'abri de ses coups,
Si de votre salut j'eusse été moins jaloux ;
Mais je ne pus souffrir que cette ame si belle,
Avec tant de vertu méconnût son modelle,
Ni qu'elle préférât au Dieu de vérité
Cette foule de Dieux qui n'ont jamais été.
Pour vous conduire au port, je restai dans l'orage ;
Pour m'approcher de vous, j'acceptai l'esclavage :
Heureux si je pouvois, avant que de mourir,
Vous tirer de l'abîme où je vous vois courir !
Sur un ami si cher, dont le sort m'épouvante,
Attirer par mes vœux la grace triomphante
De l'immortelle main qui forma l'univers,
Sous qui tremblent le ciel, la terre, & les enfers,

Digitized by Google

Et qui dispense, au poids des vertus ou des vices,
L'éternité des biens, ou celle des supplices.

VICTORINUS.

Ah! si je vous suis cher autant que je le crois,
Donnez-moi les moyens de pratiquer ses loix.
Pour aller jusqu'à lui, si vous cessez de vivre,
Qui pourra m'enseigner la route qu'il faut suivre?
Vivez pour m'y conduire, & pour m'ouvrir les yeux.

CASSIUS.

L'exemple de ma mort vous les ouvrira mieux.
Je vais l'attendre; adieu. Par d'inutiles larmes,
De ma félicité ne troublez point les charmes:
Au séjour de la gloire, où j'ai lieu d'aspirer,
Vous devez me rejoindre, & non pas me pleurer.

Digitized by Google

SCENE V.

VICTORINUS *seul.*

OU suis-je ? Quel rayon de lumiere inconnue
Rompt les voiles épais qui m'en ôtoient la vue,
Et produit dans mon cœur des effets plus puissans
Que ceux que la raison fait agir sur les sens ?
Ami, dont le courage étonne ma constance,
Quand tu cours à la mort avec tant d'assurance,
Je ne sai si je dois te plaindre ou t'admirer ;
Mais je vois qu'un vrai Dieu te peut seul inspirer,
Et qu'il faut qu'en effet tous les trônes du monde
Ne vaillent pas la gloire où ton espoir se fonde.
Célestes vérités, qu'à peine j'entrevoi,
Achevez votre ouvrage, & venez jusqu'à moi ;
Montrez-moi de plus près votre vive lumiere.

Digitized by Google

SCENE VI.

VICTORINUS, LEPIDE.

LEPIDE.

SEigneur, votre préſence au temple eſt néceſſaire :
Par vos commandemens j'allois y préparer
La pompe de l'hymen qu'on y doit célebrer ;
Mais les prêtres, ſuivis d'une inſolente eſcorte,
Contre Céſar lui même en défendront la porte,
Et ne ſouffriront point ces apprêts ſolemnels,
Que le ſang de Licas n'arroſe leurs autels.

VICTORINUS.

Courons nous oppoſer à cette violence.
Dieu, voici le tems propre à montrer ta puiſſance.

Fin du troiſiéme Acte.

Digitized by Google

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

JUSTINE, CAMILLE.

CAMILLE.

De quel injuste effroi vous laissant pénétrer,
Echappez-vous aux mains qui veulent vous parer ?
Quand du pied de l'autel la fortune propice
S'apprête à vous conduire au rang d'impératrice,
Devez-vous négliger, sur la foi d'un soupçon,
Ce qui peut relever l'éclat de ce grand nom ?
Venez, rentrez, Madame ; & d'un cœur plus tranquille....

JUSTINE.

Dois je m'embarrasser d'une pompe inutile,
Quand je touche peut-être aux douloureux momens
Où le deuil convient mieux que ces vains ornemens,

Digitized by Google

Où peut-être le sort épuisant sa colere,
S'apprête à me priver d'un amant & d'un pere.

CAMILLE.

Vos sens à la frayeur sont trop abandonnés,
Pour des malheurs qu'à tort vous vous imaginez.
Si de quelques mutins une troupe rebelle,
Que la religion animoit d'un faux zele,
Ont poussé trop avant leurs transports indiscrets,
Et de votre bonheur retardé les apprêts,
Cet orage naissant va bientôt disparoître
A l'aspect de César, & même du grand-prêtre.
De leurs gardes suivis, pour finir ces débats,
Ensemble vers le temple ils ont tourné leurs pas;
Et vous verrez bientôt qu'après quelques allarmes,
Les biens que l'on nous rend n'en ont que plus de charmes.

JUSTINE.

Ah! que tu connois mal à quel excès d'horreur
Peut, d'un zele insensé, se porter la fureur!
Le peuple prévenu ne connoît plus ses maîtres,
Quand il est animé par la voix de ses prêtres.
Son respect les confond avec les immortels;
Et quand ils ont parlé du pied de leurs autels,

Digitized by Google

Ils veulent sur le champ, ennemis des obstacles,
Que tout, jusqu'aux rois même, adore leurs oracles.
Ils ne cesseront point ce qu'ils ont commencé;
Que de Licas, par eux, le sang ne soit versé:
Et je connois mon pere, il cessera de vivre
Avant qu'à leur fureur il souffre qu'on le livre.
L'image des malheurs que j'avois pressentis,
Revient plus que jamais effrayer mes esprits.
Hé! quels biens, quels honneurs capables de me plaire,
Pourroient me consoler de la mort de mon pere!
D'un pere, qui toujours prévenant mes desirs,
A fait de mon bonheur ses uniques plaisirs,
Et n'eut jamais pour moi ces momens de rudesse
Que souvent dans un pere exige la tendresse.
Hélas! je me souviens de ce jour plein d'horreur,
Où je devois du monstre éprouver la fureur:
Lorsque je vis la mort sur son visage peinte,
Et de ses yeux mourans la clarté presqu'éteinte;
Ces lugubres objets me firent plus trembler,
Que l'approche du coup qui m'alloit accabler.
Conservez-moi, grands Dieux, une tête si chere;
Et quelqu'autre malheur que vous puissiez me faire.

Digitized by Google

Justine obéissante en recevra les coups
Sans vous moins obéir, ni se plaindre de vous.

CAMILLE.

Voici, n'en doutez point, la fin de vos allarmes.
Lépide que je vois....

JUSTINE.

Que m'annoncent ses larmes!

SCENE II.

JUSTINE, CAMILLE, LEPIDE.

JUSTINE.

LEpide, à quels malheurs faut-il me préparer?
Que veut dire....

LEPIDE.

Je tremble à vous le déclarer.

JUSTINE.

Ah! je ne vois que trop ce qu'on craint de me dire.

Digitized by Google

Mon pere ne vit plus.

LEPIDE.

Votre pere respire :
Mais par votre vertu, songez à résister
Au coup le plus affreux qu'on puisse vous porter.
A peine l'empereur, & sa garde ordinaire,
S'avançoient vers le temple où marchoit votre pere,
Qu'au devant de leurs pas, un prêtre audacieux :
» César, dit-il, arrête, & respecte les Dieux ;
» Cesse de profaner leur demeure sacrée :
» Ils ne permettent pas qu'on t'en laisse l'entrée
» Tant que leur ennemi marchera sur tes pas.
» Ils demandent sa tête, ou celle de Licas.
» Obéis sans murmure à cet ordre suprême,
» Ou, rebelle comme eux, tu périras de même.
A ces mots, mille cris élevés jusqu'aux cieux,
Paroissent applaudir aux menaces des Dieux :
De leur zele indiscret, le concert téméraire
Semble étonner César, & non pas votre pere.
D'un faux ordre des Dieux, jusques sur les autels
Il veut aller punir les auteurs criminels ;
Et le fer dont Licas arma la main sacrée,
Les menaçoit déja d'une mort assurée,
Lorsqu'un gros de Romains arrivés sur le champ,
Le saisit, le désarme, & le conduit au camp ;

Digitized by Google

Et l'empereur, frappé comme d'un coup de foudre,
Céde au torrent lui-même, & ne sait que résoudre.

JUSTINE.

Dieux ! Qu'entens-je ? Ah ! courons implorer son appui...
Mais, après les périls que j'attire sur lui,
Peut-être qu'un amant, que je croyois si tendre,
N'est plus qu'un ennemi qui ne veut plus m'entendre.

LEPIDE.

Quelques chefs sont allés, par ses commandemens,
Observer des matins les divers mouvemens;
Et bientôt près de vous il se rendra lui-même,
Pour chercher du remede à ce malheur extrême.
Vous devez espérer que le camp adouci,
Vous rendra par ses soins...

CAMILLE.

Madame, le voici.

SCENE

SCENE III.

CLAUDIUS, JUSTINE, CAMILLE, MAXIME, LEPIDE, *Gardes.*

JUSTINE.

AH ! Seigneur, quel revers, que je n'euſſe oſé croire,
Vient de me renverſer du faîte de la gloire,
Pour me faire paſſer, par les plus grands malheurs,
Du comble des plaiſirs à celui des douleurs !
Mais ſi pour moi, Seigneur, vos bontés empreſſées,
Par cet événement ne ſont point effacées ;
Si je puis, de mes pleurs arroſant vos genoux,
Eſperer pour mon pere un traitement plus doux,
Pourriez-vous conſentir, que malgré votre eſtime,
Il fût de vos ſoldats l'innocente victime,
Qu'un même jour, rempli d'allegreſſe & de deuil,
Portât la fille au trône, & le pere au cercueil,

Digitized by Google

Et souffrir que mon sort, en s'unissant au vôtre,
M'honorât d'un côté, pour m'immoler de l'autre ?

CLAUDIUS.

Tous grands que sont vos maux, les Dieux m'en sont témoins
Que ce coup foudroyant ne m'accable pas moins.
Indigné de l'affront que l'on vient de me faire,
Mes ordres dans le camp ont suivi votre pere :
Mais des mains des soldats s'il le faut arracher,
Contr'eux, avec ma garde, ils me verront marcher ;
Et je perdrai, Madame, & l'empire & la vie,
Plutôt que de souffrir qu'elle lui soit ravie.

JUSTINE.

Ah ! Seigneur, vainement je voudrois le celer ;
Quand vous me rassurez, vous me faites trembler ;
Et l'effroi qui m'agite, & les maux que j'endure,
Ne regardent pas moins l'amour que la nature.
Mais entre deux périls, je vois en frémissant,
Que les premiers secours sont dus au plus pressant ;
Que si mon pere meurt, je suis sa destinée,
Et qu'il n'est plus pour nous d'amour ni d'hymenée.
Adieu.

Digitized by Google

SCENE IV.

CLAUDIUS, MAXIME, LEPIDE, *Gardes.*

CLAUDIUS.

Suis-moi, Maxime ; il faut la contenter.
A la porte du camp allons nous présenter ;
Voyons si les mutins soutiendront ma présence.

MAXIME.

Hé ! quel seroit le fruit de cette violence ?
Que peut un empereur ? Entend-t-on sa voix,
Où l'on croit que les Dieux ont donné d'autres lois ?
Contre cette croyance agir à force ouverte,
De votre ami, Seigneur, c'est avancer la perte ;
Et sans vous exposer aux armes des mutins,
Vous pouvez lui donner des secours plus certains.
Je sai le sentiment qui regne dans l'armée ;
Contre le seul Licas sa haine est allumée.
L'on plaint Victorinus d'être trop généreux ;
De votre hymen, en lui, on respecte les nœuds,

Mais si Licas, l'objet de toute leur colere,
N'abandonne sa secte, ou le jour qui l'éclaire,
Comme ami d'un chrétien sujet aux châtimens,
L'autre essuira pour lui les mêmes traitemens;
Et le camp résolu que l'un ou l'autre meure,
Pour vous déterminer, ne vous donne qu'une heure.

CLAUDIUS.

Que me sert donc le rang que Rome m'a donné,
Si mon foible pouvoir se trouve ainsi borné;
S'il faut que ma pitié cédant à ses maximes,
Tous ceux que je chéris deviennent ses victimes?

MAXIME.

Ah! Seigneur, je frémis de honte & de courroux,
D'entendre des discours, si peu dignes de vous.
Quoi! de Victorinus les vertus, la naissance,
Vos nœuds presque formés, sont-ils mis en balance
Avec un criminel, digne des châtimens
Qu'ordonnent contre lui nos loix & vos sermens?
Je vous l'ai déja dit, qu'à le perdre animée,
Les intérêts des Dieux peuvent tout sur l'armée;
Que si vous tardez trop à le faire punir,
Je ne vous répons pas....

CLAUDIUS.

Qu'on le fasse venir.

Digitized by Google

SCENE V.

CLAUDIUS, *Gardes.*

CLAUDIUS.

O Juſtine ! ô beauté vainement adorée !
Se peut-il que du monſtre à qui tu fus livrée,
Ton parricide amant ſurpaſſant la fureur,
Aſſaſſine ton pere, ou ton libérateur,
Et qu'il doive immoler ceux dont tu tiens la vie,
A ces Dieux qui ſouffroient qu'elle te fût ravie ?

SCENE VI.

CLAUDIUS, CASSIUS, MAXIME, *Gardes.*

CLAUDIUS.

J'Eſpérois que ſur vous le tems & mes bienfaits,
D'un heureux changement produiroient les effets ;

Digitized by Google

Et contre les rigueurs que vous deviez attendre,
Je m'obſtinois toujours à vouloir vous défendre :
Mais ces ménagemens ne me ſont plus permis ;
Votre endurciſſement vous fait trop d'ennemis.
Des prêtres contre vous la haine envenimée,
Du peuple qu'elle anime a paſſé dans l'armée ;
Et mes ſoldats unis à leur reſſentiment,
Demandent votre mort, ou votre changement.
Pour peu que je differe à punir votre crime,
Vous avez un ami qui ſera leur victime :
Ils l'ont conduit au camp, où je ne puis plus rien.
Regardez votre état ; enviſagez le mien.
Si Victorinus meurt, ſa fille veut le ſuivre :
Si Juſtine périt, je ceſſerai de vivre.
C'eſt de ſes ſeuls appas que mes yeux ſont charmés ;
Et les ſiens en ce jour ne ſeront pas formés,
Que tout mon ſang verſé, par ma propre furie,
N'arroſe le tombeau de cette ombre chérie.

CASSIUS.

Malgré ma fermeté, je ne puis le celer,
Par ce récit affreux vous m'avez fait trembler,
Si vous ne m'appreniez, pour me rendre tranquille,
Combien de tant de maux le remede eſt facile ;

Digitized by Google

Et puiſque c'eſt au prix de mon ſang répandu
Qu'un ami vertueux vous doit être rendu,
Empêchez, par ma mort, celle qu'on lui prépare,
Vous le devez, Seigneur.

CLAUDIUS.

Eh ! le puis je, barbare ?
Puis-je tranquille entendre prononcer ton trépas ?
Puis-je voir ton erreur, & ne te plaindre pas ?
Crois-tu que ton ami, quelques biens qu'il obtienne,
Aime à ſ uver ſa vie aux dépens de la tienne ;
Que Juſtine s'empreſſe à monter dans un rang
Où ſon libérateur aura reçu de ſon ſang,
Et que tant de regrets, de déſeſpoir, de larmes,
De l'hymen de Céſar ne troublent point les charmes ?
Ah ! quel cœur, aſſez dur pour ne point s'attendrir,
Refuſeroit ſon aide aux maux qu'il peut guérir !
Je ne ſai qu'un chrétien, ou qu'un tigre en furie,
Capable d'en venir à cette barbarie.

CASSIUS.

Hélas !

CLAUDIUS.

Quoi ! ſerois-tu ſenſible à mes douleurs ?
Je t'entens ſoupirer ; je vois couler tes pleurs.
Achève ; & déſarmant la fureur des rebelles...

Digitized by Google

SCENE VII.

CLAUDIUS, CASSIUS, RUTILE, MAXIME.

Gardes.

RUTILE.

JE viens vous annoncer de terribles nouvelles, Seigneur. De Cassius le sort est éclairci.

CASSIUS *à part.*

Qu'entens-je ?

CLAUDIUS.

Quelle preuve en a-t-on ?

RUTILE.

La voici.

Lui montrant l'épée.

Tout le camp a frémi d'horreur & de colere
A l'aspect de ce fer dont s'armoit votre pere.

CLAUDIUS.

O ! pere infortuné, dont j'ignorois le sort,
Il ne m'est plus permis de douter de ta mort ;
Et

Digitized by Google

Et ce signe évident du malheur qui l'opprime,
Décele l'ennemi dont tu fus la victime.
Parlez, parlez, Rutile, & livrez à mes coups
La main par qui ce gage est venu jusqu'à nous;
Pour adoucir mes maux, faites-la moi connoître.

RUTILE.

Vous en allez frémir. C'est celle du grand-prêtre.

CLAUDIUS.

Victorinus!

RUTILE.

Surpris de ce crime odieux,
Chacun a démenti le rapport de ses yeux.
Son rang & sa vertu, du sénat estimée,
Ont suspendu long-tems les soupçons de l'armée.
Mais pressé de nommer celui qui, dans sa main,
Remit de son forfait cet indice certain,
Son silence obstiné suffit pour le confondre;
Il n'a rien répondu.

CASSIUS.

C'est à moi de répondre.
Son amitié pour moi cherchant à vous tromper,
L'expose à des soupçons que je dois dissiper.

Digitized by Google

Oui, Seigneur, c'est à moi de prendre sa défense,
Et de faire admirer, jusques dans son silence,
La vertu d'un mortel, dont les seuls artentats
Sont de servir des Dieux qui ne le valent pas.

CLAUDIUS.

Ah! sans doute ce meurtre, inspiré par la rage,
D'un homme tel que lui ne fut jamais l'ouvrage:
Son silence imprudent, dans les cœurs irrités,
A produit des soupçons qu'ils ont trop écoutés.
Mais l'orage est fini; l'armée est détrompée,
Si tu peux nous prouver d'où lui vient cette épée.

CASSIUS.

Je puis vous éclaircir de ce qu'il vous a tû:
Il la tenoit de moi.

CLAUDIUS.

De qui la tenoit-il?
Parle.

CASSIUS.

De mon ami l'innocence & la vie,
N'ont plus à redouter les fureurs de l'envie.
Content d'avoir rempli ces devoirs absolus,
Le reste du secret ne le regarde plus:

Digitized by Google

Et sur ce qui me touche, il n'est point de puissance
Qui puisse me forcer à rompre le silence.

CLAUDIUS.

Traître, de mes bontés c'est donc là tout le fruit ?
O pitié sacrilege ! où m'avez-vous conduit ?
Mais de tes attentats achève de m'instruire ;
N'attends pas....

CASSIUS.

Prononcez ; je n'ai plus rien à dire.

CLAUDIUS.

Monstre, que dans nos bras les enfers ont vomi,
Que je ne puis punir, ni plaindre qu'à demi ;
Sans m'ôter ma pitié, par quelle barbarie
Faut-il que ton forfait excite ma furie,
Et que ton châtiment, dont je sens la moitié,
Sans m'ôter ma furie, excite ma pitié ?
Par quel mélange affreux, que je ne puis comprendre,
Puis-je, avec tant de haine, avoir un cœur si tendre ?
J'ai le sang de mon pere, & les Dieux à venger :
A ce prix seulement j'écarte le danger,
Qui menace ma vie, & Justine, & son pere ;
Et prêt à prononcer un arrêt nécessaire,

Digitized by Google

Je pleure le coupable, & je sens qu'aujourd'hui,
Du coup qui le perdra, je mourrai plus que lui.
Mais la nature en moi doit être la plus forte;
La pitié doit céder où le devoir l'emporte.

Aux gardes.

Qu'on le mene à la mort.

CASSIUS.

Que cet ordre m'est doux!
J'ai craint votre pitié plus que votre courroux.
Mais quand j'aurai quitté ma dépouille mortelle,
Pour voler dans la gloire où le Seigneur m'appelle,
Voyez Victorinus; il doit vous révéler
Ce qu'un vœu solemnel me contraint de celer.
Vous touchez au moment où vous allez connoître
Le véritable sort du sang qui vous fit naître.

Digitized by Google

SCENE VIII.

CLAUDIUS, MAXIME,

CLAUDIUS.

Que dit-il ? Juſte ciel ! je ſuis ſaiſi d'horreur,
Quel murmure, à ces mots, s'éleve dans mon cœur !
N'importe, il n'eſt plus tems que ſon ſort m'attendriſſe.

A Maxime.

Cours, va-t-en à l'armée annoncer ſon ſupplice ;
Et que Victorinus, libre par cette mort,
Vienne me conſoler d'un ſi cruel effort.

Fin du quatrième Acte.

Digitized by Google

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

CLAUDIUS, MAXIME.

MAXIME.

OUi, par ce juſte arrêt, qui venge votre pere,
Les mutins appaiſés ſont contraints de ſe taire.
Contens que d'un héros lâchement maſſacré,
L'aſſaſſin découvert à la mort ſoit livré,
Contre Victorinus leur fureur amortie,
Lui laiſſe de [illegible] une libre ſortie;
Et vous les verrez tous, confus, humiliés,
Vous proteſter, Seigneur, en tombant à vos pieds,
Que les Dieux au deſſus de toute autre puiſſance,
Pouvoient ſeuls les porter à cette violence.

Digitized by Google

CLAUDIUS.

Puisque Victorinus n'est plus entre leurs mains,
Qu'il vienne donc ici partager mes chagrins.
Dans l'état où je suis, je n'ai plus d'autres charmes
Que de pouvoir mêler mes soupirs à ses larmes.

MAXIME.

En rentrant dans ces murs, il a su que Lucas
Au lieu de son supplice avoit porté ses pas.
Suivi de ceux des siens que le hazard lui montre,
Il a voulu soudain aller à sa rencontre;
Et je n'ai pû, Seigneur, refuser ma pitié
A ce dernier devoir qu'il rend à l'amitié.

CLAUDIUS.

Je serai donc le seul dont la fureur barbare....
Que dis-je? je me trouble, & ma raison s'égare.
Depuis que de Licas, tout criminel qu'il est,
Ma bouche impitoyable a prononcé l'arrêt,
Dans le fond de mon cœur, une voix gémissante
Excite des combats dont l'horreur m'épouvante.
Je m'abhorre moi-même, & ne puis me souffrir;
Je croi que sous mes pas la terre va s'ouvrir,

Digitized by Google

Et que, me reprochant mon ordre sanguinaire,
Le soleil à regret me prête sa lumiere.
Mais lorsque les bourreaux l'auront fait expirer,
Quel secret son ami me doit-il déclarer ?
Et comment son trépas me fera-t-il connoître
Le véritable sort du sang qui me fit naître ?
Peut-être ma fureur, trop prompte à se venger....
Une seconde fois je veux l'interroger,
Les confronter ensemble, & punir cette offense
Avec moins de transport & plus de connoissance.
Va, Maxime.

MAXIME.

Plutôt que de vous obéir,
Faites percer ce cœur qui ne peut vous trahir.
Quoi ! ne voyez-vous pas l'effroyable tempête
Où vos ordres changés exposent votre tête ;
Que bientôt, reprenant sa premiere fureur,
L'armée....

CLAUDIUS.

Ah ! je n'ai plus que le nom d'empereur,
Qu'un nom, qui m'accablant d'un joug que je déteste,
Pour être plus brillant n'en est que plus funeste.

Digitized by Google

SCENE II.

CLAUDIUS, JUSTINE, MAXIME.

JUSTINE.

C'En eſt donc fait, cruel ! dans ce funeſte jour
Vous ne connoiſſez plus de ſermens, ni d'amour.
Mon pere ſuit Licas, qu'on entraîne au ſupplice.
Condamner ſon ami, c'eſt vouloir qu'il périſſe.
Des fureurs des ſoldats, ne l'avez-vous ſauvé
Qu'afin que par le peuple il me fût enlevé ?
C'eſt donc là cette gloire où j'étois deſtinée ?
C'eſt là que ſont réduits vos projets d'hyménée ?
Par quel funeſte amour, vous laiſſant entraîner,
Ne venez-vous ici que pour m'aſſaſſiner,
Et pour remplir d'horreurs, de ſang & de victimes,
Ces climats, qui ſans vous, ſeroient exempts de crimes ?

Digitized by Google

CLAUDIUS.

Hé quoi ! vous ignorez par combien d'attentats
Ce perfide chrétien mérite le trépas ?
J'ai découvert en lui l'assassin de mon pere.
Je devois à son crime un châtiment sévere ;
Je le devois aux Dieux, à l'armée, au sénat.

JUSTINE.

Hé ! l'a-t-on convaincu de cet assassinat ?

CLAUDIUS.

Pour rendre contre lui son arrêt légitime,
Son silence est autant que l'aveu de son crime.

JUSTINE.

Ah ! vous connoissez mal, Seigneur, je le vois bien,
Jusqu'où va, pour la mort, la fureur d'un chrétien :
Il se laisse accuser, & punir en coupable,
De crimes dont son cœur ne fut jamais capable,
Et croit qu'un désaveu rejetteroit l'appui
Qu'un Dieu lui vient offrir pour l'appeller à lui.

CLAUDIUS.

Ah ! s'il est innocent, souffrez que je l'ignore ;
N'offrez point à mes yeux des charmes que j'abhorre :

Digitized by Google

Peut-être ai-je plutôt condamné ce chrétien,
Pour sauver votre sang, que pour venger le mien ;
Et vous ne devez pas, à ma douleur amere,
Reprocher une mort qui vous rend votre pere.

JUSTINE.

Hé ! pouvez-vous douter qu'à la mort de Licas,
Jusqu'à périr lui-même, il ne s'oppose pas ;
Qu'avides d'immoler une double victime,
Les prêtres, de ses soins, ne lui fassent un crime,
Et qu'un peuple animé par leurs ressentimens,
N'écoute plus leur voix que vos commandemens ?
Alors, peut-être, alors oserez-vous me dire
Par les fausses raisons que vous viendrez me dire,
Et me persuader sur un coup du hazard,
Qu'aux pleurs que je répands vous n'aurez point de part.
Je veux de vos sermens un plus sûr témoignage,
Et que vous choisissez, pour m'ôter tout ombrage,
Entre les deux partis que je viens vous offrir,
De les sauver tous deux, ou de me voir mourir.
Parlez.

Digitized by Google

CLAUDIUS.

Hé bien, Madame, il faut vous satisfaire.
A Maxime.
Vous le voulez? Qu'on aille au secours de son pere;
Qu'on ramene Licas; qu'on suspende sa mort.

JUSTINE.

Seigneur, j'y cours moi-même. Excusez ce transport.

SCENE III.

CLAUDIUS, MAXIME.

MAXIME.

QUoi! sauver un chrétien qui vous prive d'un pere!

CLAUDIUS.

Justine & ma pitié m'assurent du contraire.

MAXIME.

Ah! vous écoutez trop un dangereux amour,
Qui cherche à vous coûter & l'empire & le jour.

Digitized by Google

CLAUDIUS.

Hé ! crois-tu que j'estime & l'empire & la vie ;
S'il faut qu'à mon amour Justine soit ravie ?
Ah ! si d'un bien plus doux je dois être privé,
Qu'ai-je affaire d'un rang où je suis élevé ?
J'aime mieux conserver le nom d'amant fidelle,
Que celui d'empereur que j'abhorre sans elle ;
Et de tous les périls que j'assemble sur moi,
La peur de lui déplaire est le seul que je voi.
Oui, de ces deux amis j'embrasse la défense ;
Je vais les secourir de toute ma puissance,
Et chasser de mon cœur, pour leur sauver le jour,
Tous autres mouvemens que ceux de mon amour.

SCENE IV.

CLAUDIUS, MAXIME, LEPIDE.

LEPIDE.

AH ! Seigneur, ces amis que vous allez défendre,
De vos soins généreux n'ont plus rien à prétendre.

Digitized by Google

CLAUDIUS.

Quoi ! mon ordre....

LEPIDE.

Seigneur, il n'en étoit plus temps ;
Victorinus n'est plus.

CLAUDIUS.

Ah ! qu'est-ce que j'entens !

LEPIDE.

D'amitié, de constance, un exemple si rare
Est digne d'attendrir l'ame la plus barbare.
Licas, loin d'être ému des apprêts de sa mort,
Paroissoit, en marchant, s'applaudir de son sort,
Comme si la fortune, à ses desirs propice,
Le menoit au triomphe, & non pas au supplice.
Au pied de l'échaffaut il étoit parvenu,
Quand par des bras pressans il se sent retenu
Et d'un torrent de pleurs inondant son visage,
J'entens Victorinus lui tenir ce langage :
» Vous abandonnez donc un malheureux ami
» Qui ne connoît encor votre Dieu qu'à demi,
» Et qui, privé des eaux qui lavent nos offenses,
» Ne peut avoir espoir aux célestes récompenses.

» Si tu veux partager la gloire qui m'attend,
» Profite, dit Licas, de cet heureux instant.
» Dieu ne met point de borne à sa bonté suprême,
» Et le sang d'un martyr suffit pour son baptême.
Mon maître, par ces mots se sentant affermi,
Vole, & sur l'échaffaut devance son ami.
Là, des prêtres présens parcourant tous les crimes :
» Monstres, qui demandez des chrétiens pour victimes,
» Qu'avec Licas, dit-il, l'on m'immole aujourd'hui :
» Je suis aussi coupable, aussi chrétien que lui.
A peine il achevoit, qu'approuvant son envie,
Le peuple ne veut plus qu'on épargne sa vie ;
Et des Dieux à vostre ordre opposant les arrêts,
Ils couvrent l'échaffaut d'une grêle de traits.
Comme un secours du ciel contemplant cet orage,
Il en voit les éclats sans changer de visage ;
Et n'a d'autre sujet de frayeur & d'ennui,
Que de voir tous les coups n'en tomber pas sur lui.
Ses vœux sont exaucés ; trente fléches parties
Font écouler son sang par autant de sorties ;
Et prêt à succomber, cet ami pâlissant
Tend les bras à Licas, & meurt en l'embrassant.

Digitized by Google

CLAUDIUS.

Ciel !

LEPIDE.

Alors les mutins échauffés au carnage,
Tournent contre Licas le reste de leur rage:
Sous mille traits nouveaux il se sent accabler;
Et son sang à grands flots commençoit à couler,
Quand vos gardes, Seigneur, arrivés dans la place,
Des plus séditieux ont réprimé l'audace,
Et conduit dans ces lieux ce vieillard aux abois,
Qui demande à vous voir pour la derniere fois.
Le voici qu'on amene.

CLAUDIUS.

O spectacle barbare!
Quelle nouvelle horreur de tout mon cœur s'empare?

Digitized by Google

SCENE V.

CLAUDIUS, CASSIUS, MAXIME, LEPIDE, *Gardes.*

CASSIUS, *soutenu par des gardes.*

JE vous avois promis de vous désabuser
D'un meurtre qu'aux chrétiens on osoit supposer ;
Par moi Victorinus instruit de ce mystere,
Vous devoit éclaircir du sort de votre pere :
Il n'a pû s'acquitter de ce qu'il m'a promis,
Je viens prendre sa place. Approchez-vous, mon fils ;
Embrassez votre pere.

CLAUDIUS.

Ah ! que viens-je d'entendre ?

CASSIUS.

Voilà le seul fruit où j'ai pû vous rendre.

CLAUDIUS.

Quoi ! lorsque dans l'empire il n'eſt point de climat
Où, pour vous découvrir, l'on n'ait porté ſes pas !
Dans ce funeſte état faut-il que je vous voie,
Et qu'au lieu d'un retour qui m'eût comblé de joie,
En vous reconnoiſſant, je vous perce le cœur ?

CASSIUS.

Suſpendez vos regrets ; laiſſez-moi la douceur
De vous donner, mon fils, tout le tems qui me reſte.
Votre empereur n'eſt plus ; la juſtice céleſte
A permis que ſon ſang, répandu par les ſiens,
Ait puni ſes excès, & vengé les chrétiens.
De l'empire aujourd'hui vous êtes le ſeul maître ;
Et l'oracle divin qui me le fait connoître,
M'apprend auſſi qu'un jour un de vos empereurs
Doit abattre vos Dieux, détruire leurs erreurs,
Et faire ſuccéder dans votre Capitole
Le véritable culte à leur culte frivole.
Par vos vertus, mon fils, tâchez de mériter
Que le maître des rois, me daignant écouter,
Se ſerve de vos mains pour ce fameux ouvrage.
Mais de ce poids mortel mon ame ſe dégage ;

Digitized by Google

Je la sens qui s'apprête à voler vers son Dieu.
Ne vous affligez point de mon bonheur. A lieu.

On l'emmene.

SCENE VI.

CLAUDIUS, MAXIME, LEPIDE.

CLAUDIUS.

Ciel, es-tu sans carreaux ? Terre, es-tu sans abîmes,
Contre un monstre souillé des plus grands des crimes ?
Fleuves, cachez l'horreur qui vous inonde ; couvrez
Fleuves, débordez-vous. Mânes, vengez-moi.
Mon pere, avez-vous pû, de rang d'heureux
D'un fils si plein d'amour, faire un fils parricide ?
Mais, dois-tu, qu'à toi-même, opprobre des humains,
Imputer des forfaits inconnus aux Romains ?
A cette voix du sang, qui te parloit en maître,
Ne devois-tu pas voir celui qui t'a fait naître ?

Et prêt à le répandre, as-tu dû réfister
A tant d'avis fecrets qui vouloient t'arrêter?
Ton cœur te le montroit, & ton bras l'aſſaſſine!
Toi ſeul....

SCENE DERNIERE.

CLAUDIUS, MAXIME, RUTILE, LEPIDE.

RUTILE.

Venez, Seigneur, au ſecours de Juſtine!
A peine de ſon pere elle a vu le trépas,
Qu'elle ſaiſit un trait rencontré ſous ſes pas.
Elle alloit s'en frapper: nous l'avons déſarmée.
Sur ſon pere ſanglant elle a tombé pâmée.
Vous ſeul à la clarté pouvez la rappeller:
Le tems preſſe; ſon ame eſt prête à s'envoler.
Ne l'abandonnez pas à ſa douleur mortelle.
Venez.

CLAUDIUS.

Allons plûtôt expirer avec elle.

FIN.

Digitized by Google

LES JEUX OLYMPIQUES,

OU

LE PRINCE MALADE,

COMEDIE HEROIQUE.

Représentée pour la premiere fois par la Troupe Royale des Comédiens Italiens, le 12 Novemb. 1729.

Digitized by Google

LES JUIFS,

OU

LE FANATISME,

COMÉDIE HÉROÏQUE.

Représentée pour la première fois par
la Troupe Royale de Comédiens
Italiens, le 2 Novembre 1792.

Digitized by Google

PROLOGUE.

Le théâtre représente une longue chaîne de montagnes qui aboutissent au mont Olympe, au pied duquel on voit une place destinée pour la célébration des jeux olympiques, rétablis par Iphite, Roi d'Elide, deux cens quarante ans après qu'ils eurent été institués par Hercule.

ERASTE, PHILINTE.

ERASTE.

Quoi ! tu veux soutenir des fadeurs visibles ?
La chose est impossible, & des plus impossibles ;
Et très-certainement c'en est fait de ton cœur,
Si tu laisses courir à quelque autre qu'à moi.

PHILINTE.

Tant-pis pour les rieurs. Rien n'est plus véritable
Que ce que je te dis.

ERASTE.

Non, il n'est pas croyable

Que les Italiens, où naturellement
Les gens de quelque goût ne vont que rarement,
Dont les pièces, morbleu, qui sont les mieux reçues,
Ne sont qu'un vil amas de scenes mal cousues,
Qui, produites par eux, & sans regle & sans art,
Font rire quelquefois, & plaisent par hazard,
Prétendent aujourd'hui, sur un ton pathétique,
Régaler le public d'une piéce héroique.
Fi, cela ne se peut, Marquis; & contre toi
Je gage cent louis qu'il n'en est rien.

PHILINTE.

Pourquoi?

BRASTE.

Pourquoi? par la raison qu'ils n'oseroient le faire.
Notre langue est pour eux une langue étrangere:
Une voix peu flexible, un si mauvais accent,
Que même à la Garonne il seroit déplaisant,
Ne conviennent pas bien, dans une tragédie,
Aux touchantes beautés de notre poésie.
Le vers le plus sonore, & le mieux cadencé,
Perd ce qu'il a de beau s'il est mal prononcé.
Il faut qu'un bon acteur, pour faire des merveilles,
Ajuste ses récits au goût de nos oreilles,
Que son geste, sans force, & saremblante voix,
Passent en nazillant sur les foibles endroits;

Digitized by Google

Et poussant un beau vers jusqu'aux dernieres loges,
Il semble rajeunir au bruit de ses éloges.
Voilà par quel secret un acteur excellent
Fait admirer des vers qu'on liroit en bâillant.
Au lieu que tous les jours ces acteurs misérables,
Font bâiller le public aux endroits admirables:
Tel sera le succès de tes chers étrangers.

PHILINTE.

Je ne crains point pour eux de semblables dangers.
Depuis plus de quinze ans qu'arrivés d'Italie,
Leur troupe dans Paris s'est si bien établie,
A force de travail, ils sont venus à bout
D'amuser le public, de se faire à son goût.
Pareils à ces soldats levés dans la province,
Qu'arme nouvellement le service du prince,
Et qui, sous leurs drapeaux aguerris par le tems,
Ne sont plus distingués des autres combattans;
Ils ont pris tellement nos mœurs & nos usages,
Qu'ils ne paroissent plus les mêmes personnages.
Dans leur bouche aujourd'hui, par les soins qu'ils ont pris,
Un ouvrage excellent ne perd rien de son prix:
De notre langue même ils savent les finesses,
Et si jusqu'à présent ils n'ont point eu de pièces

Où l'on ait vu briller des Grecs ou des Romains,
C'eſt moins faute d'acteurs, que faute d'écrivains.

ERASTE.

Parbleu tu me ravis par cette apologie ;
Un tel entêtement mérite qu'on en rie.
Vouloir que Dominique égale les Quinaults,
Et que la Silvia ſurpaſſe la Duclos !
Ah ! Ah !

PHILINTE.

Je rends juſtice aux acteurs que tu cites,
Et je ne prétens pas conteſter leurs mérites.
Je ſoutiens ſeulement, que ſans leur rien ôter,
D'autres ont des talens que Paris peut goûter ;
Que la ſcene françoiſe, encor que ſans égale,
N'a point dans l'autre troupe une indigne rivale ;
Que leur zele, en faveur de leurs efforts nouveaux,
Doit être regardé plutôt que leurs défauts ;
Qu'un parterre indulgent, en ceux qu'il encourage,
Augmente le deſir de plaire davantage ;
Que les arts établis dans chaque nation,
Ne ſont pas tout à coup dans leur perfection ;
Et que tous les talens, célebres dans l'hiſtoire,
Ont monté par degré au faîte de la gloire.

Digitized by Google

ERASTE.

Mais quand même, Marquis, je pourrois convenir
De ce que, sans raison, tu m'oses soutenir,
Crois-tu que les acteurs dont je prens la défense,
Eux qui seuls du Cothurne ont la sur-intendance,
Soient assez peu jaloux de leurs droits les plus beaux,
Pour les communiquer à de pareils rivaux?
Ils se vont soulever contre leur entreprise.

PHILINTE.

Avec un arlequin, que veux-tu qu'on leur dise?

ERASTE.

Une piéce héroïque avec un arlequin!

PHILINTE.

Pourquoi non?

ERASTE.

Le public n'en verra pas la fin:
Pour ce qui lui déplaît, tu sais comme il en use.

PHILINTE.

Elle va commencer, nous verrons qui s'abuse.

ERASTE.

J'ai fait son horoscope, elle ne vaudra rien.

PHILINTE.

J'en appelle au public; c'est ton juge, & le mien.

Fin du Prologue.

Digitized by Google

ACTEURS.

IPHITE, Roi d'Elide.

PHILOCLE'E, Reine de Créte.

ARGENIE, princeſſe d'Argos, accordée avec le Roi.

CHOREBE, fils du Roi.

ALMIRE, importante de cour.

ARLEQUIN, bouffon du Roi.

DORINE, ſuivante de la princeſſe.

LIPARISSE, jeune enfant de la ſuite du prince.

L'Ecuyer d'Almire.

Page d'Almire.

Acteurs chantans & danſans.

HESIODE, poëte célebre.

ARTHEMIDORE, magicien.

Troupe d'Athlétes.

Troupe de Magiciens.

Troupe d'Acteurs comiques.

Digitized by Google

LES JEUX OLYMPIQUES, OU LE PRINCE MALADE, *COMEDIE HEROIQUE.*

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ARGENIE, DORINE.

ARGENIE.

IEN, Dorine, tandis que le peuple s'écoule,
Arrêtons en ces lieux écartés de la foule.
Ciel ! peut-être à couvert de tous les embarras,
Les jeux dans cette cour ne finiront-ils pas ?

Digitized by Google

Quoi ! toujours des plaisirs, & toujours me contraindre !

DORINE.

Je ne le cele point, vous êtes fort à plaindre.
Vous voyez un grand roi, qui par mille plaisirs,
Cherche, non seulement à remplir vos desirs;
Mais qui, pour honorer l'éclatante journée
Qui doit à votre sort unir sa destinée,
Rétablit dans sa cour ces jeux tant révérés
Que son ayeul Hercule a jadis consacrés,
Et par qui désormais nos annales célebres,
Perceront de l'oubli les injustes ténebres.
Il a déja promis à la face des Dieux,
Que quiconque aujourd'hui seroit victorieux,
Sans craindre aucun refus, dans sa nouvelle gloire,
Pouvoit tout demander pour prix de sa victoire.
Déja, sur cet espoir, mille peuples divers
Sont en foule accourus des bouts de l'univers.
Maintenant pour remplir votre attente frivole,
Ne voudriez-vous pas qu'il manquât de parole,
Et renvoyât chez eux tant de braves guerriers
Couverts de cette honte, & non pas de lauriers;
Tant de musiciens, de danseurs, de poëtes;
Tant de gens faits au tour, qu'on nomme des Athletes,

Digitized by Google

Qui par mille talens, dont chacun eſt ſurpris,
Semblent tous mériter de remporter le prix!
Les uns juſques au ciel pouſſent des harmonies
Qui verſent dans nos cœurs des douceurs infinies;
Les autres ſe joignant à ces accords touchans,
Tracent d'un pied léger l'image de leurs chants.
Celui-ci pour courir, partant comme un tonnerre,
Semble fendre les airs quand il frappe la terre:
Cet autre ſur ſon char s'eſtime autant qu'un Dieu,
Si du choc de la borne il ſauve ſon eſſieu.
Pour moi, qui vis ſans trouble & ſans mélancolie,
J'admire de chacun la diverſe folie.
Après un bien frivole on les voit tous courir:
Ce qu'un ſeul doit avoir, tous penſent l'acquerir;
Et tous les mouvemens que je vois qu'on ſe donne,
Me ſont plus de plaiſir que les jeux qu'on ordonne.

ARGENIE.

Et moi, loin de goûter ces ſpectacles divers,
Qui m'expoſent ſans ceſſe aux yeux de l'univers,
J'y ſens croître mon trouble & mon inquiétude,
Et j'aimerois bien mieux un peu de ſolitude.

Digitized by Google

DORINE.

Ah ! quels charmes plus grands y pourriez-vous trouver ?
Qu'y feriez-vous ?

ARGENIE.

Du moins j'y pourrois . . .

DORINE.

Quoi ?

ARGENIE.

Rêver.

DORINE.

Rêver ! De bonne foi parlons de nos affaires,
Tandis que nous voici dans ces lieux solitaires.
Vous n'êtes pas ici comme chez vos parens ;
Il s'agit de marcher sur des pas différens :
Pour vivre avec les gens avec qui l'on doit être,
Il faut auparavant tâcher de les connoître.
Chaque climat, Madame, a ses loix & ses mœurs,
Où le sage en tout tems conforme ses humeurs.
La cour où nous entrons n'est pas comme la nôtre.
Commençons par un bout, nous finirons par l'autre.
En vérité, comment pourra-t-on expliquer
Le chagrin que partout vous faites remarquer ?

Digitized by Google

Au milieu des plaisirs, cherchant la solitude,
Votre ame s'abandonne à son inquiétude :
On a beau près de vous s'empresser chaque jour,
Vos dédains éternels glacent toute la cour.
Celles de votre rang ne font aucune mine,
Que d'un œil attentif chacun ne l'examine.
On s'attire les cœurs par quelque honnêteté :
Un air sombre rebute & passe pour fierté ;
Et quand quelque chagrin troubleroit votre vie,
Il faut le dérober aux regards de l'envie.
Peut-être, avec le roi, votre hymen vous fait peur ;
On n'a pas tout-à-fait consulté votre cœur :
Il n'est plus maintenant dans la fleur de son âge ;
Mais un trône pour plaire est un grand avantage.
Les défauts qu'à tout autre on pourroit reprocher,
Un diadême au front a droit de les cacher :
Et d'ailleurs, il sied bien à de jeunes princesses
D'avoir des sentimens & des délicatesses !
Laisse-t on à leur choix d'aimer ou de haïr ?
Leur donne-t-on un cœur pour ne pas obéir ?

ARGENIE.

Hélas !

DORINE.

Son fils, peut-être, auroit mieux su vous plaire ;
Et je crois que son âge étoit mieux votre affaire.

Digitized by Google

Quand il vint nous chercher jusques dans nos
écars,
Je l'admirai d'abord, je ne le cele pas.
Je vous faisois en tout admirer son adresse;
Je louois sa beauté, sa grace, sa jeunesse:
Mais à peine en Elide eût-il remis le pié,
Qu'il vint d'une langueur à nous faire pitié.
De moment en moment son mal semble s'accroître;
Les médecins du roi n'y peuvent rien connoître.
A garder son secret c'est un petit malin;
Le roi même ne peut l'arracher de son sein.
C'est en vain qu'au secours de sa langueur mortelle,
Il n'est point de plaisirs, point de jeux qu'on n'appelle;
Invisible, & fuyant les pompes de la cour,
Dans son appartement il passe tout le jour:
Et si j'ose, Madame, en croire l'apparence,
Vous avez à son mal plus de part qu'on ne pense.

ARGENIE.

Moi! Dorine; hé, comment?

DORINE.

Il ne vous aime pas.
Vous voyez que partout il évite vos pas;
Et je gage qu'il craint, qu'étant sa belle-mere,
Vous ne lui fassiez tort en lui donnant un frere.

Digitized by Google

ARGENIE.

Si c'eſt de là que vient ce mal enraciné,
Tout d'abord, comme toi, je l'avois ſoupçonné :
Mais c'eſt bien malgré moi que je me vois contrainte
A lui donner, Dorine, un tel ſujet de crainte.
Ma préſence à regret lui cauſe cet ennui,
Et j'en ſouffre, peut-être, autant & plus que lui.

DORINE.

Bon ! c'eſt un petit fat qu'il eſt bon de réduire,
Et que l'on mettra bien hors d'état de vous nuire.
Dès qu'il ſera guéri, ſous ombre de regner,
De vos yeux ſur le champ on le doit éloigner :
Par un heureux hymen vous en ſerez défaite ;
Et déja, ſans ſon mal, la choſe ſeroit faite.

ARGENIE.

Ne dit-on point à qui l'on engage ſa foi ?

DORINE.

Vous êtes tous les jours avec elle.

ARGENIE.

Qui ! moi !
Je ne la connois point.

Digitized by Google

DORINE.

C'est la reine de Créte.

ARGENIE.

Philoclée ?

DORINE.

Elle-même. Elle n'est pas mal faite:
C'est une aventuriere, à ce que chacun dit,
Qui ne manque non plus de beauté que d'esprit.
Voici comme, en deux mots, on compte son affaire :
Son peuple étoit mutin; elle étoit un peu fiere;
Ils se sont tant brouillés, je ne sai par quel sort,
Que le foible a cédé l'avantage au plus fort;
Si bien qu'il a fallu déloger sans trompette,
Et venir en ces lieux chercher une retraite.
Le roi doit la remettre au sein de ses états;
Le prince, en l'épousant, y doit suivre ses pas;
Et si l'ambition tyrannise son ame,
Il n'aura qu'à porter le sceptre de sa femme,
Jusqu'à ce que le tems unisse quelque jour
Celui de la naissance à celui de l'amour.

ARGENIE.

Qui déja de la sorte a pris soin de t'instruire ?

DORINE.

C'est un de mes amans. Qu'avez-vous à sourire ?

Digitized by Google

Oui, oui; c'eſt Arlequin, dont j'aime mieux
l'amour
Que de trente Seigneurs que je vois à la cour.
Il va droit à ſes fins avec ſon badinage;
Quelque fou qu'il paroiſſe, il n'en eſt pas moins
ſage:
C'eſt un homme entre nous très-bon à ménager;
Dans tous vos intérêts je le veux engager.
Il connoît mieux qu'un autre & la cour & la
ville;
Et tel qui rit de lui, n'eſt pas le plus habile.

ARGENIE.

Je te crois.

DORINE.

Ainſi donc il faut montrer à tous
Un accueil ſociable, un air affable & doux;
Et même pour Almire avoir quelque maniere
Qui ne ſoit pas toujours ſi rude ni ſi fiere.

ARGENIE.

Almire! ah! que je hais ſes importuns diſcours!
Dans mon appartement je la trouve toujours;
En quelque lieu que j'aille, elle eſt à ma rencontre,
Partout où je la fuis, mon malheur me la montre.

Digitized by Google

Elle assiege ma porte : ah ! qu'on est malheureux,
Dorine ! & qu'à la cour il est de ces fâcheux !

DORINE.

N'importe, quelquefois elle est divertissante ;
Et d'ailleurs, quoi qu'on die, elle est toute puissante.
Il n'est point à la cour de fête ou de festin
Où, sans être priée, elle n'aille soudain.
Chez les grands à toute heure on la voit s'introduire ;
Elle a toujours, pour rien, cent secrets à leur dire.
Quelqu'éclat dans sa race, & l'âge de vingt ans,
Font qu'on l'excuse un peu du côté du bon sens.
L'on dit même, & ce bruit fait assez de vacarmes,
Que la langueur du prince est l'effet de ses charmes,
Et que le roi lui-même, avant que de vous voir,
Avoit de ses attraits ressenti le pouvoir.
Je ne sai s'il est vrai, mais c'est tant de mystere
Pour la faire parler, quand elle veut se taire,
Et de tous ses secrets je fais si peu de cas,
Que j'aime mieux cent fois qu'elle ne parle pas.

Digitized by Google

Voilà succintement les principales causes
Par qui, dans cette cour, s'agitent toutes choses.
Je ne vous parle point de tous nos jeunes gens
Luisans, polis & beaux, apprentifs courtisans,
Qui marmotant quelqu'air d'une piece à la mode,
S'estiment plus savans qu'Homère, & qu'Hésiode,
Censurent hautement leurs ouvrages divers,
Et ne connoissent pas la prose ni les vers.
Quand nous aurons le tems, j'en dirai davantage,
Et je m'arrêterai sur chaque personnage.
On vient à nous.

ARGENIE.

O ciel, qui connois mon tourment,
Ne puis-je en liberté soupirer un moment!

SCENE II.

PHILOCLÉE, ARGENIE, DORINE.

PHILOCLE'E.

MAdame, permettez qu'une reine exilée
Se plaigne à vous des maux dont elle eſt accablée.
Juſques à quand le roi prétend-il différer
A me donner l'appui qu'il me fait eſperer ?
Penſe-t-il qu'à des jeux, vainement occupée,
Je laiſſe à des mutins ma couronne uſurpée,
Et que tous les apprêts que l'on fait éclater,
Eloignés de mon trône aient de quoi me flatter ?
Pour engager le roi de tenir ſa promeſſe,
Madame, c'eſt à vous qu'il faut que je m'adreſſe ;
A vous en qui je mets mon plus ſolide eſpoir,
Puiſqu'enfin ſur ſon cœur vous avez tout pouvoir,
Et que, par votre rang, je vous crois obligée
A prendre le parti d'une reine outragée.

ARGENIE.

Digitized by Google

ARGENIE.

Je ne suis en ces lieux que depuis quelques jours,
Madame, & mon pouvoir est d'un foible secours:
De la cour comme vous ignorant les intrigues,
Je ne sai point encor ses partis ni ses brigues.
Mais quand vous le voudrez, les ministres du roi,
De vos commandemens se feront une loi;
A le presser pour vous ils n'auront point de peine.

DORINE.

Il est vrai; sans cela votre esperance est vaine;
Ils possedent du maître & l'oreille & le cœur.

PHILOCLE'E.

Moi! j'irois lâchement mendier leur faveur?
Et de mon rang par-là démentant la noblesse...

DORINE.

Madame, ce qui sert n'est point une bassesse.
Pour venir à ses fins, tous moyens sont permis.
Il est bon de flatter ses propres ennemis;
Et quiconque à la cour n'a pas cette prudence...

PHILOCLE'E.

Je sai de leurs pareils ce qu'il faut que je pense;

Digitized by Google

Par leurs retardemens je conçois leurs projets.
Leur regne est dans la guerre & non pas dans la paix ;
C'est à la prolonger que tendent leurs pratiques.
Ils tirent leur bonheur des miseres publiques ;
Et tant qu'ils ont moyen de les entretenir,
On ne doit pas conter qu'elles puissent finir.

ARGENIE.

Hé bien, si ce moyen ne peut vous satisfaire,
Faites parler le prince ; il peut tout sur son pere.
Où pouvez-vous fonder un plus solide espoir,
Puisqu'enfin sur son cœur vous avez tout pouvoir,
Et que bientôt l'hymen vous joignant l'un & l'autre,
Ne doit plus séparer son intérêt du vôtre ?

PHILOCLE'E.

Madame, cet hymen n'est pas bien arrêté ;
J'y trouve tous les jours quelque difficulté ;
Et de tant de longueurs, je vois ce qu'il faut craindre.

ARGENIE.

C'est l'effet du malheur qui nous force à le plaindre.
Mais un si grand mérite a de quoi vous charmer,
Madame, & sans rougir vous le pouvez aimer.

Digitized by Google

PHILOCLÉE.

Moi, l'aimer ! moi, brûler d'une flamme insensée !
Madame, d'autres soins occupent mon penſée.
Quand j'ai promis ma main, mon esprit abuſé
A cru qu'il ne vengeoit tout étoit disposé.
Mais on ne verra point un pareil hyménée,
Qu'au rang de mes ayeux je ne ſois ramenée :
Je ſuis à qui s'engage à ſervir mon courroux ;
Et je cherche un vengeur, & non pas un époux.

DORINE.

Almire vient à vous, prenez garde, ſ...

ARGENIE.

Ah ! Dorine.

DORINE.

Ne vous aviſez pas de lui faire la mine.
Elle a partout des gens dont le zele indiſcret
L'avertit ſur le champ de tout ce qui ſe fait ;
Et l'on doit ménager quiconque lui reſſemble.

Digitized by Google

SCENE III.

PHILOCLÉE, ARGENIE, ALMIRE, DORINE.

ALMIRE.

QUe mon bonheur eſt grand de vous trouver enſemble !
Reines, en vérité ſouffrez qu'au nom de tous
Ma bouche, avec reſpect, ſe plaigne un peu de vous.
A peine dans nos jeux nos peuples vous ont vues ;
Que comme deux éclairs vous êtes diſparues.
La foule a mis obſtacle à mon empreſſement ;
J'ai couru vous chercher dans votre appartement ;
De votre prompt départ, inquiette, troublée,
J'ai paſſé chez le roi, j'ai fait deux tours d'allée ;
De vous faire ma cour j'avois perdu l'eſpoir,
Et je n'aſpirois plus à l'honneur de vous voir.

PHILOCLE'E.

L'on m'a dit qu'en ce lieu le roi devoit ſe rendre.
Pour certains intérêts je l'y venois attendre,

Digitized by Google

Madame, & ce deſſein conduit ici mes pas.

ARGENIE.

Et moi j'y voulois fuir la foule & l'embarras:
J'y croyois aux fâcheux n'être plus expoſée;
Mais il en eſt partout; je me ſuis abuſée.
Madame, à leurs regards on a beau ſe cacher;
Au bout de l'univers il viendroient vous chercher.

ALMIRE.

Il eſt vrai qu'il en eſt d'une étrange maniere:
Mais quoi! de ces gens là ne peut-on ſe défaire?
Quand ils ſont importuns, ne le ſauroient-ils voir?
Eſt-il ſi malaiſé de s'en appercevoir?

DORINE.

Madame, on lit fort bien dans les défauts des autres;
Mais nous ſommes toujours aveugles pour les nôtres:
C'eſt toujours le prochain que nous examinons,
Et nous faiſons ſouvent ce que nous condamnons.

PHILOCLE'E.

Rien ne m'étonne moins.

ARGENIE.

Rien n'eſt tant à la mode.

ALMIRE.

Pour moi ſi je croyois ſuivre cette méthode,

Digitized by Google

Je voudrois pour un mois m'exiler de la cour ;
On pourroit bien peut-être y presser mon retour.

PHILOCLÉE.

Ah ! je n'en doute point.

ALMIRE.

Il est certaines têtes...
Madame, il est des cœurs dont on fait les conquêtes :
Pour la danse & le chant, on a quelqu'agrément
Qui peut... Mais je me loue imperceptiblement.

DORINE.

Ah ! point du tout.

ALMIRE.

Au moins ce n'est pas là mon vice.
Jamais sur mon sujet je ne me rends justice.
Je suis humble ; & pourtant je sors d'une maison
Qui peut m'enfler le cœur, avec quelque raison.
A moins que de sortir d'une tige royale,
On sait que dans l'Elide elle a peu son égale.
Mais on vient me parler. L'avis est important.
Vous me le permettez.

A un Page.

Attendez un instant ;

Digitized by Google

En faveur de l'état j'espere cette grace.

PHILOCLE'E.

Ciel ! que nous direz-vous ? & qu'est-ce qui se passe ?

ARGENIE.

Le prince seroit-il plus mal qu'auparavant ?

PHILOCLE'E.

Des affaires de Crête auroit-on quelque vent ?

ALMIRE.

C'est plus que tout cela. Si vous voulez attendre,
Dans un moment ou deux je pourrai vous l'apprendre.

PHILOCLE'E.

Voyez donc ce que c'est.

DORINE.

Que sera tout ceci ?

ARGENIE.

Je ne sai qu'en penser.

UN PAGE, *après avoir parlé bas.*

On va se rendre ici.

ARGENIE.

Que j'ai d'impatience & de trouble dans l'ame !

Digitized by Google

PHILOCLE'E *voyant entrer l'écuyer d'Almire.*

Qu'eſt-ce encor ? Autre acteur !

ALMIRE.

Mon écuyer !

L'ECUYER.

Madame....

ALMIRE.

Approchez ſans rien craindre, & venez me parler.

ARGENIE.

Quelle confuſion !

PHILOCLE'E.

Comment la démêler.

ARGENIE.

Quelqu'étrange nouvelle eſt ſans doute arrivée.

PHILOCLE'E.

Peut-être à d'autres maux ſuis-je encor réſervée,
Et mon peuple achevant ſa noire trahiſon....

ARGENIE.

Je craindrois pour le prince, avec plus de raiſon ;

Son

Son mal à ce soupçon donne trop d'apparence.

ALMIRE *à sa suite.*

Allez ; retirez-vous, & gardez le silence.

PHILOCLE'E.

Hé bien ! qu'apprendrons-nous ?

ALMIRE.

Dieux ! qu'en peu de momens
On voit naître ici bas de grands événemens !

ARGENIE.

Comment ?

ALMIRE.

Premierement, avec toute sa suite,
Le roi vient en ce lieu.

PHILOCLE'E.

Lion m'en avoit instruite.
Passons.

ALMIRE.

Et pour les prix, il a tout disposé.

ARGENIE.

Venons au fait, Madame.

ALMIRE.

Il n'est pas malaisé.

Digitized by Google

Mais comme ce récit a droit de vous surprendre,
Donnez-vous, s'il vous plaît, la peine de m'entendre.

DORINE.

C'est fait.

ALMIRE.

En vous cherchant j'ai passé dans le bois,
Où j'avois par hazard entendu quelques voix.
Ma curiosité s'est soudain réveillée :
J'ai vu, qui le croiroit ! au bout d'une autre allée,
J'ai vu....

DORINE.

Qui ?

ALMIRE.

Pourriez-vous jamais l'imaginer ?

DORINE.

Non, aucune de nous n'a l'art de deviner.
Dépêchez-vous.

ALMIRE.

O Dieux ! Que d'apprêts incroyables !
Quel amas d'instrumens ! que de voix admirables !
Enfin, ce qu'on a vu de grand, de relevé,
N'approche point encor de ce que j'ai trouvé.

Digitized by Google

PHILOCLE.

Grace au ciel, je reviens de ma frayeur mortelle.

ARGENIE.

Ah ! je respire enfin.

DORINE.

C'est donc cette nouvelle

Qui regarde l'état ...

ALMIRE.

Tu ne peux concevoir

Que du prince, par-là, nous allons tout savoir.

DORINE.

Du prince !

ALMIRE.

Assurément. Une fête galante ...

Une chanson ... pour peu qu'on soit intelligente,

Et qu'avec tout cela l'on prenne bien son tems,

Découvrent à la cour des secrets importans.

DORINE.

Mais quel rapport peuvent-ils avoir à votre histoire ?

ALMIRE.

Quel rapport ! quel rapport plus que tu ne peux croire,

Je ne dis rien de plus : mais quand tout sera prêt,
Vous verrez ce que c'est ; vous verrez ce que c'est.

PHILOCLE'E.

Quelle preuve avez-vous qu'à des fêtes pareilles,
Un prince languissant...

ALMIRE.

Oh ! j'en crois mes oreilles,
Mes yeux ; & plus que tout, un certain intérêt.
Vous verrez ce que c'est ; vous verrez ce que c'est.

DORINE.

Mais encore....

ALMIRE.

En faut-il une preuve meilleure
Que moi, qui dans le bois l'ai trouvé tout-à-l'heure ?

PHILOCLE'E.

Dans le bois !

ARGENIE.

Juste ciel !

ALMIRE.

Oui dans le fond du bois.

Digitized by Google

DORINE.

Comment ! il est sorti ?

ALMIRE.

C'est la premiere fois.

PHILOCLE'E.

Personne n'en sait rien ?

ALMIRE.

Hé, voilà le mystere.

ARGENIE.

Quel charme l'attiroit dans ce lieu solitaire ?

ALMIRE.

Je ne sai quel dessein y conduisoit ses pas ;
Et quand je le saurois, je ne le dirois pas.
Mais comme je n'empêche aucune conjecture,
Je vais vous raconter toute cette aventure ;
Et vous verrez après que l'on n'avance rien,
Qu'on ne puisse prouver, & qu'on ne sache bien.
Par quelque bruit confus étant donc attirée,
J'ai vu le prince seul, & sa vue égarée :
Vous pouvez bien juger de mon étonnement.
Il m'a semblé d'abord voir un enchantement.
Ensuite, d'un endroit où je me suis cachée,
A le bien observer je me suis attachée.

Digitized by Google

Il s'eſt aſſis. Un page eſt alors ſurvenu.
Ils ont parlé tout bas : je ne l'ai pas connu.
Le prince entre ſes mains a remis des tablettes :
Le page a diſparu par des routes ſecrettes,
Pour obéir ſans doute à ſon commandement.
Le prince eſt retourné dans ſon appartement,
Non ſans avoir ſuivi des coutes ſdartées,
Qui du monde en tout tems ſont le moins fréquentées,
Et qui l'ont amené par un ſecret chemin,
Qui de ſon cabinet répond à ce jardin.
J'allois me retirer, lorſqu'une autre merveille
Sortant du fond du bois a frappé mon oreille.
C'étoient des voix : mais, Dieux ! des voix qui concertoient,
Et qui, par leurs douceurs, tous mes ſens enchantoient.
Enfin, juſqu'à la nuit j'y ſerois demeurée,
Si mon zele pour vous ne m'en eût retirée,
Y laiſſant à ma place, ainſi qu'on l'a pu voir,
D'aſſez bons ſurveillans pour faire leur devoir.

UNE VOIX *derriere le théatre.*

Ma langueur....

ALMIRE.

J'ai-je dû....

DORINE.

Il eſt vrai.

ALMIRE.

Paix ; ſilence.

Digitized by Google

LA VOIX.

Ma langueur s'accroît chaque jour,
Et pour cacher mon mal je me fais violence :
Mais si je ne romps le silence,
Vous ne sauriez connoître mon amour.

PHILOCLE'E.

C'est quelqu'amant caché.

ARGENIE.

C'est quelqu'un qui vous aime.

PHILOCLE'E.

C'est à vous qu'on en veut.

ARGENIE.

C'est plutôt à vous-même.

DORINE *à Almire.*

Vous riez : c'est à vous peut-être ? hé, pourquoi non ?

ALMIRE.

Souvent tel croit railler, qui parle tout de bon.
Je ne dis rien au moins, Dorine ; mais peut-être
J'en pourrois dire plus que je n'en fais paroître.

Digitized by Google

DORINE.

Je crois fort que le prince a part à tout ceci.

ALMIRE.

Vous ne vous trompez pas ; cela peut être ainſi.

ARGENIE.

Je ne ſais où j'en ſuis, Dorine ; & plus j'y penſe,
Plus....

PHILOCLE'E.

Ecoutons encor ; voici qu'on recommence.

LA VOIX.

Chacun ignore le myſtere
Des feux dont je me ſens brûler :
L'amour veut me faire parler ;
Mais le reſpect plus fort me contraint de me taire.

PHILOCLE'E.

Mais ſi c'étoit le prince, à quoi bon ſe cacher ?

ALMIRE.

C'eſt qu'il aime un objet ; qu'il a peur de fâcher.

ARGENIE.

Qui pourroit méconnoître un mérite ſi rare ?

ALMIRE.

N'eſt-il point des beautés dont le goût eſt bizarre

Digitized by Google

A qui voulant conter un amoureux ennui,
On n'ose s'exprimer que par la voix d'autrui ?

DORINE *à Argenie.*

Madame, le roi vient.

SCENE IV.

IPHITE, PHILOCLÉE, ARGENIE, DORINE, ALMIRE, *Suite du Roi.*

PHILOCLE'E.

SEigneur, je viens d'apprendre
Que pour me rétablir on peut tout entreprendre.
Le chef des révoltés a de son sang trempé
Le trône qu'à sa reine il avoit usurpé :
Songeons à profiter de leurs propres querelles ;
Hâtons-nous d'accabler le reste des rebelles ;
Et que tous vos soldats, prompts à les prévenir,
Soient comme autant de Dieux qui viennent les punir.

Digitized by Google

IPHITE.

Madame, à vous servir ma parole m'engage;
En douter un moment, c'est me faire un outrage.
Mais que peut faire un roi pour le secours d'autrui,
Si dans sa propre cour il ne peut rien pour lui?
Vous savez, pour mon fils, jusqu'où va ma tendresse:
Un chagrin dévorant le consume sans cesse;
Et lorsque chaque instant me le peut enlever,
Puis-je avoir d'autres soins que ceux de le sauver?
Cette illustre beauté, qui de notre hyménée
Voit aussi reculer l'éclatante journée,
En devroit, comme vous, ressentir quelque aigreur;
Mais elle compatit à ma juste douleur;
Et sans doute elle voit que l'amour paternelle
N'altere point l'ardeur dont je brûle pour elle.
Madame, au nom des Dieux, attendez que mon fils
M'acquitte des secours que je vous ai promis:
Mes soldats avec lui, certains de la victoire,
En seront plus ardens pour courir à la gloire;
Et je croirois moi-même augmenter son ennui,
Si je m'en reposois sur d'autres que sur lui.

Digitized by Google

PHILOCLE'E.

Seigneur, mes sentimens doivent céder aux vôtres ;
Et sans approfondir ni les uns, ni les autres,
Puisque vous le voulez, j'attendrai quelques jours,
Et veux, pour votre gloire, en croire vos discours.
Mais, sans plus m'amuser d'espérances frivoles,
Si je vois les effets démentir les paroles,
La Grece a d'autres rois que je puis employer,
Et qui me serviront sans se faire prier.

SCENE V.

IPHITE, ARGENIE, ALMIRE, DORINE, *Suite.*

IPHITE.

Qu'elle prend peu de part au tourment qui me presse !
O vous, mes vrais amis ! & vous, belle princesse,

Sur le mal de mon fils donnez-moi quelque jour.

ARGENIE.

En puis-je plus savoir que toute votre cour?

ALMIRE.

Seigneur, si je l'osois, j'en dirois quelque chose.

IPHITE.

Ah! dites promptement, que tardez-vous?

ARMIRE.

Je n'ose,
Et je crains justement que ma sincérité
Ne soit pas agréable à votre majesté.

IPHITE.

Au contraire, Madame, il faut ne me rien taire;
Sur le sort de mon fils rien ne peut me déplaire.

ALMIRE.

Seigneur, si parles yeux on peut juger du cœur,
Je crois que de l'amour procede sa langueur.

IPHITE.

Quoi! mon fils aimeroit! & pourquoi me le taire?

ALMIRE.

C'est peut-être par crainte ou respect pour son pere;

Digitized by Google

Et tel objet peut-être est par lui souhaité,
Que vous-même autrefois n'avez pas rebuté.

ARGENIE, à Dorine, bas.

Dorine, je me meurs si ce discours ne cesse.

DORINE.

Laissez faire. Seigneur, sans chercher de finesse,
Je croi que sa langueur, & son mortel ennui,
Viennent de quelque sort qu'on a jetté sur lui.
Vous savez ce que peut l'art de la Thessalie.

IPHITE.

Je n'ai jamais trop cru tout ce qu'on en publie.
Mais comme il me paroît qu'en un pressant danger
Il n'est point de secours qu'on doive négliger;
De tous les enchanteurs que la Grece renomme,
J'ai ouï qu'Artemidore est le plus habile homme;
Et j'ai lieu d'espérer qu'avant la fin du jour,
Attiré par mes dons, il sera dans ma cour.

Digitized by Google

SCENE VI.

IPHITE, ARGENIE, ALMIRE, ARLEQUIN, DORINE, *Suite.*

ARLEQUIN *riant.*

AH ! Ah !

IPHITE.

Qu'eſt-ce, Arlequin ?

ARLEQUIN.

Le groſſier ſçait-il ſe plaire ?
Ah ! ah !

IPHITE.

C'eſt fort bien, mais encore ?

ARLEQUIN *riant.*

Oh ! le ſot perſonnage
Qui vient guérir ici Monſeigneur votre fils,
Et qui, pour cette cure, excuſez ſi j'en ris,
Ne prétend employer, à ce qu'il vient de dire,
Que de vieux parchemins, des images de cire,

Des anneaux constellés, des peaux de loup-garou,
Des panaches de cerf, & des œufs de coucou.
Ah ! ah !

IPHITE.

Que fait mon fils ?

ARLEQUIN *pleurant.*

Hi ! hi ! cette demande
Me fait changer de ton, tant ma douleur est grande.
Il a passé trois nuits sans reposer jamais ;
Il a passé trois jours sans tâter d'aucun mets :
Avec ses déplaisirs il n'a mi paix, ni treve.
Vingt fois en un quart d'heure il se couche & se leve.
Et durant tout ce tems d'amertume & d'ennui,
Je n'ai fait que le plaindre & gémir près de lui.
Hi ! hi !

ALMIRE.

Sans le quitter ?

ARLEQUIN.

Oui, Madame, oui je meure.
Si vous voulez pourtant en excepter quelque heure
Que dans son cabinet il a voulu passer,
Où jamais les chiens ne vont l'embarrasser.

Digitized by Google

ALMIRE.

Hé, de ce cabinet, sans suite, sans escorte,
Il ne peut pas sortir par une fausse porte ?

ARLEQUIN.

Si fait : mais....

ALMIRE.

Justement dans le bois du jardin
Cette porte répond.

ARLEQUIN.

Il est vrai.

ALMIRE.

Ce matin,
C'est là que je l'ai vu.

IPHITE.

Vous, Madame ?

ALMIRE.

Moi-même.

ARLEQUIN.

Oh ! cela ne se peut ; son erreur est extrême :
Car, avec cette clef, comment sortiroit-il ?

ALMIRE.

Pour vivre auprès des grands, tu n'es guere subtil.
Ce

Digitized by Google

Ce seroit à l'amour un bien léger obstacle ;
Et deux clefs, quand il veut, ne sont pas grand miracle.
Seigneur, je vous ai dit tout ce que je savois,
Et je n'ai fait par-là que ce que je devois.
Le reste vous regarde : & sur mes conjectures,
C'est à vous maintenant à prendre vos mesures.
Mais, de quelque façon que vous puissiez agir,
Si c'étoit devant moi, j'aurois trop à rougir.

SCENE VII.

IPHITE, ARGENIE, ARLEQUIN, DORINE.

ARLEQUIN.

Jusqu'au revoir, Madame. Elle a sa bonne dose....

IPHITE.

Laisse là cette folle, & parlons d'autre chose.
O mon cher Arlequin ! puis-je compter sur toi ?

ARLEQUIN.

Vous me connoissez trop pour douter de ma foi.

Digitized by Google

IPHITE.

C'est par cette raison que ton roi, qui s'implore,
Espere plus en toi qu'en l'art d'Archemidore.

ARLEQUIN.

Par où puis-je, Seigneur, répondre à vos souhaits ?

IPHITE.

Le prince aime à te voir, & te dit ses secrets.

ARLEQUIN.

Il est vrai qu'autrefois, ne songeant qu'à lui plaire
J'étois de ses secrets l'heureux dépositaire ;
Il n'avoit point (ah moi de divertissement)
Tout ce que je disois lui paroissoit charmant :
Mais qu'on est, à la cour, sujet à l'inconstance !
Notre faveur finit, qu'à peine elle commence.
Hé ! qu'on parle souvent pour ne rien dire bouffons,
Pour une fois qu'on rit de ce que nous disons !

IPHITE.

Je connois tes talens, & je leur rends justice.
Enfin, cher Arlequin, n'as-tu par quelqu'artifice,
Par quelqu'heureux détour, tu pouvois arracher
Le secret que mon fils s'obstine de cacher,

Digitized by Google

Tu sauverois ensemble & le fils & le pere ;
Je te regarderois comme un Dieu tutelaire ;
Ma cour entre nous deux partageroit ses soins.

ARLEQUIN.

Seigneur, je me connois, & me contente à moins.
Lorsque l'on promet tant, l'on tient fort peu de chose.

IPHITE.

Non ; que sur mes sermens ton esprit se repose.
J'en atteste les Dieux, si tu peux réussir,
Il n'est rien qu'en ces lieux tu ne puisses choisir :
Il n'est charge, il n'est rang que je ne te destine.

ARLEQUIN.

Gardez tous vos présens : je ne veux que Dorine.

IPHITE.

Quoi, Dorine te plait ?

ARLEQUIN.

Je l'avoûrai, Seigneur ;
D'elle seule dépend mon souverain bonheur :
Et comme votre exemple est ma regle constante,
La maîtresse vous charme, & j'aime la suivante.
C'est ainsi que l'amour en veut à tous les rangs :
Les petits, dans cet art, ne cédent pas aux grands ;

Digitized by Google

Et c'est un champ ouvert pour les uns & les autres,
Où souvent mes pareils l'emportent sur les vôtres.

IPHITE.

Hé bien! si tu me sers, je te donne ma foi
Que Dorine jamais n'épousera que toi.

A Argenie.

Vous y consentez bien?

ARGENIE.

Vous en êtes le maître.

ARLEQUIN.

Vivat. Je suis content autant qu'on le peut être.
Je ne puis maintenant manquer de réussir.

IPHITE *à Argenie.*

Allons voir l'enchanteur; & laissons-les agir.

Digitized by Google

SCENE VIII.

ARLEQUIN, DORINE.

DORINE.

DU Seigneur Arlequin j'admire la prudence ;
Il ne veut rien devoir à sa persévérance.
La lenteur en amour ne l'accommode pas,
Et les plaisirs tardifs sont pour lui sans appas.
Est-ce ainsi qu'en Elide un amant se déclare ?

ARLEQUIN.

Que veux-tu ? chez les grands l'occasion est rare.
Il faut en profiter sitôt qu'elle nous rit ;
On la perd pour toujours si on ne la saisit :
Et je suis en état, grace à ces avantages,
D'offrir à tes beaux yeux de plus brillans hommages.

DORINE.

Après l'aveu du maître, il ne vous manque rien.

ARLEQUIN.

Je n'ai rien fait encor, si je n'ai pas le tien.

Digitized by Google

Mais lorsqu'en ta faveur mon choix se détermine....

DORINE.

Gardez tous vos présens ; je ne veux que Dorine.
C'est un moyen très-propre à me faire sa cour,
Et montrer que pour moi l'on a beaucoup d'amour.

ARLEQUIN.

Te préférer aux dons que le roi me veut faire,
C'est un crime, il est vrai, digne de ta colere.
Laissons cela, te dis-je ; & loin de nous brouiller,
D'un accord mutuel songeons à travailler.
Veux-tu m'aider, Dorine, à faire une fortune,
Qu'avec toi désormais je dois rendre commune ?
Le veux-tu ? touche là.

DORINE.

Je n'y puis résister.

ARLEQUIN.

Le prince est amoureux, je n'en saurois douter:
Mais c'est à découvrir l'objet de sa tendresse
Que nous aurons besoin de toute notre adresse.

DORINE.

Quand tu le crois amant, ne te trompe-tu pas ?

ARLEQUIN.

Point: je sens les amans de plus de trente pas.

Digitized by Google

D'esprit plus que de corps il me paroit malade :
Le port, la voix, les yeux, tout me le persuade ;
Mais ce qui marque mieux un cœur vraiment épris,
C'est qu'à faire des vers je l'ai souvent surpris.

DORINE *riant.*

Le prince fait des vers !

ARLEQUIN.

Est-ce un sujet de rire ?

DORINE.

Il fait des vers ! ah ! ah !

ARLEQUIN.

Comment donc ?

DORINE.

C'est tout dire ;
Je ne demande plus la cause de son mal.

ARLEQUIN.

Ce mal, en ce cas là, seroit donc général ;
Car faire ici des vers, mon enfant, c'est la mode.
Depuis que dans ces lieux nous avons Hesiode,
Dont le dernier ouvrage a si bien réussi,
Toute la cour s'en mêle, & je m'en mêle aussi.

Digitized by Google

DORINE.

Tu t'en mêles ?

ARLEQUIN.

Sans doute ; & de plus je m'en pique,
Quand j'ai fait de beaux vers, de les mettre en
musique.

DORINE.

Oh ! oh !

ARLEQUIN.

Pour en juger, veux-tu sur mon amour
Entendre un impromptu que je fis l'autre jour ?

DORINE.

Volontiers.

ARLEQUIN.

Tu verras que la pensée est rare.

DORINE.

Je le crois.

ARLEQUIN.

Veux-tu l'air en *b* mol ou *b* quarre ?
Choisis.

DORINE.

Je n'entens rien à tous ces termes là.

ARLEQUIN.

Ce sont termes de l'art. La, la, la : m'y voilà.
Ah !

Digitized by Google

Ah ! Dorine,
Sans deſſein
Tu m'as percé la poitrine,
Tu m'as embraſé le ſein :
Mais l'amour, belle aſſaſſine,
Te garde un pareil deſtin.
Car quoique tu ſois bien fine,
Il eſt encore plus fin.

Remarque bien ce tour, & ſurtout cette fin.

Mais l'amour, belle aſſaſſine,
Te garde un pareil deſtin.
Car quoique tu ſois bien fine,
Il eſt encore plus fin.

Avec ces beaux talens, ô beauté ſans pareille !
Ne puis-je vous toucher rien de plus que l'oreille !

DORINE.

Que ne peut point prétendre un homme ſi parfait ?

ARLEQUIN.

Souffre donc qu'un baiſer....

DORINE.

Ce n'eſt pas là le fait.
En quoi puis-je t'aider ? tu n'as qu'à me l'apprendre.

Digitized by Google

ARLEQUIN.

En allant voir les jeux, où chacun doit se rendre,
Il ne faut qu'engager la princesse un moment
A venir voir le prince à son appartement;
Et j'aurai soin qu'Almire, & la reine de Créte,
Viennent s'y rendre aussi.

DORINE.

C'est une affaire faite.
Mais que je tache....

ARLEQUIN.

Adieu: ne me demande rien;
Quand il en sera tems, tu sauras tout.

DORINE.

Fort bien.

Fin du premier Acte.

Digitized by Google

PREMIER INTERMEDE.

Le théâtre représente le vestibule de l'appartement du prince, où une troupe de Magiciens font un enchantement pour sa guérison.

ARTHEMIDORE.

J'Arrache à la Parque ennemie
Tous ceux que je viens secourir ;
Il n'est point de maux dans la vie,
Que mon art ne sache guérir :
Pourquoi faut-il que ma science,
Sur ceux que l'amour fait souffrir,
Ne puisse étendre sa puissance ?

Quand l'amour blesse de ses traits
Un cœur dont le mal est extrême,
Il n'appartient qu'à ce Dieu même
De guérir les maux qu'il a faits.

Vous, pour qui la nature
N'a point de voiles ténébreux,
Joignez à mes secrets vos efforts généreux.

Digitized by Google

Le plus beau des mortels va perdre la lumiere,
Si vous ne l'arrachez à son sort rigoureux.

Des portes des royaumes sombres,
Qu'il est beau de le ramener,
Et de trouver parmi les ombres
Les secours que les Dieux auroient dû lui donner !

CHŒUR.

Divinités des noirs abîmes,
Epargnez aujourd'hui le plus beau des mortels ;
Contentez-vous de ces victimes
Que nous offrons à vos autels.

ARTHEMIDORE.

Dieu terrible,
Monarque inflexible
Du sombre séjour,
Laisse encore au jour
Cette fleur naissante,
Pour qui tu ne perds que l'attente
De la voir briller dans ta cour.

CHŒUR.

Dieu terrible, &c.

Digitized by Google

ARTHEMIDORE.

La terre ſous nos pas ne s'ouvre point encore :
Du brûlant Phlégéton je ne vois point les bords.
Pour me faire obtenir le ſecours que j'implore,
Redoublez vos clameurs; augmentez vos efforts.

CHŒUR.

Que nos cris s'entendent
De tout l'univers ;
Qu'ils deſcendent
Juſques dans le fond des enfers.

Digitized by Google

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CHOREBE, ARLEQUIN, CIPARISSE.

CIPARISSE *aux Magiciens.*

Vos myſteres, vos chants ſont ici trop de bruit ;
Pourſuivez-les ailleurs. Le prince qui me ſuit,
Pour avoir un champ libre à ſon inquiétude,
Dans cet appartement cherche la ſolitude.
Sortez tous.

ARLEQUIN *à part.*

C'eſt lui-même ; obſervons-le d'ici.

CHOREBE.

A-t-on chanté mes vers ?

ARLEQUIN.

Que veut dire ceci ?

Digitized by Google

CIPARISSE.

Seigneur, ne craignez point que l'on vous en soupçonne ;
Je sai mieux obéir aux ordres qu'on me donne ;
Et peu de courtisans, chargés du même emploi,
S'en seroient mieux tirés qu'un enfant tel que moi.

CHOREBE.

Mes tablettes.

CIPARISSE.

Seigneur, j'en savois l'importance,
Et pour les oublier j'avois trop de prudence :
Les voici.

CHOREBE.

Qu'on m'approche un siége.

CIPARISSE.

Le voilà.

CHOREBE.

Va-t-en.

ARLEQUIN.

Voyons la fin de ces préludes là.

CHOREBE.

Et si quelqu'un venoit, fût-ce le roi lui-même,
Dis que j'ai pris ce tems sur ma douleur extrême ;

Digitized by Google

Pour tâcher de goûter une heure de sommeil.

CIPARISSE.

Nul n'entrera, Seigneur, qu'après votre réveil.

SCENE II.

CHOREBE, ARLEQUIN.

CHOREBE.

CRois-tu que du repos je connoisse les charmes ?
Je t'éloigne de moi pour te cacher mes larmes :
Et mon cœur de ses feux trop vivement atteint,
Ne peut même goûter la douceur d'être plaint.
Puis-je vivre & languir dans cet état terrible ?
Essayons toutefois, s'il seroit impossible
Qu'un moment de sommeil ne calmât tant d'ennuis.

ARLEQUIN.

Il s'agit.

CHOREBE.

Dieux cruels !

ARLEQUIN.

Il rêve.

CHOREBE.

Je ne puis.

Digitized by Google

Voyons si ce dépôt de mes peines secrettes
Aura plus de pouvoir.

ARLEQUIN.

Il ouvre ses tablettes.

CHOREBE.

Ma langueur s'accroît chaque jour,
Et pour cacher mon mal je me fais violence ;
Mais si je ne romps le silence,
Vous ne sauriez connoître mon amour.
Hélas !

ARLEQUIN.

Il lit.

CHOREBE.

Chacun ignore le mystere
Des feux dont je me sens brûler :
L'amour veut me faire parler,
Mais le respect plus fort me contraint de me taire.
Sort barbare !

ARLEQUIN.

Ses yeux se rempliſſent de pleurs.

CHOREBE.

Ma constance est à bout : je céde à mes douleurs.

Digitized by Google

ARLEQUIN.

C'eſt trop l'abandonner à ſa mélancolie;
Il le faut aborder.

CHOREBE.

Que fait-on de la vie,
Quand on ſouffre des maux pires que le trépas!
Hom!

ARLEQUIN.

Il eſt ſi troublé qu'il ne m'apperçoit pas.

CHOREBE.

Dieux cruels, qui voulez que ma vertu ſuccombe,
Je ſaurai, malgré vous, l'emporter ſous la tombe;
Et j'oſe défier les cruautés du ſort
De pouvoir de ma bouche arracher....

ARLEQUIN *heurtant contre le prince, & ſe laiſſant tomber.*

Je ſuis mort.

CHOREBE.

Qu'eſt-ce? Arlequin!

ARLEQUIN.

Seigneur.

CHOREBE.

Eſt-ce toi?

Digitized by Google

ARLEQUIN.

C'eſt moi-même,
Dont tous les os briſés... Ah !

CHOREBE.

Ton audace extrême
Mériteroit encore un plus dur châtiment.
Entrer à mon inſçu dans mon appartement !
S'y gliſſer ſans mon ordre, & malgré ma défenſe !

ARLEQUIN.

Je n'étois pas inſtruit de cette circonſtance.

CHOREBE.

Et ſe jetter encore au devant de mes pas !

ARLEQUIN.

Excuſez-moi, Seigneur, je ne vous voyois pas.

CHOREBE.

Je hais ces contretems de froide raillerie.

ARLEQUIN.

Quand on eſt bien avant dans quelque rêverie,
Aucun objet alors ne frappe plus les yeux.
Je ne ſai par quel ſort je me trouve en ces lieux ;
Et mon erreur encor me ſeroit inconnue,
Si ma chute, Seigneur, n'eût deſſillé ma vue.

Digitized by Google

CHOREBE.

C'eſt rêver un peu fort. Mais, ſans être indiſcret,
Peut-on vous demander quel en étoit l'objet ?
On n'eſt point ſi diſtrait ſans quelque grande affaire.

ARLEQUIN.

Ah ! ne m'impoſez pas une loi ſi ſevere ;
Epargnez-moi, Seigneur, la peine d'un aveu
Qui me coûteroit trop, & vous toucheroit peu.
Qui brave, comme vous, l'amour & ſa puiſſance,
Pour les maux des amans n'a gueres d'indulgence.

CHOREBE.

Quoi, mon cher Arlequin, tu ſerois amoureux ?

ARLEQUIN.

Ah ! quel tourment d'aimer ſans eſpoir d'être heureux !

CHOREBE.

Qui ! toi ?

ARLEQUIN.

Jugez, Seigneur, combien je ſuis à plaindre ;
J'aime en un lieu ſi haut que je n'y puis atteindre.

Digitized by Google

CHOREBE.

Quoique je n'aime point, je plains tous les amans;
Et si j'aimois jamais, j'aurois tes sentimens;
Je ne brûlerois point pour des beautés communes,
Et nous serions tous deux compagnons d'infortunes.
Car enfin, quand l'amour nous fait prendre un vainqueur,
Un beau choix fut toujours la marque d'un grand cœur.
J'aime à voir un mortel, s'il a cette foiblesse,
Jusques dans le ciel même élever sa tendresse,
Et mêler à ses feux un peu d'ambition,
Quand il devroit subir la peine d'Ixion.
Mais s'il voit que le ciel, impuissant en miracles,
Ait mis à son bonheur de si puissans obstacles
Qu'il ne puisse, sans crime, esperer d'être heureux;
Je veux que dans son cœur il renferme ses feux,
Et qu'il meure plutôt d'amour & de tristesse,
Que d'oser prononcer le nom de sa déesse.
Voilà quel je serois, si jamais, comme toi,
J'adorois un objet qui ne pût être à moi.

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Seigneur, je l'avouerai, dans le mal qui m'accable,
De ces grands sentimens je ne suis pas capable.
Je sais que le silence augmente la douleur;
Qu'il est doux d'exprimer ce qu'on a dans le cœur;
Qu'un amant, dans le tems qu'il faut qu'il se contraigne,
A besoin des conseils d'un ami qui le plaigne:
Et j'aurois de la peine à garder mon secret,
Si je croyois trouver un confident discret.

CHOREBE.

Ah! si tu me crois propre à cette confidence,
Ne crains point avec moi de rompre le silence.
En toute sûreté tu peux me confier....

ARLEQUIN.

Ah! Seigneur, jusques-là je ne puis m'oublier.

CHOREBE.

Ne me regarde point, si mon soin t'importune,
Par le rang que sur toi me donne la fortune;
Voi-moi comme un ami, qui sans rien exiger,
Ne veut savoir tes maux que pour les partager.
Tu peux rompre à présent, ou garder le silence;
Je t'en laisse le maître.

ARLEQUIN.

Après cette assurance,

Digitized by Google

Quel secret peut tenir contre tant de bonté !
Mais que penserez-vous de ma témérité,
Lorsqu'en vous déclarant l'objet de sa tendresse,
Arlequin vous dira qu'il aime la princesse ?

CHOREBE.

La princesse !

ARLEQUIN.

A ce nom, pour mon égarement
Je ne suis point surpris de votre étonnement.
Déja pour me guérir du mal qui me possede,
J'ai cent fois appellé la raison à mon aide :
Mais jamais un amour si fort, si violent,
Ne s'empara d'un cœur....

CHOREBE.

Taisez-vous, insolent ;
Vous convient-il d'offrir un sacrilege hommage
A celle qui des Dieux est la plus belle image ?
D'un amour téméraire est ce à vous de brûler ?
Que dis-je ! vil mortel, est-ce à vous d'en parler ;
Tandis qu'il est des rois plus dignes de lui plaire,
Qui vont mourir peut-être à force de se taire ?
Car enfin, croyez-vous que tant de demi-Dieux,
Pour un si digne objet, n'aient pas les mêmes yeux,

Et que vous seul, brûlant d'un amour téméraire,
Voyez d'un œil jaloux le bonheur de mon pere ?
Otez vous de mes yeux. Sortez de ce palais.
Fuyez, & gardez-vous d'y paroître jamais.

ARLEQUIN *à part.*

Me voici, peu s'en faut, éclairci du mystere.

CHOREBE.

Qu'ai-je dit ! où m'emporte une injuste colere ?
Par quelle dureté, quelle injuste loi
Punis-je en Arlequin ce que j'excuse en moi ?
Prévenons les effets de sa douleur mortelle ;
Il faut le rappeller. Arlequin.

ARLEQUIN.

Qui m'appelle ?

CHOREBE.

C'est moi ; revien.

ARLEQUIN.

Seigneur, je vous l'avois bien dit
Que mon sincere aveu....

CHOREBE.

Ton remords me suffit.
Je te pardonne tout, pourvu que dans ton ame,
Jusqu'au dernier soupir tu renfermes ta flâme ;
Qu'attentif

Digitized by Google

Qu'attentif à cacher le trouble de tes ſens,
Tu ne parles qu'à moi des troubles que tu ſens.
Je veux que ſans omettre aucune circonſtance,
Ta bouche de tes feux m'apprenne la naiſſance;
En quels tems, en quels lieux commença leur ardeur,
Et quels progrès enſuite elle a fait ſur ton cœur.
Je prétens être inſtruit de tout ce qui s'y paſſe;
A ce prix ſeulement je te remets ta grace.

ARLEQUIN *à part.*

Il faut à ſon ſecret porter les derniers coups.

haut.

Par ce triſte récit, à quoi m'expoſez-vous?
Trop heureux ſi le ſort m'eût fait ceſſer de vivre
Le jour que dans Argos j'eus l'honneur de vous ſuivre!
C'eſt là qu'en arrivant, ce chef-d'œuvre des cieux,
Pour la premiere fois ſe fit voir à mes yeux.
Quand vous-même, abordant le trône de ſon frere,
Vintes la demander pour le roi votre pere:
Dieux! quel vif incarnat, enfant de la pudeur,
Des lys de ſon viſage anima la blancheur,
Lorſque par ſa réponſe elle ne tarda guere
De confirmer le don qu'on venoit de vous faire!

Ah ! toute ma raiſon, dans ce moment fatal,
Ne me put empêcher de haïr le rival,
Dont je ne puis ſonger, ſans des tranſports de rage,
Qu'un ſi rare tréſor devenoit le partage.

CHOREBE *à part.*

Ah ! voilà de mon ſort le fidele récit ;
Et je me reconnois à chaque mot qu'il dit.

ARLEQUIN.

N'eſt-ce point abuſer de votre patience,
Que d'oſer plus avant, ...

CHOREBE.

D'où vient ta défiance ?
Pourſuis.

ARLEQUIN.

Le roi d'Argos, pour l'hymen de ſa ſœur,
Fit célebrer des jeux dont vous eutes l'honneur :
D'une bague de prix votre main fut ornée,
Et cette chaîne d'or me fut auſſi donnée.
Ah ! lorſque ſur ſa main, dont l'éclat me charma,
Par un baiſer brûlant ma bouche s'imprima,
Le ſort des immortels ne me fit plus d'envie ;
Et je crus à ſes pieds que mon ame ravie,

Digitized by Google

Dans les doux mouvemens qui vinrent me saisir,
M'alloit abandonner à force de plaisir.

CHOREBE.

O jour également trop cher à ma mémoire !

ARLEQUIN.

Mais les tems sont changés. Acheve ton histoire.

ARLEQUIN.

Le reste est un tissu de chagrins & de maux.
La princesse avec nous quitte les murs d'Argos ;
A peine suis-je ici, que mes peines secrettes
Se redoublent encor par l'état où vous êtes.
Mais vous souffrez des maux que le tems peut guérir ;
Et rien que le trépas ne peut me secourir.
Voilà fidelement l'abrégé de mes peines.

CHOREBE.

O mon cher Arlequin ! si tu savois les miennes ;
Tu ne te croirois pas le plus infortuné !

Digitized by Google

SCENE III.

CHOREBE, ALMIRE, ARLEQUIN.

ALMIRE *en entrant.*

VA, ce n'est pas pour moi que cet ordre est donné.
J'ai droit de voir mon prince; & quoi qu'on puisse dire....

CHOREBE.

Qui vient nous interrompre? Ah, bons Dieux! c'est Almire!

ALMIRE.

Oui, mon prince, c'est moi, qui sensible à vos maux,
Ne goûte loin de vous, ni plaisir, ni repos.
L'on vouloit de ces lieux me fermer le passage;
Mais des formalités que demande l'usage,
J'ai cru plutôt, Seigneur, me devoir dispenser,
Que de perdre le tems à me faire annoncer.

Digitized by Google

Qui connoît comme moi le mal qui vous poſſede,
Ne peut trop ſe hâter d'y mettre un prompt remede.

CHOREBE.

Vous vous trompez, Madame. Eſt-il quelqu'un, hélas!
Qui connoiſſe mes maux? Je ne les connois pas.

ALMIRE.

Hé quoi! pour un amant eſt-ce donc peu de choſe,
Que ſes maux ſoient connus de celle qui les cauſe?

ARLEQUIN *à part.*

Voici du quiproquo.

CHOREBE.

Qu'oſez-vous préſumer?

ALMIRE.

Seigneur, ce que j'ai dit vous doit-il allarmer?
Eſt-ce un malheur pour vous, qu'en l'état où vous êtes,
Quelqu'un ſoit informé de vos peines ſecrettes?
Eſperez tout d'un cœur qui ſait y prendre part.
Un ſecret avec moi ne court point de hazard.

Digitized by Google

CHOREBE *à Arlequin.*

Fais cesser l'embarras où ce discours me jette.

ARLEQUIN *au Prince.*

Reposez-vous sur moi ; c'est une affaire faite.

A Almire.

Fy, Madame ; jamais les tourmens de l'amour,
Aux princes de ce rang ont-ils coûté le jour ?
Depuis quand, dédaignant des conquêtes si belles,
Les beautés de la cour sont-elles si cruelles ?
Depuis quand en est-il, dont l'éclat des grandeurs
Ne charme plus les yeux, n'attire plus les cœurs,
Et de qui la vertu soit assez permanente,
Pour rejetter le cœur qu'un maître lui présente ?

ALMIRE.

Vous parlez sagement, & vos raisons sont d'or.
Mais le prince en ces lieux ne régne pas encor :
Comme fils & sujet, craignant pour ce qu'il aime,
Puis-je ignorer des feux que je sais de lui-même ?

CHOREBE.

De moi, Madame ?

Digitized by Google

ALMIRE.

Hé quoi ! vous en êtes surpris ?
C'est par vos vers chantés que nous l'avons appris ;
Et quand par les effets on sait juger des causes,
La musique & les vers apprennent bien des choses.

ARLEQUIN.

Tarare. Et vous croyez sur de tels fondemens...

ALMIRE.

Prince, on vous rend justice : on les trouve charmans.
Et celle à qui, par eux, votre flamme s'explique,
Sait trop bien son devoir pour rester sans replique.
Ecoutez ; vous verrez qu'en cet art excellent,
Tout seul, des vers heureux, n'avez par le talent.
Ceux que vous entendrez ne sont pas si sublimes ;
Mais vous y connoîtrez votre tour & vos rimes.

Des maux qui vous coûtent le jour,
Je partage la violence ;
Vous n'avez pas besoin de rompre le silence
Pour m'informer de votre amour.

Digitized by Google

Mais qui peut perſiſter dans un ſi long myſtere,
D'un feu bien violent ne ſe ſent pas brûler :
Partout où l'amour veut parler,
C'eſt à la raiſon de ſe taire.

Que dis-tu de ces vers ?

ARLEQUIN.

Ils ont le tour nouveau.

ALMIRE.

L'air que j'ai fait pour eux eſt encore plus beau.

CHOREBE.

Dieux !

ALMIRE.

Des longs entretiens les ſuites ſont à craindre,
Pour quiconque a des maux qu'il ſouffre ſans ſe plaindre.
Je ne dis plus qu'un mot pour finir ce diſcours :
Vous aimez ; on vous aime : il y va de vos jours.
Le pouvoir ſouverain à vos vœux eſt contraire.
On peut braver ailleurs l'autorité d'un pere.
Le tems preſſe d'agir : pour un départ furtif
La nuit eſt favorable ; Arlequin eſt actif :
Prenez l'occaſion que l'amour vous préſente.
Comptez ſur Arlequin ; comptez ſur une amante
Prête à ſubir le ſort que vous lui preſcrirez,
Et qui ſuivra vos pas partout où vous voudrez.

On

On ne s'y résout point sans un effort extrême :
Mais que ne fait-on pas pour sauver ce qu'on aime ?
Adieu.

SCENE IV.

CHOREBE, ARLEQUIN.

CHOREBE.

JAmais folie alla-t-elle plus loin ?
Non, jamais de repos je n'eus tant de besoin.
Quoiqu'instruit dès long-tems de ses extravagances ;
J'ai vu dans celles ci de telles circonstances,
Que peut-être jamais, je ne puis le celer,
Un péril si pressant ne m'avoit fait trembler.
J'ai craint plus de vingt fois que sa bouche indiscrette....

ARLEQUIN.

Remettez vos esprits pour la reine de Créte.

CHOREBE.

Que lui dirai-je ? O ciel ! quel funeste entretien !
Hélas ?

ARLEQUIN.

De ce côté je n'appréhende rien.

Digitized by Google

Allons tout préparer pour la fin de la piéce,
Et voyons si Dorine amene la princesse.

SCENE V.

PHILOCLÉE, CHOREBE.

PHILOCLE'E.

NE vous allarmez pas, si j'ose ici, Seigneur,
Vous demander à voir le fond de votre cœur:
Sensible à votre état, je croirois faire un crime,
Si d'un hymen forcé vous étiez la victime.
Peut-être qu'aspirant à des liens plus doux,
Vous craignez le moment qui doit m'unir à vous,
Et que vous regardez le nœud qu'on vous propose,
Comme un joug rigoureux qu'un pere vous impose.
Vous êtes libre encor. Si c'est là votre effroi,
Ne craignez rien: parlez; je prendrai tout sur moi;
Et malgré vos refus, j'aurai l'ame ravie
De perdre votre main pour vous sauver la vie.

Digitized by Google

CHOREBE.

Par de pareils soupçons, qui déchirent mon cœur,
Voulez-vous de mon sort augmenter la rigueur,
Vos bontés, vos appas me feroient-ils l'offense
De me croire sans yeux & sans reconnoissance ?
Moi qui voudrois, Madame, au prix de tout mon sang,
Pouvoir de vos ayeux vous racheter le rang,
Et qui n'ai de regret, en sortant de la vie,
Que celui de mourir sans vous avoir servie.

PHILOCLE'E.

Et je n'aspire aussi, prince trop généreux,
Qu'à conserver vos jours, & mon sceptre par eux.
J'aime mieux le devoir au secours de vos armes,
Qu'à des nœuds qui, peut-être, ont pour vous peu de charmes.
Loin d'en presser le jour, je prétends vous donner
Tout le tems qu'il vous faut pour vous déterminer ;
Et quand, par vos exploits, la révolte cessée
Me verra sur le trône où vous m'aurez placée,
Il ne tiendra qu'à vous d'y monter avec moi,
Ou de porter ailleurs le don de votre foi.
Adieu, prince.

Digitized by Google

SCENE VI.

CHOREBE.

Elle fort ! ô reine généreuse !
Que je suis malheureux ! Que vous êtes heureuse !
Vos vœux ambitieux sont tous pour la grandeur :
Mais un cœur, sans amour a-t-il un vrai bonheur ?
Sa vertu, ses raisons, tout sert à me confondre.
Arlequin, qu'en dis-tu ? Ne peux-tu me répondre ?
Il n'est pas en ces lieux ; & je l'appelle en vain.

Arlequin. Tout me fuit. Arlequin. Arlequin.

SCENE VII.

CHOREBE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

SEigneur.

CHOREBE.

Eh, malheureux, d'où vient que tu me quittes ?

ARLEQUIN.

C'est pour vous épargner d'importunes visites. Sans mes précautions, que vous auriez souffert !

Ce palais est si plein, que le reste est desert. Par ces empressemens, jugez si l'on vous aime. Quelle foule ! Il n'est pas jusqu'à Dorine même, Qui n'osât aspirer à l'honneur de vous voir.

CHOREBE.

Hé ! l'a-t-on renvoyée ?

ARLEQUIN.

On a cru le devoir.

Digitized by Google

Elle n'eſt pas d'un ſang à vous devoir contraindre.

CHOREBE.

Princes nés pour régner, que vous êtes à plaindre !
Un tas d'adulateurs, ſous un zele apparent,
Croit vous faire ſa cour en vous déſeſperant.
Attentifs à regler leur triſteſſe ou leur joie
Sur tous les changemens que le ciel vous envoie,
Vous les voyez ſans ceſſe attachés à vos pas,
Vous jurer une foi qu'ils ne vous gardent pas;
Et vous êtes privés, dans ces momens terribles,
De l'unique entretien où vous ſeriez ſenſibles.

ARLEQUIN.

Quoi ! Dorine, Seigneur....

CHOREBE.

Je veux l'entretenir.
Elle n'eſt pas bien loin; faites la revenir.

ARLEQUIN *à part.*

De cet empreſſement, que faut-il que je penſe ?

CHOREBE.

Pour courir après elle, uſe de diligence.

Digitized by Google

Je veux la voir. Va donc. Qu'eſt-ce qui te retient ?

ARLEQUIN.

Il n'en eſt pas beſoin ; la voici qui revient.

SCENE VIII.

CHOREBE, DORINE, ARLEQUIN.

CHOREBE.

Dorine, en vérité je ſuis touché du zele
Qui te fait prendre part à ma langueur mortelle.
Dans l'emploi qui t'occupe à l'âge où je te voi,
Il eſt bien peu de cœurs qui penſent comme toi.
Pour voir un malheureux accablé de triſteſſe,
Tu te prives des jeux ; tu quittes la princeſſe.

DORINE.

Il me ſemble qu'à voir & ces yeux & ce teint,
Votre état n'eſt pas tel qu'on me l'avoit dépeint ;

TAYLOR INST. OXFORD
Digitized by Google

Et je gagerois bien contre la pharmacie,
Que vous ne mourrez pas de cette maladie.

CHOREBE.

Ta présence a produit ce changement en moi.
Je ne souffre plus tant depuis que je te voi.

ARLEQUIN *à part.*

Me ferois-je trompé sur l'objet de sa flâme !
Quels mouvemens jaloux s'élevent dans mon ame !

CHOREBE.

Je l'ai dit mille fois, & je le dis encor,
Que la princesse en toi possede un vrai trésor.
On ne voit point ailleurs ton adresse, ton zele ;
Et son bonheur est grand de t'avoir auprès d'elle.
Si pour fixer ton sort & tes pas en ces lieux,
Sur quelqu'un de la cour elle jettoit les yeux,
Croi que par mes bienfaits je lui ferois connoître....

ARLEQUIN *à part.*

Qu'est-ce à dire ? J'en tiens. Ah ! le fourbe : ah ! le traître.

DORINE.

La princesse qui vient, à ces bons sentimens,
Répondra mieux que moi par ses remercimens.

Digitized by Google

CHOREBE.

Où suis-je ? Je me meurs. Sa présence me tue.

ARLEQUIN *à part.*

Ah ! je me reconnois.

CHOREBE.

Que mon ame est émue !
Je ne puis soutenir un assaut si pressant.
Dieux ! vous ne voulez pas que je meure innocent.

SCENE IX.

CHOREBE, ARGENIE, DORINE, ARLEQUIN.

CHOREBE.

MAdame, pardonnez à mon ame interdite
Le trouble & la surprise où vous l'avez réduite.
Votre abord en ces lieux, l'honneur que j'en reçoi,
Me font presque douter si c'est vous que je voi.

ARGENIE.

Un pareil mouvement pour l'épouse d'un pere,
Du titre que je porte est l'effet ordinaire ;

Digitized by Google

Et de quelque vertu qu'un fils puisse s'armer,
L'abord d'une marâtre a de quoi l'allarmer.
Mais peut-être à me voir aurez-vous moins de peine,
Quand vous saurez vers vous le sujet qui m'amene;
Que je ne viens ici que pour vous conjurer
De voir le roi, Seigneur, de lui tout déclarer.
S'il fait que notre hymen vous doit coûter la vie,
Croyez-vous dans un pere assez de barbarie
Pour mettre en sa maison l'allegresse & le deuil,
Une épouse en son lit, & son fils au cercueil?
Ah! plutôt dans Argos faites qu'il me renvoie,
Seigneur, & qu'en partant j'emporte cette joie
De voir que votre cœur, en rompant ce lien,
Reprenne son repos, & me rende le mien.

CHOREBE.

Non, non, ne croyez pas qu'un si cruel remede
Fût propre à soulager le mal qui me possede,
Ni que mon triste cœur, en ne vous voyant pas,
Trouvât plus de repos qu'auprès de vos appas.
Ah! puisque mon trépas est sans incertitude,
De deux genres de mort, laissez moi le moins rude;
Souffrez-moi la douceur de mourir à vos yeux.
Heureux, si dans le tems de mes derniers adieux,

Digitized by Google

Je puis vous voir heureuse entre les bras d'un pere !
Et plus heureux encor de n'y survivre guere !
Qu'ai-je dit ? quel transport si long-tems retenu....
Malheureux que je suis ! mon secret est connu ;
Et je lis dans vos yeux que ma bouche indiscrette
Ne peut plus réparer la faute qu'elle a faite.

ARGENIE.

Ah ! que m'avez-vous dit ?

CHOREBE.

Ce que j'ai toujours tû
Tant qu'il m'a pu rester quelque ombre de vertu :
Mais devant vous, Madame, il faut que je l'avoue,
Votre vue est l'écueil où ma raison échoue.
Je ne vous dirai point, pour vaincre cette ardeur,
Quels combats, quels assauts j'ai livrés à mon cœur :
Par le funeste état dont je suis la victime,
Jugez de mes efforts pour m'épargner un crime,
Que la mort que j'attens est prête à réparer,
Et qui, grace à mes maux, n'a plus guere à durer.

Digitized by Google

ARGENIE.

Se peut-il qu'une amour par le ciel condamnée
Disposé ainsi, Seigneur, de votre destinée,
Et qu'un sexe, plus foible à supporter ses maux,
Résiste mieux que vous à de pareils assauts ?
Car enfin, croyez-vous qu'insensible à vos larmes,
L'hymen que vous craignez me cause moins d'allarmes,
Et que reglant mon sort au gré de mon desir,
Entre vous & le roi j'eusse eu peine à choisir ?
Mais l'amour chez les grands ne fait pas l'hyménée.
De ceux de notre rang telle est la destinée,
Que sans avoir égard au penchant de leur cœur,
Au repos de l'état on immole le leur.
Nous avons beau gémir de cette regle austere,
Par qui les plus beaux feux sont contraints de se taire ;
Vous le savez, Seigneur, cette commune loi
Ne se changera pas, ni pour vous, ni pour moi.

CHOREBE.

Oui, je le sai, Madame ; & s'il faut plus vous dire,
Mon respect pour mon pere a sur moi tant d'empire,

Digitized by Google

Que s'il m'étoit permis, pour sortir de mes maux,
D'acheter mon bonheur au prix de son repos,
J'aimerois mieux céder aux tourmens que j'endure,
Que d'outrager ainsi les droits de la nature.
Un pere tel que lui ne mérite pas moins.
Entre moi seul & lui il partage ses soins;
Et vos charmes à peine auroient la préférence,
S'il falloit qu'un des deux fît pencher la balance.
Quel désespoir pour lui, quel tourment sans égal,
Si dans un fils si cher il trouvoit un rival!
C'est, pour un cœur si tendre, un supplice trop rude:
Il ne survivroit point à mon ingratitude.
Songeons à prévenir de si funestes coups:
Mon crime est assez grand de soupirer pour vous,
Sans que j'y joigne encor l'affreuse destinée
De ravir la lumiere à qui me l'a donnée.
Mon secret avec moi descendoit chez les morts:
De vous l'avoir appris je n'ai point de remords,
Pourvu que désormais dans une nuit profonde
Il soit enseveli pour le reste du monde,
Et qu'il me soit permis de renoncer au jour,
Victime du devoir plutôt que de l'amour.

Digitized by Google

CHOREBE.

Non, vous ne mourrez point. Une vertu si rare
Mérite, en sa faveur, que le ciel se déclare :
J'espere que par lui vos efforts secondés,
Vous feront voir en moi le peu que vous perdez,
Et qu'un jour un courage aussi grand que le vôtre
Trouvera des douceurs à vivre pour un autre.

CHOREBE.

Quoi ! vous me condamnez au dernier des malheurs ?
En perdant ce que j'aime, on veut que j'aime ailleurs !
Puis-je vivre, Madame, & m'imposer la gêne...

ARGENIE.

Oui, Philociée est belle ; & de plus, elle est reine :
Et puisqu'à votre pere il faut donner ma foi,
Elle est digne d'un cœur qui ne peut être à moi.
Cédons, puisqu'il le faut, à notre destinée,
Et ne nous voyons plus qu'à l'heure infortunée
Que victimes d'état, nous porterons nos pas
Où l'hymen nous attend, pour ne nous unir pas.

Digitized by Google

CHOREBE.

Quoi ! vous voulez encor, par cet ordre funeſte,
Priver un malheureux du ſeul bien qui lui reſte ?
Vous voulez....

ARGENIE.

Oui, cher prince, il le faut ; je le veux.
Adieu. J'attends de vous cet effort généreux ;
Ou ſi votre vertu, quand nous ſerons au temple,
Se ſent trop foible encor pour me donner l'exemple,
Je veux bien, par le mien, vous montrer en ce jour
Comme il faut qu'un grand cœur triomphe de l'amour.

A Dorine.

Vien m'aider à cacher le trouble qui m'agite ;
Ne m'abandonne pas.

Digitized by Google

SCENE X.

CHOREBE, ARLEQUIN.

CHOREBE, *après avoir rêvé.*

JE ne vois que la fuite,
Qui puisse m'épargner un coup de désespoir.
Il faut quitter ces lieux pour ne les plus revoir.

ARLEQUIN.

Ah ! Seigneur, songez-vous au projet que vous faites ?
Croyez-vous qu'il convienne à l'état où vous êtes ?
Vos pas mal assurés, vos esprits languissans....

CHOREBE.

J'apprens de la princesse à regner sur mes sens ;
Ma vertu se ranime à l'éclat de la sienne.
Va, mon cher Arlequin, que rien ne te retienne.
Pour ce départ secret j'attens tout de tes soins ;
Fai qu'il n'ait que la nuit & les Dieux pour témoins :

Et

Digitized by Google

Et puiſque nos deſtins ont tant de ſympathie,
Nous quitterons enſemble une cour ennemie,
Qui ne peut nous offrir que des ſujets d'ennui.

ARLEQUIN.

Allons à ſon bonheur travailler malgré lui.

Fin du ſecond Acte.

DEUXIEME INTERMEDE.

Le théâtre représente l'avant-cour du palais, où Héſiode paroît entouré d'une troupe d'Athlétes, dont les uns ſont des eſſais de lutte, & les autres s'exercent à une danſe guerriere, à qui les Grecs ont donné le nom de pirrhique.

HESIODE.

HEros, que l'amour de la gloire
Raſſemble ici de toutes parts,
Vous la trouverez moins ſous les drapeaux de Mars,
Que chez les filles de Mémoire.

Si vous voulez que vos combats
Des tems & de l'oubli ſurmontent les outrages,
A la docte Minerve adreſſez vos hommages,
Plus qu'à la guerriere Pallas.

Sans le Chantre de Méonie,
Que ſeroit Achille aujourd'hui?

Digitized by Google

Ses grands exploits, sans cet appui,
Seroient éteints avec sa vie.

Le vainqueur des Titans, moins connu des mortels,
Eût lui-même perdu la moitié de sa gloire,
Si je n'avois pris soin de chanter la victoire
Qui lui conserva ses autels.

Généreux Athletes,
Le son des trompettes
Vous appelle tous.

Hâtez-vous, hâtez-vous de courir à la gloire
Qui fait vos desirs les plus doux;
Songez que c'est du sort que dépend la victoire,
Mais que votre vertu ne dépend que de vous.

CHŒUR.

Hâtons-nous, hâtons-nous, &c.

UNE MUSICIENNE.

Dans les amans, dans les guerriers,
La même audace est nécessaire.

Digitized by Google

Sans travaux on ne cueille guere
Ni de mirthes ni de lauriers.

Jamais ni l'Amour, ni Bellone
Ne sont propices qu'aux grands cœurs;
Ils n'accordent point leurs faveurs
A ceux que le péril étonne.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CIPARISSE, ARLEQUIN.

CIPARISSE *aux Athletes.*

PRenez pour vos ébats un tems plus favorable ;
La cour, de les goûter, ne seroit plus capable.
Pensez-vous qu'au sortir de la course des chars,
Une fête nouvelle attirât ses regards ?
Allez ; chacun de vous aura meilleure grace
D'essayer comme moi s'il peut y prendre place.

ARLEQUIN.

Cet enfant sert le prince ; il le faut aborder.

CIPARISSE.

Arlequin est un fourbe ; il cherche à me sonder.

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Puisqu'il le quitte ainsi, ce n'est pas sans mystere.

CIPARISSE.

De tout ce que je fai, disons-lui le contraire.

ARLEQUIN.

Vous allez donc aux jeux?

CIPARISSE.

Oui, j'y vais faire un tour.

ARLEQUIN.

Vous qui savez si bien l'usage de la cour,
Pour le prince, entre nous, c'est montrer peu de zele,
Que de l'abandonner à sa langueur mortelle.

CIPARISSE.

J'ai pris, pour m'échapper, le tems de son sommeil,
Et j'espere chez lui devancer son réveil.

ARLEQUIN.

Il dort!

CIPARISSE.

Assurément.

ARLEQUIN.

Croyez-vous me surprendre?
Fi; sied-t-il de mentir dans un âge si tendre?

Digitized by Google

CIPARISSE.

Je ne veux point ici me faire quereller :
Allons aux jeux enſemble, ou m'y laiſſez aller.

ARLEQUIN.

Allez : qu'à ſa maniere un chacun ſe gouverne.

SCENE II.

ARLEQUIN.

Pour moi, ſi l'on m'y tient, je conſens qu'on me berne.
J'aime mieux le plaiſir de me tranquilliſer,
Que ſi j'avois l'honneur de m'y faire écraſer :
Et puiſque c'eſt ici que le roi doit ſe rendre,
Je me trouve aſſez bien pour l'y pouvoir attendre.
Doucement, Arlequin, vous vous mécompterez,
Si vous ne ſongez bien à ce que vous ferez :
Il s'agit de Dorine & de votre fortune,
Et tout ceci n'eſt point une affaire commune.
Si vous allez au roi répeter mot pour mot
Tout ce que vous ſavez, vous agirez en ſot.
Vous connoiſſez les grands : la vérité les bleſſe.
Souvent on aime un fils bien moins qu'une maî-
treſſe ;

Digitized by Google

Et quand de leurs amours vous l'aurez éclairci...
Ah ! vous en savez trop pour en user ainsi.
Quand on veut dire aux rois quelque triste nouvelle,
Ce n'est pas tout à coup qu'il faut qu'on la révelle ;
Et l'on risque à tenir de semblables discours,
A moins qu'à leur oreille ils n'aillent par détours.
Rêvons donc aux ressorts qu'il faudra que j'emploie.
Oui : fort bien, mon ami ; vous êtes dans la voie.
C'est là... Non, mon esprit, vous êtes en défaut.
Cherchez d'autres moyens... Ah ! j'ai ce qu'il me faut.
Il me tarde à présent.....

SCÈNE

SCENE III.

ALMIRE, ARLEQUIN.

ALMIRE.

TU me vois hors d'haleine,
A venir jusqu'ici j'ai bien eu de la peine.
Di-moi, vis-tu jamais un semblable fracas?

ARLEQUIN.

C'est ce qu'assurément je ne vous dirai pas:
Aux spectacles bruyans je ne me trouve guere.

ALMIRE.

Tu n'as point vu les jeux?

ARLEQUIN.

Dans ce lieu solitaire
J'ai cru qu'il valoit mieux, en homme bien sensé....

ALMIRE.

Tu n'es donc pas instruit de ce qui s'est passé?

Digitized by Google

ARLEQUIN.

En aucune façon, Madame; & je vous jure...

ALMIRE.

Je te vais donc apprendre une étrange aventure,
Qui même, si tu sais en faire ton profit,
Te vaudra les moyens d'augmenter ton crédit.

ARLEQUIN.

Je vous devrai beaucoup pour un si bon office.

ALMIRE.

De tous ceux dont les chars sont entrés dans la lice,
Je ne te dirai point le nom, ni le pays,
Quels étoient leurs courfiers, quels étoient leurs habits;
Je retranche un détail trop long pour ma mémoire,
Quoique très à propos pour orner une histoire.

ARLEQUIN.

Fort bien; & plût au ciel que tous nos beaux esprits,
De ces faux ornemens purgeassent leurs écrits!
Avec moins de dégoût on liroit leurs ouvrages,
S'ils faisoient des récits plus concis & plus sages.

Digitized by Google

ALMIRE.

C'eſt bien dit. Je pourſuis. Le ſignal ordonné,
Pour commencer la courſe alloit être donné ;
Lorſqu'un nouvel Athlète, entré dans la carriere,
S'eſt attiré les yeux de l'aſſemblée entiere.
L'ouvrier ſur ſon char, ſes harnois, ſes habits,
N'avoit point épargé ni l'or, ni les rubis ;
Et l'aurore, jamais ſi brillante à la vue,
De l'aſtre qui la ſuit n'annonça la venue.
Sa taille, en ce moment, parut à nos regards
Etre celle du prince, ou celle du Dieu mars ;
Et nous l'aurions peut-être admiré davantage,
Si ſon caſque baiſſé n'eut couvert ſon viſage.

ARLEQUIN.

Sans doute de la courſe il a gagné le prix ?

ALMIRE.

Par ſa prompte viteſſe il nous a tous ſurpris ;
Et tous ſes concurrens demeurés en arriere,
L'ont vu comme un éclair au bout de la carriere.
Alors, des mains du roi l'on ſe perſuadoit
Qu'il viendroit recevoir le prix qui l'attendoit ;
Mais on l'a vu ſoudain, ſans avoir pris haleine,
S'enfuir & s'enfoncer dans la forêt prochaine.

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Combattre pour la gloire, & non pas pour le prix,
C'eſt une nouveauté....

ALMIRE.

Dont chacun eſt ſurpris?
Et ta dextérité ne ſauroit mieux paroître,
Qu'en apprenant au roi quel homme ce peut être.

ARLEQUIN.

Mais vous, qui ſavez tout, devez-vous en ce jour
Négliger un moyen de faire votre cour?

ALMIRE.

Tu peux bien préſumer, ſi j'avois cette envie,
Qu'avant qu'il fût long-tems, j'en ſerois éclaircie;
Mais Almire à la cour ne prend plus d'intérêt.

ARLEQUIN *riant.*

Nous verrons ce que c'eſt; nous verrons ce que c'eſt.

ALMIRE.

Ri tant que tu voudras, je t'en laiſſe le maître;
Mais je quitte la cour.

ARLEQUIN.

Cela ne ſauroit être.

Digitized by Google

Vous partez?

ALMIRE.

Oui. Je veux que la cour & le roi
Apprennent dès ce soir à se passer de moi.

ARLEQUIN.

Seriez-vous dans le cas de ceux dont les finances
Ne pouvant plus fournir à de folles dépenses,
Vont sur un pied modique habiter leurs châteaux,
Pour revenir après plus brillans & plus beaux?

ALMIRE.

A ces termes fâcheux je ne suis pas réduite.

ARLEQUIN.

J'entens: vous aimez mieux imiter la conduite
De ceux qui, s'exilant pour être rappellés,
Semblent fuir les honneurs pour en être comblés.

ALMIRE.

Ton esprit, je l'avoue, a bien peu de lumieres;
Et nourri chez les grands, tu ne les connois gueres,
Puisque, sans mon aveu, tu ne peux démêler
Les pressantes raisons que j'ai de m'exiler.
Lorsqu'au prince tantôt je me suis adressée,
Tu sais jusqu'où, pour lui, je me suis avancée,

Digitized by Google

Et que pour l'arracher aux horreurs du trépas,
J'ai fait voir des bontés qu'il ne méritoit pas:
J'ai bien perdu pour lui de ma premiere estime,
Lorsqu'au lieu d'un héros que j'ai cru magnanime,
Je l'ai vu, pour tout fruit de mon empressement,
Paroître aussi bon fils, qu'il est mauvais amant.
Il n'est rien cependant que les rois ne découvrent.
Les murs parlent; la nuit a des yeux; les cœurs s'ouvrent:
On ne manquera pas de lui donner avis
De tout ce que j'ai fait en faveur de son fils;
Et peut-être l'espoir de quelque récompense
T'obligera toi-même à cette confidence.
Je prévois que le roi, dans ses transports jaloux,
Jusques à m'exiler portera son courroux:
Et moi, j'ai résolu dans ce desordre extrême,
De prévenir son ordre en m'exilant moi-même.
Voilà ce qui m'oblige à partir de ce lieu.
Le roi paroît; il faut que je l'évite. Adieu.

ARLEQUIN.

Bon voyage. Ah! la folle.

Digitized by Google

SCENE IV.

IPHITE, ARLEQUIN.

IPHITE.

HÉ bien ! quelle nouvelle ?

ARLEQUIN.

Je n'ai pas eu le tems de faire agir mon zele.

IPHITE.

Comment ?

ARLEQUIN.

J'ignore encor ce qu'il eſt devenu.

IPHITE.

De qui veux-tu parler ?

ARLEQUIN.

Du guerrier inconnu,
Dont j'ai ſu la victoire & la fuite ſoudaine.

IPHITE.

Ce n'eſt que de mon fils que tu me vois en peine :

Digitized by Google

N'as-tu rien découvert qui puisse m'en tirer ?

ARLEQUIN.

Je sais tout ; mais, hélas ! comment vous déclarer
Qu'à pleurer votre fils vous devez vous résoudre?

IPHITE.

Ah ! pour moi ce rapport est pis qu'un coup de foudre.
Est-il dans un état à n'en point revenir ?

ARLEQUIN.

Il meurt pour un objet qu'il ne peut obtenir.

IPHITE.

Ah ! tu me rends la vie, & je ne saurois croire
Qu'un objet, tel qu'il soit, refusât cette gloire.

ARLEQUIN.

Donc s'il aimoit Almire, il pourroit se flatter
De l'aveu de son pere ?

IPHITE.

Il n'en faut point douter :
Toute folle qu'elle est, le sang dont elle est née
N'est point incompatible avec cet hyménée.

ARLEQUIN.

Mais, Seigneur, si son choix étoit encor plus bas ?

IPHITE.

Pour conserver mon fils, que ne ferois-je pas !

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Quoi ! vous pourriez d'Hercule oublier l'origine,
Juſqu'à mêler ſon ſang à celui de Dorine ?

IPHITE.

De Dorine !

ARLEQUIN.

Jamais de ſi vives ardeurs
N'ont ſur un grand courage exercé leurs rigueurs.
Jugez ſi leur excès a droit de vous ſurprendre,
Puiſque dans le cercueil il aime mieux deſcendre,
Que de dégénerer du ſang de tant de rois,
En faiſant éclater la honte de ſon choix.

IPHITE.

Ah ! l'effort qu'il ſe fait pour vaincre ſa foibleſſe,
M'apprend ce que pour lui doit faire ma tendreſſe.
Di-lui qu'il m'eſt trop cher, pour ne pas approuver
Tout ce qui peut m'aider à me le conſerver ;
Et puiſque ſa Dorine a ſur lui tant d'empire,
Di-lui qu'à ſon hymen je ſuis prête de ſouſcrire.

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Quoi ! vous consentirez qu'ils soient tous deux unis ?

IPHITE.

Puis-je trop acheter le salut de mon fils ?

ARLEQUIN.

Ouais ! Vous croyez ainsi, pour un autre hyménée,
Disposer d'une main que vous m'avez donnée ?

IPHITE.

Qu'est-ce à dire ? A ton roi tu voudrois résister ?

ARLEQUIN.

Un roi de son serment se peut-il exempter ?

IPHITE.

Non : je sai que tenir leurs paroles données,
Est le premier devoir des têtes couronnées.
Mais si de mes bienfaits tu veux te contenter ;
Si j'ai des dignités qui puissent te tenter,
Ta demande, Arlequin, ne sera pas frivole:
C'est ainsi que les rois dégagent leur parole.

ARLEQUIN.

Dans l'état médiocre où le sort m'a placé,
Vous savez qu'Arlequin n'est pas intéressé,

Digitized by Google

Et que mon cœur, pour vous toujours franc & sincere,
Sans chercher vos bienfaits, n'a cherché qu'à vous plaire.
Mais faut-il me traiter avec tant de rigueur,
Que pour vous rendre heureux vous m'arrachiez le cœur ?
Dorine est le seul bien où mon amour aspire ;
C'est un trésor pour moi qui vaut mieux qu'un empire ;
Et toutes vos grandeurs, sans en rien excepter,
Ne valent pas le cœur que vous voulez m'ôter.

IPHITE.

Mais le prince périt, s'il n'obtient ce qu'il aime.

ARLEQUIN.

Mais, Seigneur, s'il l'obtient, je périrai moi-même.

IPHITE.

Je t'ai cru plus de zele & d'amitié pour lui.

ARLEQUIN.

Voit-on bien des amis qui meurent pour autrui ?

IPHITE.

Hé bien ! pour te fléchir, di-moi ce qu'il faut faire.
Veux-tu que tout l'état se joigne à ma priere,

Digitized by Google

Que ma cour à tes pieds . . . .

ARLEQUIN.

Que vous êtes preſſant !
Je me défendrois mieux contre un roi menaçant.

IPHITE.

Pour mon fils & pour moi laiſſe agir ta tendreſſe ;
Songe . . . .

ARLEQUIN.

Vous abuſez, Seigneur, de ma foibleſſe.
Ouf. Mais auparavant, ſans vous déſobliger,
Me ſeroit-il permis de vous interroger ?

IPHITE.

J'y conſens.

ARLEQUIN.

Si le ſort vous eût mis à ma place,
Feriez-vous ce qu'ici vous voulez que je faſſe ?
Là : je veux voir un peu comment vous répondrez.

IPHITE.

O mon fils ! que tes jours ſeroient bien aſſurés !

ARLEQUIN.

Comment, ſi votre fils brûloit pour la princeſſe ?

IPHITE.

Dès le même moment je vaincrois ma tendreſſe.

Digitized by Google

J'aime trop ſon repos pour ne lui pas céder . . .

ARLEQUIN.

A d'autres. Croyez-vous me le perſuader ?

IPHITE.

Oui, j'atteſte des Dieux la majeſté ſuprême,
Que ſi ce cher rival, ſi cet autre moi-même,
Ce fils, l'unique eſpoir du ſceptre que je tiens,
Avoit porté ſes vœux où j'ai porté les miens ;
Dès ce même moment, par un prompt hyménée,
La princeſſe à ſon ſort joindroit ſa deſtinée.

ARLEQUIN.

Hâtez-vous donc, Seigneur, de former ces liens.
Vous avez prononcé votre arrêt, je m'y tiens.

IPHITE.

Que dis-tu là ?

ARLEQUIN.

Je dis que cet autre vous-même
Adore la princeſſe ; & de plus, qu'elle l'aime ;
Que des mêmes ardeurs l'un & l'autre embraſés, . . .
Mais ne m'en croyez pas ; je puis m'être abuſé.
Vous même éclairciſſez ſi la choſe eſt douteuſe ;
Je vous laiſſe y penſer.

En s'en allant.

La pilule eſt fâcheuſe ;

Digitized by Google

SCENE V.

IPHITE *seul.*

Ciel ! quelle eſt ma ſurpriſe, & qu'eſt-ce que j'entens !
D'où vient que mon erreur a duré ſi long-tems ?
Les chagrins de mon fils, ſa langueur, ſa triſteſſe,
Le trouble où tant de fois j'ai ſurpris la princeſſe,
Signes trop évidens de leurs tendres amours,
N'ouvroient-ils donc mes yeux qu'aux périls de leurs jours ?
Ah ! dans mon déſeſpoir quel parti puis-je prendre,
Qui ne perce mon cœur par l'endroit le plus tendre ?
Dieux cruels ! à quel choix m'avez-vous condamné ?
Pere auſſi malheureux qu'amant infortuné !
Achever mon hymen, c'eſt perdre un fils que j'aime.
Briſer des nœuds ſi chers, c'eſt m'immoler moi même ;
Par tout également je me ſens déchirer.
Sermens, nature, amour, laiſſez-moi reſpirer.

Digitized by Google

SCENE VI.

IPHITE, CIPARISSE.

CIPARISSE.

LE guerrier inconnu dont vous étiez en peine,
Demande à vous parler.

IPHITE.

Je vois ce qui l'amene ;
Et que de sa victoire il vient chercher le prix.
Qu'il entre. Juste ciel ! que vois-je ! c'est mon fils.

SCENE VII.

IPHITE, CHOREBE, CIPARISSE.

CHOREBE.

OUi : la honte de voir l'élite de la Grece
Signaler son courage à montrer son adresse,

Digitized by Google

A pour quelques momens, dans ce corps abattu,
Ranimé par miracle un reste de vertu;
Et si j'ai de ce jour remporté l'avantage,
Les Dieux m'ont soutenu plutôt que mon courage.

IPHITE.

Prince, je le vois bien, du serment que j'ai fait
Vous venez en vainqueur me demander l'effet.
Parlez, ne craignez point qu'un pere vous refuse.

CHOREBE.

De vos bontés, Seigneur, souffrez donc que j'abuse,
Et que, pour obtenir ce que j'attens de vous,
Votre fils de ses pleurs arrose vos genoux.
Assez, & trop long-tems, dans vos états tranquilles,
Ma jeunesse occupée à des jeux inutiles,
N'a pû voir, sans rougir de son oisiveté,
Qu'Hercule par son sang soit si mal imité.
Souffrez que loin de vous, sur quelqu'autre rivage,
Dans les occasions d'exercer mon courage,
J'aille chercher, Seigneur, un plus noble trépas;
Que celui qu'en ces lieux je n'éviterois pas.

IPHITE.

Digitized by Google

IPHITE.

Ne parlons plus, mon fils, d'un départ qui
m'offense,
Votre vertu mérite une autre récompense;
Et je vais vous montrer, plus en pere qu'en-
roi,
Que je sai mieux que vous le prix que je vous
doi.

SCENE DERNIERE.

IPHITE, PHILOCLÉE, CHOREBE, ARGENIE, ARLEQUIN, DORINE, *Suite.*

IPHITE *à Philoclée.*

JE sais combien votre ame est grande & ma-
gnanime;
Que l'amour de la gloire est le seul qui l'a-
nime;
Que de tout autre objet vous détournez les
yeux,
Madame: & si du trône où m'ont placé les
Dieux,

Vous souffrez que l'hymen, nous joignant l'un à l'autre,
Vous présente un dégré pour monter sur le vôtre,
Vous recevrez de moi, contre vos ennemis,
Plus que vous n'espériez de la main de mon fils.

PHILOCLE'E.

N'en doutez point, Seigneur, ma main est satisfaite
D'être à qui m'ouvrira les chemins de la Crete;
Et pourvu que j'y rentre, il ne m'importe pas
Que le pere ou le fils y conduise mes pas.

IPHITE à *Argenie*.

D'un pareil changement ne prenez point d'allarmes,
Voici pour quel mortel je renonce à vos charmes.
Dans cet autre moi-même il m'est doux d'être heureux;
Et je serai, Madame, au comble de mes vœux,
Si, sous un nouveau titre honorant ma famille,
Je vous perds pour épouse, & vous acquiers pour fille.

CHOREBE.

Ah! Seigneur.

Digitized by Google

ARGENIE.

De mon sort vous pouvez ordonner.

IPHITE.

Vos feux me sont connus, je les veux couronner;
Et comme ce succès, qui passe notre attente,
Du zele d'Arlequin est la preuve éclatante;
Comblé de mes bienfaits, je prétens qu'avec nous
Il partage un bonheur que nous lui devons tous;
Qu'il épouse Dorine, & que cette journée
S'acheve avec éclat par un triple hyménée.

ARLEQUIN.

Jeux, spectacles bruyans, amusemens royaux,
Qui fatiguez souvent à force d'être beaux,
Faites place aux apprêts d'une fête arlequine,
Dont je veux régaler ma charmante Dorine.

Fin du troisieme & dernier Acte.

TROISIEME INTERMEDE.

CHŒUR.

IGnorans médecins, éloignez-vous de nous,
L'amour seul en sait plus que vous n'en savez tous.

UNE MUSICIENNE.

Par des ordonnances bizarres,
Et de grands mots durs & barbares,
Vous abusez de notre bonne foi.
L'on ne devroit avoir envie
De vous appeller près de soi,
Que lorsqu'on est las de la vie.

CHŒUR.

Ignorans médecins, éloignez-vous de nous,
L'amour est dans votre art plus grand maître que vous.

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Lorſqu'une fiévre mutine
S'allumera dans mon ſein,
Je ne veux pour médecin
Que les yeux de ma Dorine :
Eſculape & ſa doctrine,
Ne trouveroient pas ſitôt
Le remede qu'il me faut.

UNE MUSICIENNE.

Pour la langueur d'une belle
Qui devore ſon chagrin,
Il n'eſt meilleur médecin
Qu'un amant tendre & fidele :
Eſculape & ſa ſéquelle
Ne trouveroient pas ſitôt
Le remede qu'il lui faut.

UN MUSICIEN.

Un mari qui ſe déſole
Du train qu'on mène chez lui,

Digitized by Google

Dans l'usage d'aujourd'hui,
Doit chercher qui l'en console :
Esculape & son école
Ne fourniroient pas sitôt
Les remedes qu'il lui faut.

CIPARISSE.

De l'amour, dans la jeunesse,
Le mal est peu dangereux ;
Mais son retour est fâcheux,
Quand il surprend la vieillesse :
Tous les Docteurs de la Grece
Ne conviendront pas sitôt
Des remedes qu'il lui faut.

DORINE.

Lorsqu'une veuve lamente
Pour l'époux qu'elle a perdu,
Et qu'un amant assidu
Brigue la place vacante,
D'abord sa douleur s'augmente,

Digitized by Google

Mais l'amant trouve bientôt
Le remede qu'il lui faut.

LE DOCTEUR.

Quand quelque mélancolie
Vient offuſquer mon cerveau,
Je trouve dans mon caveau
La fin de ma maladie ;
Et toute la pharmacie
Ne m'offriroit pas ſitôt
Les remedes qu'il me faut.

ALMIRE.

Quand un amant nous échape
Pour ſuivre d'autres amours ;
Si nous cherchons du ſecours
Contre le coup qui nous frappe,
N'allons point chez Eſculape ;
Le dépit donne plutôt
Les remedes qu'il nous faut.

Digitized by Google

ARLEQUIN *au parterre.*

Notre malade souhaite
De vous voir ici souvent ;
S'il obtient votre agrément,
Sa guérison est parfaite :
Il n'est drogue ni recepte
Qui pût lui donner sitôt
Les remedes qu'il lui faut.

Fin du troisieme Tome.

77781119

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google